

LES POIDS DES ACTES

A Jean-Pierre Luminet

UN DELICIEUX TROUBLE

Accroché ainsi bien haut à tout ce qui fait la vie frémissante, incorporé et séparé dans le mouvement des choses, se dévoile un paysage qu'il faut avoir sous les yeux en gravissant une hauteur. Ce paysage, nul ne peut l'imaginer, ni le comprendre, s'il n'est pas lui-même monté sur une de ces hauteurs.

Voilà ce qu'on appelle une allégorie, une représentation symbolique qui ne s'embarrasse pas d'exactitude, car il est bien sûr question d'autre chose, par exemple d'élévation morale ou spirituelle plutôt que d'alpinisme. Peut-on se satisfaire de cette sensation de confort imaginatif, en étant sécurisés dans nos fauteuils et en lisant ? Y-a-t-il un prix à payer à l'imagination, si nous sommes réellement des êtres doués de conscience et s'il existe réellement des montagnes ?

Évaluons l'allégorie par ce dont elle nous parle. Elle nous parle de hauteurs et donc de précipices, et si nous voulons nous situer dans un paysage où le corps doit affronter le désir et la peur du vide, la conscience exige autre chose que la floraison irrésistible du rêve. Ce paysage n'est à la mesure de l'homme que tant que celui-ci ne s'y brise pas les os réellement, et qu'il rêve sans crainte.

Bienvenue dans l'insondable réalité : le désir et la peur dessinent l'expérience de la connaissance. Nous sommes nous-mêmes le paysage allégorique et le découvreur qui le parcourt, et il n'est pas question de passer sous silence que ce n'est généralement pas confortable. La réalité s'impose et consomme bien des destins pour s'exhumer du non-être. Nous voulons tout savoir en sortant du jardin coloré de l'enfance, là où tous les actes peuvent s'accomplir ou pas, mais sans honte ni douleur ni rancune. Vient ensuite la magique erreur de tout envisager en imagination avec la certitude de disposer d'un temps infini. Mais nous ne naissons pas tous à la même distance de la perfection et nous évoluons tous mystérieusement sans le savoir.

Si nous sommes dans le mystère de sortir du refuge ou de la prison de l'imaginaire, sans pouvoir y revenir, la peur du mal physique et de la folie nous met dans une situation intenable. Elle nous empêche le plus souvent de trouver du bonheur jusqu'à la mort, à moins de trouver un nouvel accord avec la réalité, et alors il faut compter avec la réalité physique et spirituelle de nos voisins. Les phénomènes culturels s'imposent alors de façon irrésistible.

Bien des bizarreries de « l'esprit », de la « conscience », du « cerveau », de « l'âme » - il n'est pas nécessaire de connaître précisément les sens de ces mots; disons seulement qu'ils se rattachent à de grandes allégories avant que d'être objectivables comme des

nuances culturelles - restent inexprimées et soigneusement cachées, parce que nous n'arrivons pas à donner une forme adéquate à la réalité, et cela fait que nous avons tous connu une sensation de fuite en avant dans l'expérience de nos vies.

Je vais maintenant être un peu sentencieux : « nous devons nous accepter tel que nous sommes, avec nos difficultés à déterminer nos comportements, et les instants heureux que nous avons. Il faut se dégager du remord de ne pas savoir être totalement heureux. Car pris dans l'évolution de la conscience, nous ne pouvons pas encore avoir une idée bien claire de ce que peut être ce bonheur. ». En réalité, une telle phrase a-t-elle une quelconque efficacité, pour moi qui la prononce ou vous qui la lisez ?

Nous commençons par un simple pas au milieu des cailloux, écartant les branchages du sentier, et puis selon que le chemin est plaisant ou pas, le voyageur s'obsède dans l'effort et se noie dans le vide ou bien se trouve et se perd dans les multiples aspects de la réalité. Les contraires sur ce chemin des profondeurs de l'être ne s'excluent pas. Autour de lui les papillons de nuit se brûlent dans le feu qui est pour eux attirant par sa lumière, et nos cerveaux en apparence s'obstinent en de semblables efforts inlassables.

Il tombe et renonce à l'ascension, celui qui ne relâche pas son effort pour avancer vers le haut. On le voit imbu du peu qu'il a, tout plein de broussailles, d'herbes sèches et de poussière. Il s'assied alors pendant des temps interminables et redevient objet du paysage : pierre ou arbre, branche ou oiseau. C'est le retour dans les conflits foisonnants de la nature prodigue. Il reste parmi les miroirs que sont toutes choses pour les représentations des perceptions de ses sens, et lutte sans fin contre ses propres obstinations qu'il voit dans les aspects de la réalité, comme autant d'anéantisments dans les formes rencontrées sur son chemin réel.

« La conscience qui émerge de l'esprit, comme structure complexe, n'est peut-être pas seulement causale et déterminée. Elle étend peut-être des ramifications physiques au-delà d'un simple crâne, ou bien elle est elle-même une ramification de quelque chose d'insaisissable ». Je ne suis pas qualifié scientifiquement pour émettre une telle hypothèse, et j'ai conscience de ma pauvreté existentielle. En effet, je suis désormais capable de me situer par rapport à des plus doués, des plus cultivés et des plus heureux que moi, et je trouve ça nouveau, prometteur et beau. C'est nouveau et beau ! Pourtant je me permets des affirmations, comme si j'en avais autant la permission que celle de lire et d'agir et de vouloir comprendre. Je reconnais ma part d'erreur et je ne peux pas et ne veux pas l'effacer. Ainsi, je serai donc jugé, évalué par d'autres consciences. Je sais que vous percevrez de moi des actes intéressants, et d'autres qui ne seront qu'ennuis. Mais continuons les misères et les grandeurs de l'existence, toujours sur un chemin de montagne plutôt idyllique :

Celui qui peut faire des pauses dresse son campement sur la pente ascendante, il s'emplit de plaisir en regardant autour de lui. Son esprit vagabonde dans le paysage et il a tout son temps, car il est une partie du chemin parcouru. Patience et plaisir rendent sans limites les possibilités de comprendre. Patience et plaisir permettent l'équilibre de l'esprit et des possibilités du corps. Plus il s'élève, plus ce voyageur fait avec soin chaque chose, s'investissant dans chaque geste au moment où il le fait.

Quand il écrit dans les formes du chemin, la précision des dessins de ses plus modestes lettres annonce des vérités. Il devine que tout est lié de ce qui fait sa sensibilité, et que les efforts obstinés sur un objet de connaissance détruisent la connaissance. Il se soucie donc d'esthétique et ne fait pas comme les papillons de nuit. Il est comme un de ces enfants qui savent d'instinct sonder l'invisible. Mais pourtant, ces paroles pèsent peu et il n'arrive pas à changer ce qu'il est. Après un voyage dont il ne connaît pas la durée, le voyageur qui vient

d'en bas contemple au dessous de lui un paysage.

On aimerait continuer en disant que la clarté et la netteté du spectacle lui font comprendre que ce qu'il a cherché sans cesse n'est pas la réponse, mais la question. On aimerait dire que la compréhension de la question est le paysage, et que toutes les réponses de son existence viennent facilement comme des détails de ce qu'il contemple. Mais vous ne pourriez toujours pas supporter une conclusion si satisfaisante et définitive, qui plus est de l'ordre de la représentation imaginaire, alors qu'à l'évidence nos existences sont en exigence permanente de quelque chose.

La description du rapport à la réalité dans le Nouveau Monde symbolique sera bien plus totale et pathétique. Elle empruntera des formes moins convenues que la description lyrique, pour intégrer la permanente actualité de la conscience et de son devenir.

Aujourd'hui les acquis de la nouvelle physique - je veux parler ici de celle que les pionniers de la mécanique quantique que sont Werner Heisenberg et Erwin Schrödinger ont initiée dans la première moitié du XXe siècle – ont-ils modifié les anciennes représentations de la réalité ? Ces savants savaient qu'un délai d'au moins cinquante ans serait nécessaire pour que le grand public commence à assimiler et restituer les surprenants acquis du savoir. Je forme le vœu que ces acquis se diffusent, car ils sont réels et libérateurs. Comme je n'ai pas assez de savoir scientifique pour y contribuer, j'utiliserai un autre mode de connaissance pour mettre ma conscience en relation avec mon lecteur. Est-ce seulement par des mots ? Je ne sais pas, mais nous possédons déjà ce que nous avons le bonheur de partager, et j'espère que ce sera un trouble délicieux.

Est-il donc possible d'accéder à un vrai rapport à la réalité par les moyens très empruntés de la chose écrite, que je me sens capable de parcourir et de raconter à ma manière ? J'espère que la prétention, la liberté et l'audace de mes propos ne déformeront pas trop les chemins parcourus par ceux qui les connaissent. Peut-être n'accorderont-ils pas une importance exagérée à la précision de la présentation, peut-être reconnaîtront-ils l'utilité d'un certain flou artistique... Je commencerai donc par utiliser la liberté qui s'est engouffrée par les portes ouvertes par ceux qui ont construit la science, *pour gonfler mes voiles et lâcher les amarres, sur la mer de sentiments contraires et d'abîmes où s'attarde un petit bateau qui cherche un autre monde.*

EXIS

Dieu est la réalité elle-même
Et le vivant la crée tous les jours
Sous nos regards exagérant la pureté des étoiles
La musique des destins et la beauté des reflets
Annoncent sans hasard une instable réalité

L'univers est entré dans ta demeure
Enfant de la réalité, dis-moi quel est ton père ?
Par ton corps fébrile de déterminismes frémissants
De sommets éclairés en noirs abîmes
Enfant abattu

Enfant implorant, que laisses-tu voir de ton père ?

Les féroces imaginaires dessinent les bases de tes montagnes
Dans l'instant de la cachette sûre, simplement animal
Dans des temps non spatialisés attendent
Tes cacophoniques symphonies

C'est un ticket gagnant que le fils a prédit
Le père se moque de quoi gagner ou perdre
Toutes choses égales, oui toutes égales
Même les espérances dans les miroirs
Mais c'est un ticket gagnant que le fils a prédit !

Mon miroir vient à moi, offre-moi quelque chose
Le ticket est gagnant si c'est toi qui me l'offres
Deux fois la séduction pour un sentiment offert
C'est une fraction de déterminismes bloqués
La séduction n'était que la divinité

Le père accompagne les cœurs purs, mais le fils
Le poussera à nouveau du haut des sommets
Papa, je cherche une formule, dis-moi...
Puisque je suis maintenant un petit peu en paix
Sur ces histoires de miroirs et de coïncidences...

Parle-moi papa, tous les hommes sont fils de la réalité
Et pères aussi, mais je ne peux enfanter qu'avec retenue
La musique est sentiment revêtu de pauses et d'intensités
Miroir, j'ai tant de joie à te voir me rejoindre
Mon père a poli ta surface, reflet vaut beauté

L'univers entre en ma demeure, une fois fut le ticket gagnant
Et qu'importait le résultat, toutes choses si égales
Quand jouait la grande musique de l'attracteur
Tirant les éponges et les hommes vers un temps disposé
Versant dans sa conscience tous les accomplissements

Tu grattas devant moi la case de nos gains
Plein d'envie déterminée pour tout avorter
Demain attendra, puisque tu attends demain
Joyeusement je m'en allais de la réalité accompagnée
Miroir tu restes, je te verrai demain

Dans la fatigue viendront les regrets des sommets
Je voudrais brûler les enfers, toujours je réussis à le faire
Mes flammes débordent pour l'amour de me protéger
Tout se rétrécit et me pousse vers l'instant décisif
Qui n'est rien d'autre que la mort rêvé d'un corps qui a peur

Haine du confort, mais quel confort dans cette haine !
Que puis-je faire, que puis-je dire pendant que tout brûle
Comme vous tous que je hais, sauf quelques miroirs fêlés
Accrochés si haut dans les roches des sommets
Ceux-là, je ne veux pas les supprimer

L'univers entrain en ma demeure, et après
Plein d'or et de succès, par trois pauvres clous
En la peur se crucifiait l'animal trop rêveur
Obsession simplifiée résumant les temps d'avant
Dernière obsession avant l'abandon

Tout près de la réalité sont les corps révélés, mais avant
Figures christiques et apolliniennes, motifs bouddhiques ou bibliques
Sciences et techniques et élans de musiques
Poétisent hors de l'affreux dépouillement
La continuité des rêves du vivant, paysages très séparés

UNE PART DE VERITE

Comment dire...

Que je suis ombre pour la lumière intense
Pour l'obscurité profonde peux paraître soleil
Aujourd'hui me vois en bas, dans l'obscurité

Me sens incapable rejoindre ceux qui savent
Pouvoir seulement régurgiter antiques idées
Déguisements plaisant aux jeunes esclaves

Inutile je suis pas à plaindre c'est encore trop
Tout à fait connu et situé dans l'ombre mère
Pour des yeux habitués à plus grande lumière

Je suis pensée vague, arbitraire et obscure, inutile
Le zéro mathématique n'est pour moi qu'un berceau
Je fais illusion mais voudrait tant être beau

Mais voilà...

Je peux pas détruire les traces de ma pensée
Qu'est-ce qu'il me resterait ? Prenez et mangez !
De l'éternel acharnement humain pour la faim !



LES MOTS PHYSIQUES

L'acte sportif est originellement la volonté de dominance sur soi ou sur les autres. Il n'est pas l'essentiel pour celui qui le réussit toujours davantage. L'essentiel pour le sportif qui réussit est la qualité de son rapport à la réalité, qu'il doit transformer malgré les conflits de l'existence, pour que ses actes futurs soulignent son bonheur d'exister.

Évidemment, cette description de l'acte sportif a le mérite de concerner tous ceux qui font du sport, et ils sont nombreux. Mais elle me sert à introduire une réflexion sur tous les actes.

Ce rapport à la réalité qui permet l'acte ou qui ne le permet pas, qui l'envisage ou qui ne l'envisage pas, qui le diffère, qui l'apprend etc. est un décor qui se nomme conscience. Si le décor est noir et vide, l'acte est impossible ou fou et la conscience est faible. Si le décor est coloré et plein, c'est que les actes n'y font pas la loi et la conscience est forte. Les actes peuvent se transmettre de conscience à conscience parce que, portés par au moins une conscience forte, ils ont une sorte de vie qui leur appartient. Ils sont devenus résistants à l'inexistence par l'effet d'une conscience forte. On peut alors en parler et les faire, ils sont « communicables » et « résistants ».

Quelles audacieuses phrases affirmatives ! À vrai dire, j'ai un sentiment de malaise. Mais que se passe-t-il avec le langage des mots ? On dirait un rêve incontrôlable. Comment s'évaluer alors ? Quelle que soit la justesse de la règle, il faut commencer par appliquer la règle à la règle. Après tout, si vous me dites que « le feu ne brûle pas la main », c'est que vous n'avez pas encore essayé sur vous-même.

Il n'y a donc pas de raison pour considérer la pensée autrement que comme un acte physique. Dans ce cas, l'ensemble symbolique que constitue ce texte doit être évalué comme un de mes actes dans le décor de ma conscience. Est-il un acte impossible ou un acte communicable et résistant ?

Je ne peux pas le savoir tout seul, dans l'instant où j'écris. Mais je sais par ailleurs qu'il existe des actes résistants. Apprendre à sauter à la perche ou à marcher sont des actes résistants, et le symbolisme mathématique est tout autant résistant. Il est à mon avis tout autant réel, il a un développement spécifique à lui-même. Il est communicable.

Comme je suis peu capable en mathématiques, j'aurai mieux fait d'écrire une poésie. Car si je ne peux pas dire clairement avec le langage verbal à quoi sert le langage, sans être obligé de taper des infinités de phrases affirmatives, c'est peut-être que ma conscience est

en mauvais état. Écrire une poésie aurait sans doute été l'équivalent d' « aller à la pêche », pour attraper dans la nature des actes communicables qui glisseraient sous les eaux mystérieuses de l'Être, et que je nommerai volontiers des « sentiments ». Au moins, j'aurai affermi ma conscience avec des actes. Mais dans ce monde où nous avançons à l'aveuglette, vous aurez compris que tous les actes, tous les symbolismes se superposent dans une joyeuse abondance. Abondance de bon et de mauvais, de chaleurs et de froids, de beau et de laid, d'ennui et d'action, de livres divers et variés à dévorer, de travail, de peur d'obsession... j'arrête là, c'est la vie que nous connaissons tous ! Tous les symbolismes, y compris ce texte, sont retravaillés « en bloc » selon l'état de la conscience qui évolue. Il ne faut pas y chercher une chronologie de paragraphes, mais bien plutôt une tentative de clarification et de communicabilité dont l'effort témoigne. Par exemple, voici de l'ancien que je ne peux pas abandonner, car je donne de l'existence au mot « beauté » dedans :

« C'est par notre inaptitude corporelle, dans l'inquiétude de la dégradation et de la mort, que nous aurions une chance de ne pas nous mentir et de créer ce qui est un des sens de notre évolution, un monde joyeux où les objets se distingueraient clairement, un monde de beauté... »

Je ne sais pas si vous avez lu jusque-là et si vous êtes d'accord et si ça apporte quelque chose à votre conscience. Mais ce soir j'ai compris que vous étiez une des clés de l'évolution de la mienne.

Y = F(X)

Je présente ici des poèmes faits de mots évocateurs, ils sont le domaine splendide de l'indétermination. Jadis, quand j'obéissais beaucoup trop, je n'apportais aucune importance à ce qui me semblait de piteux enfermements verbaux. Aujourd'hui ils font partie de la panoplie restreinte d'actes qui me sont permis et qui m'améliorent. Ces poèmes sont faits d'erreurs et d'imprécision, ils sont la vie dans sa multiplicité de sens. Fait de mots, et de sentiments, je ne connais leur valeur qu'en les réexaminant sans cesse. Il y aura aussi parmi eux un raisonnement mathématique, que je vais maintenant m'attarder à décrire, bien que ce ne soit pas le thème majeur de ce livre. Enfin, pas plus que les dessins ! Mais la vie n'a-t-elle pas besoin d'abondance ?

J'ai donc vu ce langage logique déterminé comme une chose objective et résistante du monde extérieur, qui n'a besoin d'aucun observateur pour exister, réclamant une seule façon de se former. Cette chose m'a enthousiasmé et parfois fait souffrir dans l'obsession, et à chaque fois pour des demi-vérités, des demi-erreurs. La solution de ce problème ou l'absence de solution était une chose connue par ailleurs, et je me désolai de mon manque de culture et de savoir. Mais pourtant je continuai longtemps à réfléchir à mon problème. Et j'ai réussi à le résoudre, mais la solution, banale et connue, n'était pas ce qui m'intéressait.

Ce qui me restait de passionnant et de compréhensible avec l'exigence mathématique, pour laquelle j'estime en toute connaissance de cause ne pas être bien doué, c'était de me voir réagir de façon isolée. Je pense l'avoir fait selon deux types de comportements: le fonctionnement déterminé, visible dans les calculs aveugles et obstinés poursuivi un peu au hasard pour trouver une solution, et en quelque sorte sans compréhension, mais avec envie. Et l'autre, l'indéterminé, le peu connu, impliquant la

patience et le plaisir et le renoncement temporaire pour se consacrer aux autres aspects de l'existence. Ce dernier aspect fut le plus difficile et le plus indispensable pour trouver.

J'ai donc commencé par dessiner des carrés et des ronds à la suite d'un questionnement douloureux et trouble dans un poème de mots. Puis j'ai fait des tableaux avec une règle d'enchaînements de carrés et de ronds. Je me suis bien sûr souvenu de ma culture scolaire, qui a du début à la fin donné la forme de mon raisonnement. En effet, elle m'a fait poser les opérations sur la base de mes dix doigts.

Au début je ne savais même pas ce que je cherchais. Je cherchais à prédire les événements par une formule, mais ce n'était pas plus précis que ça. Dans mes tâtonnements, l'esprit en train de faire des mathématiques plutôt que du verbe m'emplissait de mystère. J'avais l'impression d'être guidé, tenu par ce que j'allai découvrir. J'ai eu beaucoup de moments où mon esprit me semblait vide et opaque, mais j'avais décidé quelque chose de nouveau dans cet acte gratuit : la liberté de prendre mon temps, donc la patience et le plaisir.

J'ai pensé être obligé de comprendre clairement ce que je cherchais pour pouvoir trouver des réponses. Écrire avec soin la question me semblait être la quintessence des mathématiques. Je ne sais pas si cette phrase est communicable. Pourtant à chaque fois tout se transformait en erreur, et la seule issue était de faire entrer dans la conscience l'acceptation d'un renoncement. Il n'y a sûrement pas d'esprit qui puisse se développer sans patience ni plaisir, mais sans effort non plus.

Alors, j'arrivais péniblement à ne pas m'obstiner sur mon problème et je m'en allais vivre ailleurs d'autres choses. Cela créait donc plus de capacité de compréhension pour le lendemain, au milieu de toute l'urgence du reste qui faisait ma vie, une vie stressante et obsédante sous le joug d'un travail relativement obligatoire et aliénant, plus inquiétante que rassurante pour l'amélioration de ma conscience. Dans les moments de loisirs et de détente, il y avait beaucoup de crainte et d'incapacité d'évoluer, de me servir de moi, mais beaucoup de désir aussi. Les miroirs de laideur s'estompaient parfois dans l'effort de compréhension de la réalité, et je commençai à sortir de mon espace mental pour découvrir en elle ce qui m'attendait.

Lorsque j'étais jeune, à l'école, beaucoup parlaient des études scientifiques comme des endroits où les jeunes étaient laids, et composés majoritairement de garçons. Moi même je pensais ainsi, et pourtant je les ai quelque peu suivies et j'y ai perdu beaucoup de temps, n'ayant jamais trouvé quelqu'un qui me fasse comprendre par exemple ce qu'était une démonstration en mathématique. Tout au plus, je me bornais à faire du calcul imitatif, affreusement isolé dans ce qui n'était qu'une erreur générale de compréhension de soi. Ce n'était pas seulement ma faute, même si j'avais l'esprit brouillon et pas assez vif. C'était un fourvoiement général de la culture dans des spécialisations ineptes, et probablement quelque chose de plus fondamental encore.

J'ai encore le sentiment, quand je pense à mon éducation scolaire, de ne devoir rien reprocher à personne. Mais on ne peut pas comprendre la clarté d'un énoncé achevé sans avoir été libre de commettre des erreurs et non pas sanctionné méchamment pour cela, comme le fait un enseignement en réalité trop égalitaire et s'obsédant dans une perfection technique. En réalité, j'aurai sûrement été mieux servi avec de bons précepteurs, même néanderthaliens, à condition d'avoir été choisi par amour.

ÉDEN

La fatigue c'est l'envie pas satisfaite
Qui traîne son corps dans le vide sidéral
Comme une faible vitalité qui s'émiette
Cette voisine amassait des jours inachevés

Et chaque midi la trouvait au désespoir
Et même, le temps s'épuisait pour elle
La pauvre craignait l'avenir
Le lendemain à reconstruire

Et celle-ci !
Quelle vitalité !
Mêmes reflets dans ce miroir !
Quel soleil pour ses parents émerveillés !

Les jours se remplissent d'elle chaque matin
Et chaque midi la trouve comblée d'avoir vécu
L'avenir trouve cette heureuse pleine des autres
Comme un carrefour des passés et des présents

Nos prisons d'imaginaire n'existent pas encore pour elle
Lentement les fleurs du mal les lui dessineront
Ou bien elle y échappera
De toute façon

Souvent je laisse entrer des paroles mortes
Que ma cervelle de poussière renvoie
Fatigué d'être croyant et obéissant
Je cherche l'Éden au bonheur persistant

(Les besoins de beauté vers le haut comblés
Étiraient le temps comme un grand repos
Les corps satisfaits d'évidence
Parfumaient l'avenir avec des plantes désirées

Nulle machine pour retenir le temps
Nulle chose pour garder les choses
En l'avenir les fleurs toujours écloses
Recouvraient le jardin des évidences)

Cela ne fut jamais aussi parfait
Que cette idyllique parenthèse
Mais aujourd'hui l'esprit l'a refermé

À jamais, à jamais

Les lois de la nature sont et ne sont pas des imaginations
« *A jamais* » n'est qu'ici, la parenthèse s'ouvre là-bas
À deux pas d'infini, tout près derrière le plafond
De l'improbable infini que la conscience peut percer

L'arbre de la connaissance avait les fruits de l'imaginaire
Les fruits de l'imaginaire formaient les connaissances
Lentement le jardin se dessinait aux yeux animaux
Autour des colonnes des temples et des héros

Parmi les champs d'orangers embaumant
Que le temps en apparence détruirait
L'imaginaire hoquetant de désirs
Commençait à retenir les choses

Et les enfants plantés là ne comprenaient pas
Siècles après siècle en paroles croyantes
Pourquoi le jardin n'était pas comme le passé
Et le présent devenu si vide d'évidences

Le mal est l'imaginaire isolant des possibles
Viens, pousse la porte de l'échappement
Il suffit de la créer pour te sauver
Il me suffit de m'échapper pour te créer

Je ne veux plus nous voir vieillir et nous dégrader
Incapable de nous conserver dans les Édens
Le mal profond vient de laisser s'échapper ta beauté
Apprends-moi à entrer au jardin des évidences

OASIS

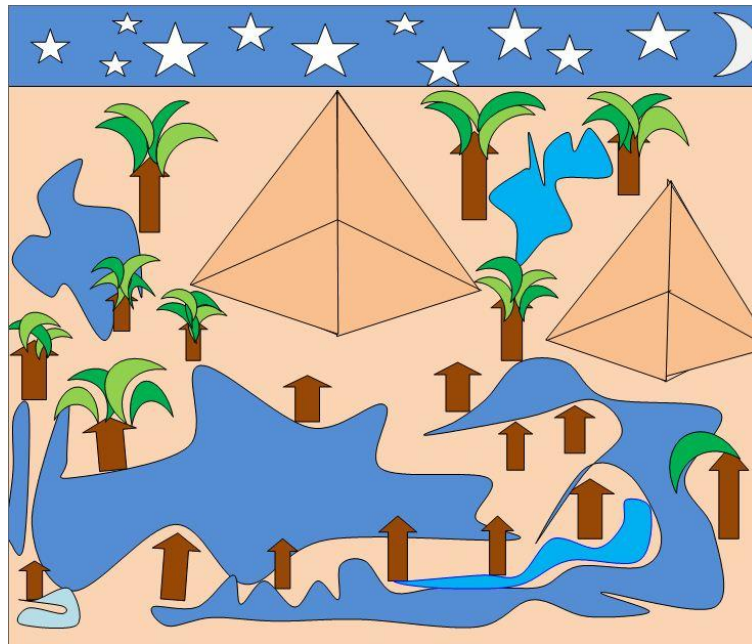
Tu veux retrouver les couleurs éclatantes
Les feuilles du palmier ouvrant sur tout le reste
De l'enfance immortelle aux choses vivantes
Répondre la couleur de l'auto au bleu céleste

Te sentant si sérieux caché sous les débuts
Dans un tas de possibles à toi-même la joie
Entre deux pleurs annonciateurs de nos buts
célébrait l'évidence de ton jeune corps roi

Je ne t'ai jamais vu malheureux mon chéri
Incapable de rancune, plein de reconnaissance

mettant des couleurs vives sur des fous tout gris
Obsédés de pouvoir dans leurs rêves de souffrances

Ils se devront à eux-mêmes une part de présence
La beauté y fait son nid, le plaisir s'en réjouit
J'y vois grandir ce que devient ma conscience
Des promesses se découvrent derrière tes yeux gris



TROIS FEUX DE JOIE

Ainsi sont faits beaucoup de nos livres, qui cloisonnent les savoirs dans des énoncés finalisés, mais pas mon petit livre que vous avez entre les mains et qui juxtapose dans un même ensemble des formes de langage, en essayant de vous procurer des sensations qui ont un sens. Je présenterai aussi des dessins et si je pouvais écrire de la musique, avec quel plaisir ne le ferais-je pas ! Mais malheureusement je ne sais pas écrire la musique... Si je pouvais faire entrer la réalité dans les mots de la feuille de papier, les faire éclater pour écrire du sport ou du sommeil sans le filtre du langage, je le ferais ! Comme tout le monde j'ai toutes les choses de ma vie qui sont là et qui sont si formées, en attente de fidèles miroirs.

C'est avec joie que j'insérerai des extraits des œuvres de Werner Heisenberg, Erwin Schrödinger et Jean-Pierre Luminet. Trois feux de joie, trois savants reconnus parmi les leurs, les contraires d'un pauvre ignorant isolé comme moi. Je suis donc leur témoin, autoproclamé bien entendu. Les ondes de choc de la conscience entreront dans vos esprits avec la puissance de leurs paroles, et elles vous ouvriront les portes d'une réalité prodigieuse. Le choix de ces savants ne rejette pas dans l'ombre tous ceux qui ont vécu leur vie sincèrement dans tous les domaines d'agir, puisqu'ils les ont inspirés et sont absolument présent en bloc. C'est la même lumière qui filtre au travers de nos pauvres facultés humaines.

Du livre de Werner Heisenberg que j'ai choisi comme principale source de paragraphes, comme des perles enchâssées dans le vêtement de lumière que la beauté de mes enfants exige, je dirai sobrement que c'est un océan ou un soleil. Voulez-vous féconder la divinité ? Allez pleurer de tremblements émerveillés, allez brûler vos yeux sur cette véritable découverte d'un Nouveau Monde. Votre conscience se mêlera d'étrange et se laissera aller à dire des folies, par exemple que l'océan symbolique qui a été créé *avant* vous ne l'a été que parce que vous l'avez rempli de connaissances *après*, dans le temps et l'heure d'un basculement du réel *possible*. La divinité et l'extravagance raffole de ce genre d'inconnaissable. Dans une destinée équivalente à un rapport à la réalité, la connaissance vécue s'éprouve dans bien plus que le confort ou l'inconfort du verbe, fictions elles-mêmes encastrées dans l'illusion de parenthèses temporelles.

Par ailleurs, comme étrange contrepartie surhumaine à des temps qui furent si injustes, le « manuscrit de 1942 » (anagramme de 1492, la découverte de l'Amérique dans l'imaginaire collectif), est à l'évidence le texte d'un nouveau monde, et cette symphonie de symboles laisse follement pressentir que l'anagramme de la date, en tant que coïncidence symbolique intentionnée ou erronée (Heisenberg y a sûrement pensé), puisse avoir un sens physique et une portée universelle en tant que métasymbole dans une chaîne symbolique de la « réalité supérieure ». Je dirais plus tard ce que sont pour moi les métasymboles, mais je dirai tout de suite une chose très utile pour être heureux, à savoir qu'il ne faut jamais rester prisonnier dans les symboles, à moins de vouloir continuer les destins obsessionnels et injustes de l'évolution (biologique et spirituelle).

D'ailleurs, le doute, l'indétermination, nous aide dans la structure même des symboles (ce texte n'a sûrement pas été écrit à une trop grande distance de 1942). Dans une destinée, qu'elle transite de l'ombre à la lumière ou pas, ou inversement, je me plais à voir l'équivalent supérieur d'une phrase musicale qui jamais n'existe pour rien. Dans une destinée je remarque que les actes n'acquiert une valeur symbolique que pour un sens supérieur, que le courage ou l'engagement personnel permettant l'action ne peuvent pas exister pour des choses qui n'ont pas de sens symbolique, comme celui, trompeur, de la construction imaginaire centrée sur soi.

Pour parler des deux autres livres, je ne peux qu'emprunter à l'allégorie sa haute puissance de connaissance : « ils ne sont pas le dernier baiser en date ». Voilà comment ma conscience fait face aux possibilités souveraines et désormais déclinantes de mon corps, à propos de mes rêves de jeunesse. Mais je voudrai ajouter à la réflexion une autre remarque plus explicite : la rencontre d'un esprit avec une œuvre, plus synthétiquement l'ouverture d'une conscience individuelle, est toujours la même chose, à savoir le phénomène de connaissance représenté par le concept d'« ouverture ». Il n'y en a pas de grande ou de petite, c'est une ouverture. Elle se produit ou non, et quand elle se produit on se souvient surtout de la dernière en date, ce qui pourrait conduire à isoler du flux des choses un objet de perception, tel qu'une personne et un livre.

Mais je m'en garderai bien, car je ne veux rien idéaliser au prix de me priver d'une si grande réduction des processus possibles de la connaissance. Alors je fais remonter dans mon souvenir les éclairs de vérité réfléchis sur les facettes de la culture encyclopédique de Jean-Pierre Luminet, l'ouverture de sa conscience et son intégrité rigoureuse tant de fois illustrée dans ses pages de la diversité d'un monde quasiment sensible. Je le sens aussi dénué de complaisance facile pour qui se ment à lui-même et s'en vante, et cela m'est rassurant car je ne suis pas sûr de moi. De plus, cet auteur est vivant et j'ai eu la chance de le rencontrer, pour faire entrer le mystère au plus près de ma vie. Il se tenait alors lui-même

au milieu d'un mystère d'un autre genre. Tout disponible qu'il était à l'ouverture de mes facultés de compréhension, il venait pourtant de recevoir la blessure la plus injuste et dissolvante que cette même vie puisse infliger à un esprit de père aimant. Un drame.

Dans la poignée d'heures où je réfléchissais profondément et douloureusement à cette dernière phrase que j'écrirai le concernant, ainsi qu'à la pression de mon existence, j'étais avec ma femme et mes enfants sur une plage italienne. En la quittant, j'ai trouvé dans le sable une belle chaîne en or avec une croix (pas un tire-bouchon ni une sandale). Symbole apparent, symbole réconfortant, et pour tout dire métasymbole, qui m'a précisé ce qui allait s'imposer comme le thème de ce livre : le moyen d'évolution de la conscience

Et Erwin Schrödinger ? Comme les autres, il ne ment pas. Et il aime les cravates colorées. Si vous jugez que ces penseurs mentent en voulant justifier des inclinations typiques de leur esprit, réfléchissez au mal que vous vous faites en cherchant le mal où il n'est pas. Cependant vous êtes libre, et s'il y était un tout petit peu, ce mal et cette erreur, davantage que dans ce qui fait vos opinions, peut-on le leur reprocher ? Ils ont existé dans des mondes d'intentions, comme vous. Je pense qu'ils se préciseront en mieux dans l'avenir de l'humanité.

Pourquoi est-ce que j'écris ? Parce que cela me rassure, et peut-être comme tous les humains sincères se débattant dans les affres de la conscience, par amour pour un être idéal ; un être jeune et beau et bon et harmonieusement capable d'agir, pour lequel il s'agit de former un monde viable à sa mesure.

Pourquoi « jeune » ? Parce que, en vieillissant, la transformation de soi qui est le sens de la vie implique irrésistiblement un appel mystérieux vers un Nouveau Monde et une nouvelle vie, en mieux. Et c'est précisément cet impératif voilé qui pose souci à l'entendement personnel et rationnel, pour la conservation des conditions de renaissance impersonnelles, qui fait de ce monde une région parfois bien désolante.

Et c'est précisément cet impératif qui fait que le besoin d'être là pour donner de l'amour et du soin à ceux qui nous plaisent et à qui nous plaisons, émerge et s'impose avec un sens très fort, comme condition de survie et de développement. Et quand je parle de d'une partie limitée car sensitive pour nos amours, je nous laisse la liberté de nous tromper sur l'étendue de la part de l'humanité que nous pouvons réellement aimer, afin que l'amour reste quelque chose d'humainement possible ; un sentiment naturel que l'imaginaire appuyé par la violence (l'enfermement dans les symboles) ne dessèche pas.

J'écris aussi parce que j'ai un corps dur à l'effort et que j'y suis obligé par le mal, poussé vers des asiles éphémères et accueillants où je prends conscience de ce que je suis et de ce que tout aurait pu être. D'ailleurs, je fais comme dans le rêve de mon lecteur qui se bat avec le dragon éternel. Devant toi, cher lecteur, les noms des trois savants qui ont écrit les belles choses présentes dans ce livre n'ont pas trop d'importance, ni leurs mémoires, sauf pour te donner les repères passagers dont tu as besoin. Je forme avec eux le vœu, moi qui tiens avec toi la place du faible à qui l'on pardonne puisque lui-même se pardonne peu, que nous arriverons à te trouver. Nous savons depuis les temps les plus anciens que tu es notre enfant et que nous t'aimons depuis toujours, et que tu étais là avant nous. Et nous comptons sur toi et ta bonne volonté autant que sur ta merveilleuse capacité à te tromper (que nous ne cessons pas d'entretenir).

Finissons par des souvenirs personnels. Je me souviens d'un professeur américain, inventeur de la théorie des fractales, qui était venu nous voir à la faculté d'Orsay. Il avait critiqué en salle de cours la façon dont les sciences étaient enseignées en France. Je me souviens que je n'avais pas compris ce qu'il voulait dire. Pour moi la sélection des meilleurs

était une chose honorable et pertinente. Aujourd'hui je comprends ce qu'il voulait dire : j'étais incapable de concevoir l'école pour l'épanouissement humain par la mixité des arts, des sciences, du sport. Je ne pouvais pas concevoir la patience et le plaisir.

Ce professeur n'était qu'un petit homme barbu pour moi, sans doute parce que je n'étais pas grand-chose moi-même. Je veux dire que l'imperfection sera toujours là, et qu'il n'y a pas de vérité absolue qui puisse être mise en pratique. L'erreur est une chose rare et merveilleuse qu'aucun ordinateur ne peut faire. La seule chose que nous pouvons faire, c'est de trouver un sens. C'est une pente ascendante. Tous les aspects techniques qui découleraient pour nos institutions d'une belle étape deviennent immanquablement des noyades pour l'existence, si le sens n'est pas conservé, c'est-à-dire la présence de la conscience comme permanente surprise des sensations perçues nourrissant le grand fond des acquis universels.

ATTENTE DE LA CONSCIENCE

Aucun de tes mots ne franchit mes lèvres
Moi qui en ai tant, retrouve-moi
Aucune de tes images ne passe derrière mes yeux
Moi qui en vois tant, retrouve-moi

Et quand je redeviens ce que je suis après cette promenade
Toutes mes expressions sont teintées de sens et je suis heureux
Cette joie toujours éclatée dans ce monde
Retrouve-moi encore, je te retrouverai

L'AMOUR DES ACTES

Un talent acquis est un monstre apprivoisé
Avec patience et douceur il s'est fait apprendre
Quand peuvent se dire l'envie et les couleurs
Le monstre trouva l'enclos de l'avènement ouvert

Dehors courent les obsessions en manquant d'être
Je t'en prie soit heureux et fait les patienter
Pour une autre vie ou pour une autre année
Quand elles pourront s'aimer dans un reflet

Le sommeil verse l'oubli dans l'esprit des enjeux
Que nous sommes, aux souffles de mêmes bouches
Paisibles et endormis, quand passe l'air entre nos dents
Les corps désintimés respirent près de la mort...

LA VIE QUI SE REVE

Vous passez votre temps à rêver votre vie
Faut-il le dire à vous qui n'y croyez pas
Dans les temples du Nil on le savait déjà
Des Egyptiens sournois sont toujours agissants
Nous passons notre temps à rêver notre vie

Baisers de réalité sont images démentes
Racontars séculaires parfument les histoires
Mochetés jouant aux âmes pures dans leurs vains
habillements, émerveillent sans fin les enfants
Moi je voulais faire des vers en alexandrins



WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) Au Seuil qui conduit de la région de la simple conscience à l'espace des connexions qui sont de l'ordre de l'esprit se tient le « symbole ». Peut-être même est-il légitime – si peu que nous en sachions pour l'instant sur ces relations – de résumer par ce mot de symbole toute la région de réalité qui, au-delà et au-dessus de la simple conscience, est à désigner comme ce qui relève de connexions. Car tout ce qui est de l'ordre de l'esprit, que ce soit dans le langage, dans la science ou dans l'art, repose sur l'intervention et sur la force des symboles. Les contenus qui relèvent de l'esprit ne sont pas liés aux corps, mais transmis par des symboles. La force symbolique d'une chose ou d'un processus est en ce sens – de façon analogue à la conscience et à la vie – quelque chose qui est de part en part objectif – ou peut-être est-il plus exact de dire : objectivable, C'est une réalité qui n'est pas plus faible que celle, par exemple, de la conscience ou que celle d'une connexion biologique ; et l'on déformerait l'image de cette partie de la réalité si on voulait faire passer la force symbolique pour une réalité de second ordre. De même que l'existence de la conscience n'est nulle part ne serait-ce qu'indiquée dans les régions inférieures de la réalité, de même aucune connexion d'un genre simple ne permet d'anticiper le fait que les choses, les mouvements ou les bruits peuvent « signifier » quelque chose. (...) Car le symbole dans sa forme originare se tient tout près de la région centrale des facultés créatrices : le symbole ne « signifie » pas quelque chose de déterminé, susceptible d'être explicité ; il ne veut pas orienter notre pensée dans une direction déterminée. Il nous met plutôt dans un état particulier, il nous dispose à

l'accueil et ouvre les portes qui mènent à des régions de réalité difficilement accessibles. En parler est l'affaire du poète.

(...)Il reste que la conscience est sous le rapport de la connaissance quelque chose d'autre que les fonctions biologiques. Les raisons qui expliquent jusqu'à un certain degré le niveau supérieur de réalité à partir des niveaux inférieurs démontrent seulement que les différentes régions de réalité « se touchent les unes les autres » - ainsi qu'on peut le voir avec une complète clarté dans le rapport de la chimie à la mécanique du mouvement des électrons. Les effets particuliers qui émanent de la rose et affectent l'âme humaine peuvent recevoir une forme déterminée dans l'effort pour les nommer, pour en user dans la pensée. Le bouton qui éclot devient ainsi pour nous l'emblème de jeunesse, la rose blanche le signe de la pureté. Mais, en se spécifiant, le symbole s'éloigne déjà dans une certaine mesure de la région des facultés créatrices. Il oriente notre pensée dans une direction déterminée. Si ce processus de détermination et de limitation se poursuit, on en vient finalement à la classe étendue des symboles spécifiques, qui sont la condition première de toute communication, et donc de toute pensée : ceux du langage et de l'écriture.

VERITE HISTORIQUE

Tous les chagrins des petits enfants
Portent les peines des parents
Et toutes les douleurs et les déchéances
De mensonges cachés sont les fleurs

Imaginaire puissant et coloré
Est-ce lui qui fait rire et pleurer ?
Celui-là plein d'erreurs veut voler le bonheur
Il ne trouvera possibles que patience et douceur

Imaginaire trompeur, toi-même te trahis
Tu me fais rire ou pleurer, mais je peux t'oublier
Il n'est que d'attendre, je ne suis pas ennemi
Pas méchant ni dangereux, mais la paix simplement

On trouvera toujours au loin, sur les frontières
Des gêneurs et des farfelus bien trop bavards
Qui font rire ou pleurer, qui essayent de dire des vérités
Quand vous les aurez bâillonné, ils seront sur vos lèvres

Je voudrais faire des poèmes aux mots lourds, aux mots colorés
Avec le clocher d'un village derrière des montagnes de sapins
Avec une nichée de cousins sous un grand tilleul
Avec un grand-père en costume touillant son feu de foin humide

Je ne peux pas trop en dire, tout cela fut franc et cordial
Comme à part d'un monde dans un temps suspendu

Où restaient réfugiés des enfants vieillissants
Il fallait les voir essayer d'aimer malgré tout

Peu importe les livres qui ne sont pas lus et les paroles ignorées
Et aussi ce qui n'est pas écrit, ce n'est pas perdu
Sans cesse s'exprime de l'esprit, sur des décors changeants
Le même cristal sur les lèvres, qui appartient à l'avenir

NAISSANCE

Si je n'ai été qu'une bête à viande pour vos ventres, PARTEZ !
Si j'étais l'obscur crachat qui valorise vos amours, FUYEZ !
Si je m'installe tout pouilleux dans vos consciences, OUBLIEZ !
Car je suis la haine et le mal et la brutalité, VOTRE MOITIE !

Et je souillerai demain avec mes dieux animaux
Si j'ai léché l'herbe de la terre pour vous servir
Je lécherai vos enfants avec des morts mécaniques
Allez-vous-en me faire disparaître dans votre avenir

Vous êtes obligés de me donner vos belles figures
Vos efforts et votre confiance et votre croyance
Je les veux pour parfumer mes pets de veaux
PARTEZ ! Car c'est vous qui devez ME LIBERER !



ERWIN SCHRÖDINGER – L'ESPRIT ET LA MATIÈRE

(...) La raison pour laquelle notre ego sentant, percevant, et pensant n'est rencontré nulle part dans notre tableau scientifique du monde peut être aisément indiquée en quelques mots : parce qu'il est lui-même ce tableau du monde. Il est identique au tout et ne peut par conséquent être contenu en lui comme une de ses parties. Mais bien entendu, nous nous

heurtons ici au paradoxe arithmétique ; il semble y avoir une grande multitude de ces ego conscients, et cependant le monde est seulement un. Cela tient de la façon dont le concept du monde se produit lui-même. Les domaines multiples des consciences privées se recouvrent partiellement. La région commune où elles se recouvrent toutes est la construction en laquelle consiste le « monde réel qui nous entoure ». Cela étant admis, un sentiment d'inconfort demeure, suscitant des questions comme : mon monde est-il réellement le même que le tien ? Y a-t-il un monde réel, qu'on doit distinguer de ses images introduites en chacun d'entre nous par des perceptions ? Et s'il en est ainsi, ces images sont-elles semblables au monde réel, ou ce dernier, le monde « en soi », est-il peut-être très différent de celui que nous percevons ?

De telles questions sont ingénieuses, mais selon moi, elles sont fort capables de semer la confusion. Elles n'ont pas de réponse adéquate. Toutes s'identifient, ou conduisent, à des antinomies provenant d'une seule source : ce que j'ai appelé le paradoxe arithmétique ; la pluralité des ego conscients, à partir de l'expérience mentale desquels le monde unique est élaboré. La solution de ce paradoxe numérique supprimerait toutes les questions du type précédemment mentionné, et révélerait, j'ose le dire, qu'elles sont de fausses questions. Il existe deux issues à ce paradoxe numérique, toutes deux apparemment assez fantaisistes du point de vue de la pensée scientifique actuelle (fondée sur la pensée grecque antique, et donc profondément « occidentale »). L'une de ces issues est la multiplication du monde dans l'effrayante doctrine leibnizienne des monades : chaque monade étant un monde par elle-même, aucune communication n'intervient entre elles ; la monade « n'a pas de fenêtres », elle est « au secret ». Le fait que les monades s'accordent toutes cependant entre elles est appelé « l'harmonie préétablie ». Je pense qu'il y a peu de personnes que cette suggestion attire, ou qui la considèrent comme une atténuation de l'antinomie numérique.

Il n'y a de toute évidence qu'une autre possibilité, à savoir l'unification des esprits ou des consciences. Leur multiplicité est seulement apparente, en vérité il y a seulement un esprit. C'est la doctrine des Upanishads. Et pas seulement des Upanishads. L'union avec Dieu éprouvée de façon mystique entraîne constamment cette attitude, à moins que de puissants préjugés ambiants ne s'y opposent ; cela signifie qu'elle est moins aisément acceptée en Occident qu'en Orient.

(...) Pourtant, on doit dire que, pour la pensée occidentale, cette doctrine a peu d'attrait ; elle est difficilement acceptable, et on la qualifie de fantastique et de non scientifique. Il en est ainsi parce que notre science – la science grecque – est fondée sur l'objectivation, par laquelle elle s'est coupée d'une compréhension adéquate du Sujet de la Connaissance, de l'esprit. Mais je crois que cela est précisément le point sur lequel notre manière de penser actuelle a besoin d'être amendée, peut-être par un brin de transfusion de pensée orientale. Cela ne sera pas facile, nous devons nous garder des erreurs – les transfusions requièrent toujours de grandes précautions pour éviter les thromboses. Nous ne souhaitons pas perdre la précision logique que notre pensée scientifique a atteinte et qui est inégalée en tout autre lieu et à toute autre époque. Pourtant, un argument peut être présenté en faveur de l'enseignement mystique de l'« identité » de tous les esprits avec leurs semblables et avec l'esprit suprême – aussi bien que contre l'effrayante monadologie de Leibniz. La doctrine de l'identité peut proclamer qu'elle est confirmée par le fait empirique que la conscience n'est jamais éprouvée au pluriel, mais seulement au singulier. Non seulement aucun d'entre nous n'a jamais éprouvé plus d'une conscience, mais encore il n'y a aucune trace de preuve indirecte que cela soit jamais arrivé quelque part dans le monde. Si je dis qu'il ne peut y avoir plus d'une conscience dans le même esprit, cela semble une plate

tautologie : nous sommes tout à fait incapables d'imaginer le contraire. Toutefois, il y a des cas, ou des situations, dans lesquels nous nous attendrions à la survenue de cette chose inimaginable, et dans lesquels nous en éprouverions presque le besoin, si toutefois elle pouvait arriver.

(...) Lorsque, dans le théâtre de marionnettes des rêves, nous tirons les ficelles d'un grand nombre d'acteurs, contrôlant leurs actions et leurs paroles, nous ne savons pas qu'il en est ainsi. Seul l'un d'entre eux est moi : le rêveur. En lui j'agis et je parle immédiatement, tandis que je peux attendre de façon impatiente et anxieuse ce que quelqu'un d'autre va répondre, et me demander s'il va satisfaire à ma demande urgente. Il ne me vient pas à l'esprit que je puisse réellement lui faire faire et dire ce qui me plaît – et, de fait, ce n'est pas du tout le cas. Car, dans un tel rêve, «l'autre» est, j'ose le dire, essentiellement la personnalisation d'un obstacle sérieux qui s'oppose à moi durant les heures de veille, et sur lequel je n'ai véritablement aucun contrôle. L'étrange situation décrite ici est évidemment la raison pour laquelle la plupart des gens croyaient fermement, dans les temps anciens, qu'ils étaient authentiquement en communication avec les personnes, vivantes ou mortes, ou peut-être avec les dieux ou les héros, qu'ils rencontraient dans leurs rêves.

LÀ-HAUT

Donnez-moi des reflets, des sentiments épais
Désirs sincères relevant nos pauvres têtes
Vers l'auréole scintillante s'efforcent les bêtes
Réalité modelée dans l'absence de nos années
Nous qui passons le temps en humaines existences

Voici les vivants d'autres mondes, cieux impalpables
Prunelles déterminées extraites d'autres limons
Elles aussi laborieusement refléteront la beauté
Leurs morts déposent au fond des cieux figés
L'harassante indécision que nous partageons

Ceux-là tapant des membres sur leurs terres increvables
Les gestes vers les dieux se libérant vers le haut
Ceux-là dans leurs océans, bercés entre deux eaux
En aquatiques animaux mettant l'au-delà en tous sens
Ceux-là enfin, hors des murmures connus de l'esprit

L'imaginaire aux confins râleurs ronfle aussi là-haut
Autres protubérances dans les biotopes du mental
Peurs suintantes d'animaux moins programmés
Mais quand l'esprit se nettoie il n'y a plus d'obsessions
À la bonne heure les corps jouissent d'exister

Nos élévations sont pédomorphes sous des cieux à nourrir
Cherchant dans le vide à trouver des espoirs
Proche de nos visages sont les enfants en miroirs

La confiance et la joie s'évanouissent quand il faut grandir
D'autres incertitudes se chauffent sous d'autres étoiles

NUIT

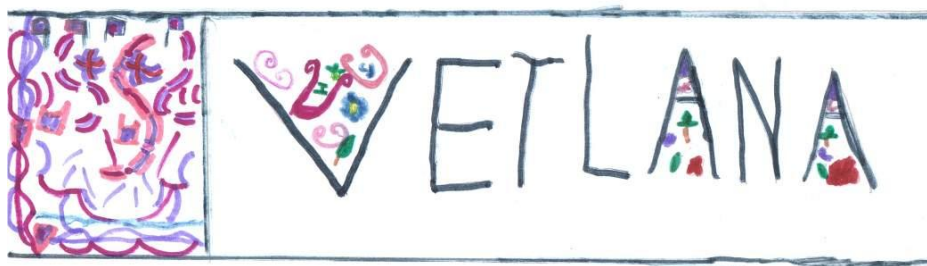
Tout est dit dans les songes, même les mensonges
La poussière des cerveaux qui furent est si légère
Les cerveaux mentaient et montraient toujours le pire

Au cœur de l'erreur n'étaient que peur et étourdissement
Le corps ne pensait qu'à se protéger, fuir était épuisant
L'imaginaire se vautrait dans l'angoisse du moment

Et pourtant...

Quand tout était sombre mieux valaient la souffrance
Qu'un lent pourrissement dans des cachettes de songes
Pleines de vanités étaient ces prisons où rien ne se faisait

Nature, berce tendrement les volontés abattues
Et en ton sein qu'elles trouvent la vertu
Un semblant de retenue
Toutes nues



JEAN-PIERRE LUMINET – ILLUMINATIONS

(...) Science et humanisme : ce sujet m'est extrêmement cher, car j'ai toujours lutté contre le clivage entre science et culture. Ce clivage, qui remonte au XIX^e siècle est, me semble-t-il, encore plus profond en France que dans les pays anglo-saxons. Nombre de prétendus « intellectuels » ont émis l'idée que la science ne pouvait pas contribuer positivement à la culture. Ils l'ont reléguée aux côtés de la technologie, au rang de simple outil - bénéfique ou maléfique d'ailleurs -, susceptible au mieux d'engendrer un supplément de confort, mais en aucun cas propice à un enrichissement culturel ou spirituel.

Ce point de vue est totalement erroné. Par exemple, il est clair que la Science féconde en permanence l'imaginaire des artistes et des créateurs. À ce sujet, je citerai simplement le poète anglais Shelley (Defence of Poetry) : « L'une des tâches de l'artiste consiste à absorber les nouvelles connaissances de la science et à les assimiler à des besoins humains, les colorer par des passions humaines, et les transformer en chair et en sang de la nature humaine ». Certains artistes parviennent à effectuer ce transfert, mais c'est aussi à la charge des scientifiques de prendre leur « bâton de pèlerin » et de transformer leur discipline en nourriture culturelle.

Le divorce entre science et culture est partout présent. Nos dirigeants (qu'ils soient politiques ou intellectuels) ne connaissent pratiquement rien à la science. Dans les réunions mondaines, s'il est mal vu d'ignorer la dernière coqueluche dans le domaine du cinéma ou de la pop music, il est de bon ton d'ignorer les développements de la physique des particules, la découverte des quarks ou les preuves de l'expansion de l'Univers. Plus dommageable encore est le clivage qui existe avec des disciplines comme la sociologie et l'anthropologie. Pour la première fois dans l'histoire peut-être, certains penseurs et philosophes perdent pied dans la compréhension adéquate du monde, parce qu'un fossé les sépare de la vraie connaissance scientifique. Certains d'entre eux tentent de jeter des ponts, mais souvent à l'aide d'analogies trompeuses et d'interprétations abusives sur les termes de la science. Je mentionnerai brièvement l'exemple du « relativisme culturel », doctrine sociologique selon laquelle, en science comme en anthropologie, il n'y aurait aucune vérité absolue, que tout savoir serait relatif, indéterminé, etc. Le raisonnement, fondé sur une analogie avec la théorie de la relativité générale, est totalement fallacieux. La relativité générale ne nous dit pas que la « vérité » dépend du point de vue de l'observateur ; elle érige au contraire en vérités absolues certaines entités, qui restent indépendantes du référentiel. Ces entités absolues ne sont simplement plus les concepts premiers de l'espace et du temps, mais les principes de symétrie, les constantes de la physique, les invariants spatio-temporels.

Pour ce qui est des rapports entre science et foi, Raymond Chiao déclarait que, selon lui, il y avait aujourd'hui convergence entre la cosmologie et la religion. Pour ma part, je pense qu'il n'y a nulle convergence entre cosmologie et religion, et qu'il n'y a pas non plus de divergence : il s'agit de deux ordres d'entendement totalement différents ! Les analogies tissées par certains entre les modèles de Big Bang, qui décrivent la naissance physique de l'espace-temps, et les récits religieux, qui décrivent la création de l'univers par un principe supérieur, sont artificielles. La plupart du temps, elles reflètent l'incompréhension de la part des scientifiques envers ce qu'est réellement la théologie, et l'incompréhension réciproque des théologiens envers les modèles de Big Bang. Il est bien connu que les philosophes et le clergé ne connaissent très généralement de la science que quelques clichés simplificateurs issus d'une vulgarisation superficielle, et que les scientifiques sont dans leur majorité très naïfs en philosophie et en métaphysique, de sorte que leurs réflexions en ce domaine sont tout aussi superficielles. La tâche très difficile qui nous incombe consiste à tenter d'établir un dialogue interdisciplinaire sérieux, et à inciter les gens à réfléchir à partir des acquis réels de la science moderne.

La confusion entre science et croyance a conduit des dirigeants politiques, comme Mao et Staline, à considérer la théorie du Big Bang comme le reflet de l'idéologie judéo-chrétienne créationniste et à orienter les recherches de leur pays vers d'autres directions apparemment plus matérialistes. À l'inverse, la même incompréhension profonde de la réelle signification des modèles de Big Bang a conduit à des tentatives de récupération théologique, à l'exemple du pape Pie XII proclamant que la cosmologie moderne confirmait le récit de la

Genèse. Plus récemment, certaines déclarations faites par d'éminents cosmologistes américains à propos de la découverte des fluctuations de température dans le rayonnement fossile m'ont laissé pantois : selon eux, on pouvait y voir le visage de Dieu ! Certes, les images bariolées de fausses couleurs de ces fluctuations sont chargées d'un impact émotionnel très fort, lorsqu'on sait qu'elles nous donnent à voir les embryons de toutes les structures astronomiques – étoiles, galaxies, amas de galaxies – qui se sont ultérieurement développées dans l'Univers, et dont nous sommes tous les lointains descendants. Je me vois obligé de rappeler que Dieu n'est certainement pas codé dans ces fluctuations ! Si Dieu « existe », sa demeure se trouve dans nos cœurs, et certainement pas à 15 milliards d'années-lumière de la Terre. Nul ne l'a mieux perçu que Georges Lemaître : le découvreur des modèles de Big Bang était également prêtre. Or il n'a jamais fait d'amalgame entre cosmologie et religion. Il croyait au Dieu caché d'Isaïe, lequel ne se dévoile pas dans la nature. La question de l'existence de Dieu ne dépend pas d'une solution d'une équation, ou de l'absence de solution d'une équation. La foi ne peut être fondée sur les résultats de la science, ni sur ses limites : « Fonder des croyances religieuses sur une estimation de ce que la science ne sait pas faire est imprudent, voire blasphématoire envers la religion », a déclaré le philosophe des sciences Gerald Holton (Science en gloire, science en procès).

Face aux nouvelles conceptions les plus inattendues de la science, le choix matérialiste relatif à ces conceptions est tout aussi légitime que le choix spiritualiste. La distinction radicale entre science et croyance ne clôt pas pour autant la question du sens (comme le voudraient certains matérialistes stricts). Elle ouvre au contraire un vrai débat : la place de la conscience dans l'Univers. Je sens une dualité profonde dans la façon dont le scientifique étudie l'Univers. D'une part, il y a une fascinante intelligibilité de l'Univers ; comme le disait Einstein, « le plus incompréhensible, c'est que l'Univers soit compréhensible ». Il est en effet stupéfiant de constater que l'investigation scientifique moderne permette, par exemple, de reconstituer de façon crédible l'histoire de l'Univers jusqu'à son premier dix milliardièmes de seconde. D'autre part, les mêmes théories physiques qui permettent un tel exploit de la pensée impliquent aussi une inconnaissabilité fondamentale sur le monde. Impossibilité de connaître simultanément la position et la vitesse d'une particule en physique quantique, impossibilité de distinguer certains rapports spatio-temporels en relativité générale, mirages gravitationnels et topologiques nous donnant à voir un univers des apparences très différent de l'univers physique en cosmologie, et ainsi de suite. Je pense que c'est au sein de cette dualité entre intelligibilité et inconnaissabilité que se place pleinement la quête du sens. Il n'est peut-être pas absurde de penser que l'homme dispose des outils intellectuels (voire spirituels) pour appréhender l'Univers – après tout, l'homme est lui-même le produit de l'évolution cosmique, c'est l'Univers qui a fabriqué la vie et la conscience capable de le penser.

LE SENTIMENT VRAI EST COMME UN ACTE

Si l'on sait un tout petit peu se retenir
Se retenir d'être intentionné et parcelle
Bout de terre vivante ici et pas ailleurs
Qui se parle trop et s'enferme pour finir

Alors on attend, et vient le miracle ou pas

Mais si les murs disparaissent...
Je les vois aboutir en toi, mes efforts
Et je t'aimais pour que tu deviennes toi

Alors tout est là, mon ami, il n'y a pas d'ailleurs
C'est un glissement, une angoisse étonnante
Vertige fugitif, goût d'infini, trop réel...
l'univers nous complète, sensation réelle

Il n'y a pas d'ailleurs : le soleil monte derrière
Des collines italiennes dans un vide palpable,
l'azur s'échauffe de brillance et mon regard
Se plante dans les rayons naissants

La réalité m'accompagne, elle est devenue amie
Alors doucement s'embellit la parole sans bouche
Qui exigeait de l'abattu d'aimer sur commande
Qui prétendait lui montrer comment l'on prie

Nous étions comme des papillons obstinés
Un peu plus haut nous allions brûler nos ailes
Terre de la gestation, tous ces efforts pour vivre
Et tous ces efforts pour retomber dans la terre

Cette mince couche d'envie qui te rend joyeux
Même en fanfaronnades et en bêtises, je l'adore
Tu en as encore si peu, je ne la gratterai pas
Car vivre, c'est avoir envie

LA RETENUE DES OBSESSIONS INDETERMINE LA REPONSE DE LA REALITE

La retenue permet l'action, pas l'évasion
Mais ce n'est pas une action venant de moi
La retenue permet la polyaction
Il n'y a pas que des actions

Le cerveau se reprogramme par elle
Sur la discipline, l'éducation et l'hygiène
Se fixe la retenue pour pousser des ailes
Mais de ces modèles elle ne naît pas

Dans la trame du cerveau chaque passage
Riche de rêves stupéfiants à chaque sommeil
Plein de possibles en latence chaque ailleurs
Lentement l'être contemple ses reprogrammations

La retenue des obsessions permet la polyaction
J'ai connu tant de volontés le chronomètre au poignet
La peur dans les yeux pour un si grand vide
Ces corps mourants d'obsessions cherchait l'éternité

Il y a l'envie de tuer mécanique tous les reflets
Ceci ou cela si logique, je n'ose pas évoquer
Trop fragile pour prétendre s'en rappeler
Là-bas n'importe quel vice est salulaire

Doucement vers un suicide inconscient
Trop de force, trop de vouloir, trop de prétentions
Sur ces décombres l'indétermination annonçait
Une faiblesse totale et un grand espoir

L'état déterminé d'un système, au dedans
Se décline en conflits de causalités, partout
Moi je n'y vois pas l'univers, mais un semblant
J'y vois la faiblesse et les tourments et la peur

L'état déterminé d'un système a priori
Est tout à fait contraire à son unité
Même unité dans la conscience jadis formée
Sur des reflets « beaux » impossibles à mesurer

Cette stabilité non perturbée c'est la floraison
La retenue a offert à chacun l'écho de ses amours
En modérant nos obsessions, laissons les polyactions
Ordonner les événements dans d'improbables détours

LA DIFFÉRENCE

J'aide longuement l'aveugle noir à ranger ses affaires
Il rêve de choses précieuses, mais son au-delà je le vois
Ses objets entassés qu'il conserve comme utiles
Sont des formes tristes et moi je le vois tel qu'il est

Mon au-delà à moi n'est pas tellement plus gai que le sien
Par la différence l'imaginaire envahit la conscience
Cette ville est si triste et les êtres sans visage assassinent
Décuplent le conflit dans les paroles que chacun se dit

Au contact de cette boue la conscience sombre
En coupables et victimes l'imaginaire triomphe
Il faut tout arrêter et surpasser le piège mortel

L'échappement des paroles pour se libérer

Et voilà le chemin qui mène à se libérer des fers
Un beau jour le voile se déchire et devient naturel
Que certains aient des formes et d'autres attendent
Mais cela nous n'y pensons pas et on nous dit de le taire

Aux possédés du mal nous devons la distance salutaire
Mais moi pour les avoir un peu nommés, le mal je vais voir
Toutes les paroles nourrissent des monstres affamés
C'est pourquoi entre nous il faut d'un coup tout oublier

J'ai laissé cet être dans sa nuit, mais je suis encore trop près
En au-delà bienveillant écrit dans les sables du temps
Ma forme originelle sera toujours au-delà de la conscience
Pour deux inégaux aveugles en route vers la divinité



WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) si l'on objecte à cette dernière formulation qu'il y a pourtant en définitive un monde objectif complètement indépendant de nous et de notre pensée, qui évolue ou qui peut évoluer sans que nous y soyons pour rien et qui est-ce que nous visons vraiment avec la recherche scientifique, alors on doit opposer à cette objection à première vue si lumineuse le fait que l'expression « il y a » vient néanmoins déjà du langage humain et peut donc difficilement signifier quelque chose qui ne serait pas en relation d'une manière ou d'une autre avec notre pouvoir de connaissance. Pour nous, « il n'y a » justement que le monde dans lequel l'expression « il y a » possède un sens.

(...) De même que tout acte de connaître et de désigner, et donc le langage tout entier, repose sur la répétition, c'est-à-dire sur la possibilité de trouver quelque chose d'« identique » dans des circonstances différentes, de même l'agencement scientifique du monde prend son point de départ dans la répétition, dans la régularité nomologique. De

manière tout à fait générale, l'effort entrepris dans le langage pour présenter quelque chose d'« objectif » est déjà basé sur la présupposition, justifiée par le succès, qu'une chaîne solide de causes et d'effets conduit de l'« objet » à nous, et, quand nous agissons, de nous à l'objet. car s'il n'y avait pas cette solide chaîne causale, on ne pourrait rien conclure à partir d'une « perception » au sujet d'un « processus » déterminé, et tout accord concernant ce qui arrive verrait, son fondement se dérober.

La physique classique rend justice à cette situation dans la mesure où elle établit dès le début un lien entre la présentation de processus objectifs dans l'espace et le temps et la présupposition d'une détermination complète de ces processus. Elle esquisse l'image de systèmes matériels dans l'espace, clos par rapport au monde extérieur, et dont l'état présent détermine l'évolution temporelle pour tout le futur.

En total contraste avec cette idéalisation, le concept d'état de la théorie quantique crée ici les conditions d'une situation complètement nouvelle pour la question de la détermination des processus naturels. Ce qui prend ici la place du système clos vu comme quelque chose qui se déroule dans l'espace et le temps, c'est l'ensemble des processus possibles dans l'espace et le temps qui se jouent dans l'acte d'observer le système, donc dans l'opération de sa liaison avec le monde extérieur (...) Dans la région de réalité dont les connexions sont formulées par la théorie quantique, les lois de la nature ne conduisent donc pas à établir de façon complète ce qui arrive dans l'espace et le temps ; le fait que quelque chose arrive est au contraire laissé au jeu du hasard (dans les limites des fréquences établies par les connexions).

Rêve que le temps ne dure pas, glisse vers les choses
Éparpille la vie dans des myriades de possibles
Mondes impossibles

LES CHOSES

On passe sa vie à améliorer les choses faites dans la réalité
Et on a pu nous convaincre que la beauté n'y était pas
Elle serait dans l'esprit, toute subjective et relative

Dans ce cas, en quoi les choses ont-elle été transformées ?

Dans ce premier monde on ne faisait pas beaucoup de machines
Puisqu'il n'était pas assez précis et qu'on rêvait de s'envoler
Mais je l'aimais ce monde où les choses étaient des idées

Dans ce cas, pourquoi les choses ont-elle été transformées ?

Pourquoi toujours faire devenir meilleur, rêver d'embellir
La pierre résistante, la chair humaine, les tableaux ?
Pourquoi l'effort de démontrer le vrai et pas le faux ?

Pour créer de la réalité

Ces efforts sont plus réels que nos enfermements
D'un monde à l'autre je me sens capable de glisser
Il est mauvais le paradis où je ne pourrais qu'être

Une plante U e plante U e pl nt e U e e U

L'HIVER

Eteins-toi, torrent déchaîné du pur imaginaire
Trompe de tigre ou torrent de l'imagination ?
Là, tu te calmes... c'est bien
C'est plein de bûches pour l'hiver dans la cour

Mille belles réponses ne durent qu'un instant
Tu veux voir mon laid visage, ton laid reflet ?
Mais il y a l'indéterminé, il y a la conscience
Tu vois ? Est-ce que je suis là pour faire joli ?

(Aide-moi s'il te plaît, à l'imaginaire je ne peux échapper
Que par une sorte de souffrance qui elle-même me déplaît)

Il n'y a jamais eu de fin, c'est un enfant de l'imaginaire
Un enfant effrayé qui se trompe douloureusement
Alors qu'aujourd'hui c'est un autre que je deviens
De qui les déterminismes reconnaîtront les tiens

Allons, je me dis qu'en conscience s'élabore l'avenir
Et que la réalité va dessiner des yeux mieux lavés
Sans que je sache et après que je sois passé
Dans les jardins des mondes sans fins

TEXTOTECHNIQUE

Je pense que la culture européenne s'est obsédée en identifiant totalement l'être individuel avec sa corporalité. La dominance culturelle des deux derniers siècles a été celle-là. Elle a permis de beaux progrès, mais la conséquence implicite de cette identification a été de fourvoyer l'être humain dans l'illusion d'une puissance personnelle, pour finalement créer des foules de dépressifs occidentaux repliés dans l'imaginaire. Nous avons été victimes d'un déterminisme dominant. Victimes d'un appauvrissement des reflets de l'être sur la réalité, nous n'avons perçu qu'une facette du diamant. Nous avons cru être ce que nous ne pouvons pas être : une unité.

Si vous demandez à une personne d'aujourd'hui comment elle se perçoit, elle vous répondra qu'elle forme un tout, une unité. Un dépressif d'aujourd'hui ne peut pas penser qu'il martyrise sa propre personne, car il ne peut pas dissocier son être de ses organes et tout spécialement de son cerveau. Il avance d'un bloc dans un univers rétréci, et c'est même précisément cette attitude pseudo-scientifique et certainement culturelle qui le rend

dépressif. Car toute erreur appelle la vérité, dans la douleur souvent.

Or cette identification de l'être et de la corporalité n'a été qu'un parti-pris, de plus vastes conceptions scientifiques de la réalité autorisent depuis presque un siècle à le penser, et de même depuis des dizaines de milliers d'années par la prescience poétique, et depuis des temps immémoriaux par l'instinct. Si les dépressifs d'aujourd'hui, rêveurs formant notre culture en train de se sublimer dans des rêves artificiels et sclérosés, s'autorisaient à penser qu'ils sont autre chose que leurs corps, le jeu des multiples reflets de la réalité leur ferait comprendre qu'ils sont observés, liés, contenus par les autres (avec une possibilité d'amour choisi pour eux); ou au minimum que leur prétendue totalité est un cerveau reprogrammable (complexifiable pour le mieux-être, le mal-être étant une décomposition). Les individus peuvent en effet varier d'aspect dans le cours de l'existence.

Les actions possibles sont alors celles qui sont permises par les reflets de l'être (la conscience), mais permises au sens physique bien plus qu'au sens moral. De même, ce qui est interdit est ce qui fait souffrir l'être pris au piège d'un déterminisme. Un nouvel équilibre humain et sociétal implique de se considérer non pas seul, mais au moins double vis-à-vis de soi même, ne serait-ce que pour ne pas être confondu dans le fonctionnement corporel.

Cette distanciation est nécessaire et effective. Ce qui est dit ici n'est pas nouveau, mais simplement exprimé par des mots à nouveau. Le simple fait de partager avec des multitudes l'existence dans la réalité ne peut accoucher que de leurs prescences. Ainsi, pendant tout le temps où la conscience réduite à des modèles déterministes dépérissait, les anciens équilibres de l'homme se sont conservés dans les arts, l'amour, ainsi que toutes choses floues, inexplicables, illusoire, mais appelées à féconder l'effort scientifique.

La valeur de la science est de se faire valider par l'épreuve de la réalité. C'est une valeur simple et solide. Le scientifique sait quand il fait de la science. De même, l'artiste sait quand il fait de l'art, parce que son acte n'est pas une redite mémorielle et qu'il vient d'un sentiment vrai. Mais un bon scientifique ne se doit-il pas d'être aussi un artiste, du moins un esthète, pour capter l'improbable ? À chaque fois l'indétermination dans la structure du cerveau humain doit pouvoir assurer la vitalité des cultures, pour conserver ce qui est amour : c'est à dire un fonctionnement puissant de la réalité.

Peut-être que rien ne disparaît jamais de ce que peut la réalité. Si le matérialisme signifiait la totalité de l'être dans le corps, ce n'était qu'un déterminisme ayant fleuri et dominé sur d'autres tendances latentes, toujours présentes dans le développement des cultures humaines formant le douteux sujet de l'histoire objective et collective.

Les possibilités pratiques d'une culture encourageant la dissociation de l'être et de la corporalité sont majeures pour la façon de voir et de vivre la réalité. Parce qu'elle ressemblerait bien davantage à cette dernière, notre civilisation s'en trouverait profondément modifiée et nos vies aussi. Il est possible d'obtenir des résultats pratiques par le mental. Nous avons atteint un stade assez complexe pour ne pas craindre d'en faire un retour à l'obscurantisme d'une magie totalitaire, ce qui fut le cas dans le passé pré-scientifique. Du moins, il faut l'espérer. Certainement, il faut essayer.

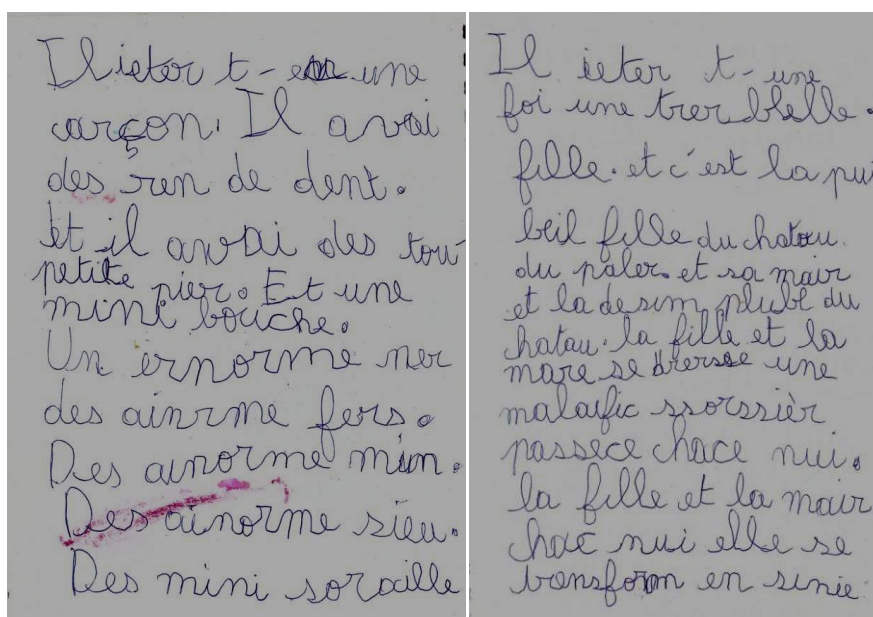
Combien d'étonnantes synergies d'actions dans la renaissance de l'être révéleront les facettes éclatantes du diamant !

Devant l'effort de compréhension scientifique
Je sais mon ignorance, je suis ébloui
Autant que par un violent sentiment esthétique

Je ressens les symptômes de l'amour physique
Certitude de n'être rien, bonheur d'être dans le vrai
Abandon, soupirs et envie d'embrasser

En remontant la pente des désirs charnels
Tout appel à se faire chérir, à se faire sauver
Tout appel à comprendre

Vivre, c'est avoir envie. Et prends tout pourvu que tu aies envie, pourvu que tu vives.
Deviens qui tu es, c'est toujours dans la joie, et donne-nous à ton tour l'envie de vivre !



ERWIN SCHRÖDINGER – L'ESPRIT ET LA MATIÈRE

(...) Ainsi revenons-nous à cet étrange état de choses. Alors que la perception sensible directe du phénomène ne nous dit rien concernant sa nature physique objective (ou sur ce que nous appelons habituellement de ce nom) et doit être récusée dès le début en tant que source d'information, la description théorique que nous obtenons en fin de compte repose entièrement sur un ensemble compliqué d'informations variées, toutes obtenues par la perception sensible directe. La description théorique repose sur ces informations, elle est rassemblée à partir d'elles, et on ne peut pourtant pas réellement dire qu'elle les contient.

En faisant usage de la description, nous les oublions le plus souvent, en dehors du fait assez général que nous savons que notre idée de l'onde de lumière n'est pas l'invention d'un excentrique, mais qu'elle est fondée sur l'expérience. Je fus surpris lorsque je m'aperçus que cet état de choses était clairement compris par le grand Démocrite au V^e siècle avant notre ère, alors qu'il n'avait aucune connaissance du moindre appareil de mesure physique comparable, même de loin, à ceux dont je vous ai parlé (qui sont parmi les plus simples qu'on utilise de nos jours).

Galien nous a préservé un fragment (Diels fr. 125) dans lequel Démocrite présente l'intellect (διανοία) discutant avec les sens (αἰσθήσεις) à propos de ce qui est « réel ». Le premier dit : « Convention que la couleur, convention que le doux, convention que l'amer ; en réalité : les atomes et le vide », à quoi les sens répondent : « Misérable raison, c'est de nous que tu tires les éléments de ta croyance, et tu prétends nous réfuter ! Tu te terrasses toi-même en prétendant nous réfuter. »

Dans ce chapitre, j'ai essayé par des exemples simples, pris dans la plus humble des sciences, à savoir la physique, d'opposer les deux faits généraux suivants :

a. Toute connaissance scientifique est fondée sur les perceptions des sens.

b. Cependant, les aperçus scientifiques des processus naturels élaborés de cette façon ne comprennent aucune qualité sensible, et ne peuvent donc pas en rendre compte.

Je conclurai par une remarque générale. Les théories scientifiques servent à permettre une vue d'ensemble de nos observations et de nos découvertes expérimentales. Tout scientifique sait à quel point il est difficile de se souvenir d'un ensemble de faits modérément étendu, avant qu'une quelconque description théorique primitive portant sur eux ait au moins été formulée. Il n'y a donc pas de quoi être surpris, et on ne doit absolument pas blâmer des auteurs d'articles originaux ou de livres si, après qu'une théorie raisonnablement cohérente a été élaborée, ils ne décrivent pas les faits nus qu'ils ont trouvés ou qu'ils souhaitent transmettre au lecteur, mais les habillent de la terminologie de cette théorie ou de ce groupe de théories. Bien qu'elle soit très utile pour que nous nous rappelions les faits de façon ordonnée, cette procédure tend à occulter la distinction entre les observations effectives et la théorie qui en provient. Et puisque les premières ont toujours quelque qualité sensible, on croit aisément que les théories rendent compte des qualités sensibles ; ce qu'elles ne font bien sûr jamais.

L'ANGE DANS LE MIROIR

Il n'y a que les indifférents
Qui se saluent si facilement
Pour toi ô mon amour...
Cette main tendue ne ressemblerait à rien

Le vrai amour n'a qu'un chemin

Si je feins l'indifférence, j'ai pourtant rêvé souvent
Me tenir devant ton pur miroir
Mais en vrai en m'approchant...
Je trouve mon reflet trop intimant

Je me détourne, le vrai amour n'a qu'un chemin

À chacun sa montagne de regrets
Ne t'en veux pas, tu es comme moi
Nous devons apprendre pourquoi
Le vrai amour n'a qu'un chemin

La prochaine fois que je t'ignorerai
Tu sauras que je t'aime quand même
Et quand je te répondrai sans problème
Nous soulèverons la montagne sans peine

Le lien entre les visages d'adultes et ceux des enfants
Me semble un palpable et douloureux mystère

POURQUOI JE « TAPE » SUR LA FONCTION IMAGINE

Il y a une profonde parenté avec les anciens hommes. Si je les connais, je me connais. Et je sais ce que valent les colonnes de marbre, les géraniums à nageoires. Quand je vois des traces d'activité physique, je sais pourquoi les hommes ont agi. Disons que nous avons tous en commun un effort obsédant de présentation symbolique dans la conscience, qui s'épuise ou transforme la réalité.

Nous avons tous crû à ce genre d'images :

Les Becs de serpent ça peut exister
J'ai peur de sauter de la fenêtre
J'ai peur de m'approcher du mal

Et à celles-ci :

Je dis : l'imaginaire est la mémoire des symboles. Je précise : stockage électrico-moléculaire. Je dis : l'imagination est la présentation aléatoire des symboles dans la conscience. Je précise : seul un réseau à la fois détermine l'acte, mais il y a des conflits dans les systèmes complexes.

Utile ou pas à la beauté ?

Le corps est souvent douloureux dans les organes servant l'acte projeté par l'obsession. Les maladies psychosomatiques sont les plus courantes. L'obsession n'est pas une volonté, mais précisément un conflit de présentations symboliques non résolu que le corps résout en s'altérant. Si seulement la volonté d'agir pouvait d'elle-même cesser de buter sur l'objet symbolique, qui est un non-être en lui-même !

Je ne parle pas de confort facile : il faut changer la forme physique de l'effort constant spécifique de la conscience. Mais on ne le peut pas seul : sortir de l'obsession pour agir selon ce qui est permis par le sens de l'esthétique. On devrait toujours se demander si l'on est suffisamment beau pour prétendre faire un acte, et si l'on ne voit que vide et acharnement, s'en abstenir.

Ainsi tout se comprend pour qui ose une libération scandaleuse : un sens dans la conscience est cet effort inlassable qui transforme la réalité, et il vient de la finalité de la réalité, à l'extérieur de soi.

L'absence de sens est la perte de conscience dans l'obsession et l'incapacité, la peur, le mal-être, la maladie et la mort. Il faut des corps robustes pour supporter l'emprise totale de l'imagination dans un cerveau, c'est-à-dire l'imagination livrée à elle-même.

Voilà pourquoi les mots d' « imaginaire » et d' « imagination », inconsciemment valorisés par la culture de masse que je connais, méritent d'être complétés respectivement par les mots de « finalité » et d' « esthétisme » dans un système symbolique plus supportable pour notre conscience « actuelle ».

Si la joie est la mesure de nos actes possibles, il n'y a plus
ni tristesse, ni absence de finalité, ni crainte de la mort.

LES MONSTRES

Le père avançait à pied sur la crête des sommets
Sa bulle d'or au front révélant les paysages
Devant lui les cieux accessibles, les étoiles
D'autres lumières enveloppant ses mains tendues

Il les touche
De son esprit
De son corps

Enchantement, sourire dans l'air limpide
Son fils tourne le front vers le bas, enivré
En bas miroitent des liquides, scintillent des forêts
Le père devient fils et descend dans la vallée

La pente est tout, la pente est son être
Fugace sous des frondaisons s'ébroue le vivant
D'arbres en arbres sautent des animaux
Dans l'humus de la terre le pied s'enfonce

C'est plein de sons, c'est plein de songes
Irrésistiblement des formes peuplent les bois
Le fils joue avec elles, les poursuit et les attrape
Et sa lumière s'arrête à ce qu'elle éclaire

Des chants d'animaux se mêlent et s'amplifient
L'écume des univers moutonne sous le sol

La captation des possibles lentement submerge le fils
Tout se glisse dans l'instant et prétend s'accomplir

C'est un conte pour enfants qui commence
Sa bulle d'or éclatée, Prométhée a joué
Avec sa lumière et le feu des mystères
Un enfant est écrasé au fond de son lit

Les ténèbres suggèrent des formes monstrueuses
Le fils s'est perdu parmi les possibles
Il a formé une carapace sur son devenir
Et de rêves fuyant en faux réveils il se décompose

Il a peur
De son esprit
De son corps

L'enfant se retourne dans sa prison de fantômes
Dans tous les sens le chemin du retour s'est effacé
C'est la nuit, pas encore le néant
Le fils n'est plus lui-même le chemin du retour

C'était un conte pour enfants sous le ciel du père
Il va falloir remonter à l'aube, la pente s'inverse
Le fils fait le silence en sa demeure
Il l'offre à l'enfant

Me voilà comme une poule
Qui pond son œuf chaque jour
Ma poésie se déroule
Pour la nourriture du jour

J'ai dû la mettre en terre une nuit de pleine lune
Avec du temps et des efforts elle s'est incarnée
Attendant le moment où j'étais enfin prêt
A voir la question des yeux d'un bel enfant



JEAN-PIERRE LUMINET – ILLUMINATIONS

(...) En fait, la poésie, c'est aussi de la recherche fondamentale. Poésie et recherche exigent un même effort de discipline et de concentration, un même goût de la formule concise et juste (même si pour parvenir au but cherché, les moyens d'expression et les « états » intellectuels ou émotionnels sont très différents). Gilbert Lély a défini la poésie de la façon suivante : « À chaque interrogation du monde extérieur, la réponse la plus rapide, la plus nettement articulée, la plus libre, la plus dévorante. ». On ne saurait mieux caractériser la passion du scientifique. Au-delà de ces généralités, force est de constater qu'il existe deux sortes de poètes scientifiques : ceux qui imitent et ceux qui inventent. Les premiers ont engendré tout le courant de la poésie dite didactique ; il s'agit de poèmes composés sur des thèmes fournis par la science, qui exaltent les découvertes ou la persévérance passionnée des savants.

Le poète didactique double ainsi la parole du scientifique, en se servant du langage lyrique et de la métaphore pour tenter d'exprimer différemment une émotion qui ne passe pas par les équations. La science fournit en quelque sorte un « émerveillement extérieur », et le poète se charge de le transformer en émerveillement intérieur. Il faut reconnaître qu'il n'y réussit pas souvent, car les traités d'astronomie rédigés sous forme lyrique en douze chants ne communiquent guère le frisson. C'est la raison pour laquelle le genre de la poésie didactique, qui a fleuri tout au long des siècles et se perpétue aujourd'hui encore de façon plus ou moins déguisée chez certains écrivains, est aujourd'hui mal-aimé. À mon sens, il mérite d'être partiellement réhabilité, ne serait-ce que parce qu'il donne un juste reflet de l'intégration des connaissances scientifiques dans la culture à une époque donnée, et fournit donc une précieuse source d'informations trop souvent négligée par les historiens des sciences.

Il existe aussi une poésie inspirée au sens fort du terme, inspirée par les thèmes de l'espace, du cosmos, de l'Univers, bref une poésie qui invente le monde et qui, par son

intuition, peut rejoindre la quête du savant. Ces poètes -là, je les appelle des rêveurs d'univers. Leur poésie veut être la représentation la plus étendue et la plus intense de «cette réalité constamment vivante, constamment changeante, aux diverses parties liées intimement et qui se pénètrent mutuellement» (Henri Poincaré). Le rêveur d'univers, riche de son acquis en tous les domaines du savoir, riche aussi de ses lacunes et de ses doutes, de son intuition étrangement devineresse, se crée une compréhension équilibrée et synthétique du monde. Il pèse et il pense les matériaux du monde que lui apportent les sciences et les complète d'intuition, il en trouve les secrètes résonances unitaires.

Les abîmes de grandeur et de petitesse que le télescope et le microscope dévoilent, l'harmonie cachée des lois naturelles, la vie renaissante et diverse, voilà des thèmes dignes de tenter les poètes. Outre ces thèmes universels, d'autres directement issus de la science astronomique orientent l'inspiration des poètes et écrivains. Jadis, ils ont rêvé sur l'attraction universelle, la nébuleuse primitive ; aujourd'hui, la mécanique quantique, le Big Bang, les trous noirs, la conquête spatiale ouvrent de nouveaux champs poétiques.

LE SENS DES AMOURS

Un million d'enfants sont mes enfants
Je peux faire l'amour de toute façon
Et la guerre aussi

Mais je me sens ici comme chez des étrangers
On dirait que je n'ai pas de famille, comme toi

Par choix nous nous plaisons tout confiant
Nous n'avons rien à attendre du vide
Nous n'avons rien à nous prouver

Et nous vaincrons la fatalité ensemble
Et nous vêtirons des habits de lumière

Et pour que tu restes devant moi
Je t'aimerai seulement comme un papa
Et tu feras de moi un père

On dirait que le passé s'absout lui-même
La médiocrité y trouverait des parures...

Ω (OMÉGA)

Nous sommes dans l'oméga
Ici finit l'imaginaire
C'est la fin des enfermements

C'est le début des évidences

Voici les débuts d'un nouvel alphabet
Dans la réalité s'écriront les polyactes
Avec la chair et le temps et la finalité
Et la joie des évidences

Le mensonge est éclairé à mort
Plus personne ne peut le cacher
Voilà l'aspect et le lieu de la conscience
Tous prés des réalités en libération joyeuse

Son tort est de croire, mais tout porte à croire
Chaque phrase, chaque acte, chaque chose
Se présente comme un absolu de la croyance

DÉBRIS D'OMÉGA

Bien sûr la terre est lourde et le souffle fatal
Les choses résistent avec leurs lois
Ça saigne, ça palpite et ça craint
C'est content, ça survit comme ça

Mais...
Les évidences de la réalité semblent les enfants
D'imaginaires exactement partagés
Et voici la fin des isolements

Puis les ténèbres reprennent une place
Qui dit la mort et la honte, qui dit rien
Alors de la conscience ça peut-il prier les traces ?
Je ne sais plus parler, mais le corps se souvient

Chaque fois que je pense au passé
À des personnes, à des familles
De raison et de noblesse s'habillent
Toutes les actions qui ont existé

C'est faux ou c'est vrai
Et le ridicule alors ?
Et la médiocrité ?
Le sentiment honteux sait se cacher

On dirait que le passé absous

Que l'âge efface le hasard
Que la mort explique
Que tout s'explique

Ca oui, j'entends amplement expliquer
La moindre parole par l'imaginaire disséqué
Alors qu'elle ne vaut pas plus qu'un hoquet
Vite dite, aussitôt oublié

Allons les oies, venez ici ouvrir vos becs
Dans l'imaginaire qui vous ennoblit
Donnez-nous des raisons à tout ça
Pour tromper notre immense ennui

Ça caquette fort sur le passé
Ça refait l'histoire volontiers
Et nous sommes dans le présent
Alors que sur de vieux rêves nous rêvons

On dirait que le présent culpabilise
Que la jeunesse est hasardeuse
Que la vie s'attend
Que tout s'attend

Ce qui traumatise les futurs adultes, c'est de ne pas comprendre ce qu'ils vivent. En voulant comprendre, ils se trompent. Ils ont tellement peur de devenir fous qu'ils font des dieux ou des diables de leurs erreurs. Ils sont tellement trompés par leurs destins qu'il faut bien trouver des responsables. Voilà un tout jeune enfant dont toutes les expériences sensibles prouvent qu'il est né pour vivre et non pas pour mourir. La découverte de la mort, réelle ou virtuelle, va structurer son imaginaire, il va s'imprégner comme une éponge de ce qu'il voit, et quelque chose de mystérieux va réagir en lui. Il ne faut pas lui mentir, il ne faut pas que nos torts en fassent un monstre. Mais qui est le menteur dans un monde de déterminismes et d'intentions ? L'enfant souffrira dans sa chair de nos crimes réels et imaginaires, et les imaginaires seront pour lui les plus insupportables. L'enfant se sentira enfermé dans un lieu inquiétant : une prison ou plutôt un bagne

(Un mort sur deux cents par jour, ça ne se voit pas trop dans ce bagne
Surtout si on ne veut pas voir
Car il vient juste d'être remplacé par un autre qui arrive
Mais c'est mille sur deux cent mille ici et aujourd'hui
Et plus d'un million après trois ans
Et nous ne sommes jamais plus de deux cent mille dans ce bagne)

La probabilité de mourir réellement dans un bagne mental n'est peut-être pas beaucoup plus faible que dans un bagne historique, tel que celui de Cayenne, ou un camp de

concentration. A moins de pouvoir en sortir, il faut s'attendre à ce que la probabilité de connaître pour soi-même un sort funeste, avec le temps qui passe, ne cesse d'augmenter. On parlera alors de maladie, d'accident ou de suicide, mais ils auront été prématurés...

La réalité peut paraître cynique, indifférente. En effet, sans conscience, l'esprit réduit la réalité à une horreur souffrante, incompatible avec la vie, jusqu'au néant. Comme l'effondrement est plus facile que la construction, la sous-culture mensongère est une réalité de toutes civilisations. Ensuite, il n'y a pas plus assidu et efficace qu'un esclave de l'imagination pour vous asservir à son imaginaire. Les miroirs se ternissent alors pour mourir dans la désespérance des déterminismes, par les croyances et la peur.

Nous cherchons pourtant désespérément à survivre et nous y arrivons, car la conscience est là dans la trame de nos cerveaux, comme une chance à saisir. La réalité peut alors être belle. Il suffit juste de la reconnaître, et surtout de s'en donner les moyens. Pour permettre aux esprits trop cohérents de fuir l'absolu des bagnes mentaux, il faudrait relativiser par des statistiques l'horreur de tous les bagnes historiques, ainsi que tous les faits d'histoire ou d'actualités. Malheureusement, la sous-culture a tendance à les présenter chaque jour comme des absolus qui envahissent l'imagination. Les hommes voués aux croyances fanatiques le veulent naturellement ainsi, pour que leurs religions se perpétuent, sous des formes anciennes ou renouvelées. Cependant, le grand décideur de ces événements, des enfermements comme des libérations, c'est la structure de la conscience. Et il faut reconnaître que son évolution, globalement ou en chacun de nous, requiert autant l'expérience de l'enfermement que celle de la libération.

LA FIN DE LA POURSUITE DES ACTES

Notre vrai pouvoir sur la réalité est de retenir nos actes parfois, surtout s'ils nous semblent indispensables et effrayants. Alors leur poursuite prendra fin, et quelque chose d'inattendu pourra venir habiter nos demeures aux portes ouvertes. Ces actes-là commenceront par se transformer en joie et en lumière, et puis... chut !

L'ADULATION DES SYMBOLES

Chaque jour devant la télévision
Les habitués reçoivent en esprit l'actualité
Ils ne manqueraient pas une seule émission
Il est trop important de s'informer

Au monde bien profond qui commence à leur porte
Ils préfèrent l'éclat d'un écran tout plat
L'imaginaire triomphe et celui qui leur parle
Achève avec les faits divers de dire n'importe quoi

Chaque jour il semble utile de raconter
Des crimes contre la vie, des choses tristes
Pour être certain que ce qui est achevé
Pourra se répéter par l'exemple donné

Si quelqu'un au couteau égorge ses enfants
C'est une info à ne pas ignorer certainement
Ça arrive si rarement qu'il faut pour des millions
En faire une normalité à imiter, pour parler

L'esprit animal est vraiment imitatif
Mais de la vie personne ne se préoccupe
Éteignons le bonheur en stimulant des peurs
Puisque la mort est ailleurs et qu'il faut des dupes

Le mal qu'on ne peut changer et que vous racontez
Des tourments inavoués de chacun est le rappel
Par peurs vos fictions étalent le malheur éternel
De l'imaginaire pourrissant, de conscience privée

Il serait trop dangereux de ne pas expier
Les fictions collectives de la tromperie
Qui sont par l'expiation légitimées
En un cercle vicieux dont personne ne rit

Et ceux-là continuent de craindre
De prier tous les jours dans l'actualité
Ce bonheur qu'ils ne peuvent contraindre
Car personne ne peut mendier la liberté

WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) Naturellement, il est impossible pour l'instant de décider jusqu'à quel point il est alors justifié de se représenter un état futur de la biologie sur le dessin de celui de la théorie quantique. Mais on se laissera guider, pour commencer, par de telles analogies et il faut donc poser la question de savoir à quels énoncés généraux peuvent conduire ces analogies en ce qui concerne les connexions de ce troisième domaine. On peut poser en premier lieu que les lois recherchées ne peuvent pas limiter leur action à la substance vivante, mais qu'il doit s'agir de connexions entièrement générales qui interviennent dans tout ce qui arrive et dont le caractère contraignant est entièrement général (c'est une conséquence du concept de loi). L'apparition d'êtres vivants individuels semble alors n'être qu'une répercussion particulière de ces lois – de même qu'on peut dire que l'existence d'atomes et de molécules stables est une répercussion particulière des lois quantiques. Il s'ensuit notamment qu'il ne peut y avoir aucune limite nette entre la matière vivante et la matière inerte dans le domaine des très petits organismes.

Pour un corps de grande taille, on peut décider en complète clarté s'il s'agit d'un corps vivant ou non. Mais pour les très petites configurations organiques, les concepts qui permettent de prendre cette décision dans les cas ordinaires font défaut et l'on a besoin de définitions artificielles pour maintenir la différence (...) Mais en ce qui concerne ces très petits êtres vivants, la question de savoir s'ils naissent de la matière vivante ou de la matière inerte

devient indécidable. On peut exprimer cela en disant qu'il n'y a tout simplement que de la matière vivante. Ou bien on peut aussi utiliser le terme de génération spontanée pour parler du développement graduel d'organismes plus grands et plus complexes, à condition de ne pas faire de lien avec l'idée probablement fausse que le comportement de la matière qui sert à la construction des micro-organismes peut être décrit de manière complète au moyen des concepts de la physique et de la chimie connus jusqu'à présent.

Cette strate de l'agencement scientifique, au voisinage immédiat de la théorie quantique se différenciera peut-être à son tour par un nouvel élargissement du concept d'état. L'« état » dont nous pouvons acquérir ici une connaissance sera peut-être dans une mesure bien plus grande encore une somme de possibilités et dans une mesure encore bien moindre une réalité effective objectivable dans l'espace et le temps. En particulier, cette extraordinaire façon de « déborder » dans l'espace et le temps, qui s'extériorise en théorie quantique par exemple dans le fait qu'un électron peut être une particule et une onde, jouera sans doute un rôle plus important encore. Il est clair que cette façon qu'a apparemment un corps de déborder dans un domaine spatio-temporel éloigné vient de ce que le corps ne se manifeste lui-même, pour ainsi dire qu'à travers la spécification d'une connexion plus générale. En théorie quantique, la spécification est produite par l'intervention de l'observation qui nous informe sur la position du corps. En ce qui concerne les connexions organiques, personne n'est encore capable de se faire une idée de ce que seront ici les rapports dans le détail. Mais beaucoup d'expériences, comme celles qui portent par exemple sur instinct biologique de l'action, donnent une certaine probabilité à l'idée que les connexions biologiques peuvent être actives dans des domaines spatio-temporels étendus qui ne sont pas délimités de manière simple par l'extension spatio-temporelle des organismes corporels et de leurs forces (qu'on songe par exemple aux voyages des oiseaux migrateurs !).

Il est clair déjà que le concept de « fonction » biologique d'un organe n'est pas immédiatement lié à une situation matérielle déterminée localisable dans l'espace et le temps. Il serait de nouveau plus exact sous ce rapport (d'après l'analogie avec la théorie quantique) de parler, non pas d'effets sur de grandes distances spatio-temporelles, mais plutôt de connexions qui ne se laissent pas décrire simplement comme des « effets », mais qui font naître l'image de tels effets apparents quand elles se projettent sur l'espace et le temps.

(...) Il se pourrait, comme on l'a déjà indiqué plusieurs fois, que, pour cette strate de l'agencement de la réalité qui succède à la théorie quantique, un caractère spécifique de plus grande portée soit que la circonstance que nous sommes nous-mêmes des êtres vivants entre de manière essentielle dans la formulation des lois qui relèvent de ce niveau. Différentes raisons font que cela est probable.

(...) Ce qu'il y avait de nouveau dans la situation de la théorie quantique du point de vue de la connaissance consistait dans le fait de poser que nous ne pouvons observer que ce qui ne se laisse pas réellement séparer de nous ; de sorte que le concept d'« observation objective » devient pour ainsi dire contradictoire. La vie nous met à son tour devant une situation nouvelle du point de vue de la connaissance.

(...) Mais peut-être le caractère le plus essentiel de cette nouvelle situation de connaissance est-il que le concept d'observation contient déjà, s'agissant d'un organisme vivant, des caractères qui ne peuvent pas être définis de manière physiquement objective. Nous pouvons entrer avec un être vivant dans une relation immédiate qui n'est susceptible d'aucune analyse en termes de concepts physiques et qui n'en exige aucune. (...) De même, il est clair aussi qu'un mot comme celui d'« amour » ne peut être compris que par celui qui a

déjà rencontré l'amour ; et seule une compréhension erronée de la situation de connaissance qui se présente ici pourrait nous rendre séduisante l'idée qu'il y aurait beaucoup à gagner à en donner la définition – c'est-à-dire à la ramener à d'autres concepts. Ce qu'on veut dire avec ces mots, nous le savons sans explication.

LE VIEUX GAMIN

Bonjour le monde ! Je n'en finis pas de te reconnaître !
Avec tes angles saillants qui parlent à la peau
Avec cette distance entre les choses qui parle aux yeux
Avec cette poussière un peu partout qui parle à mon nez
Et toute cette terre modelée tellement séparée de l'air

Bonjour ! J'arrive en toi tout prêt à te servir et joyeux
Trop content d'un visage évident, je suis heureux
Pour un mouvement ou pour un autre de ton temps
Des fois tu me fais mourir pour rien, vite remplacé
D'autres fois je m'ennuie et j'écris...

Au revoir le monde ! Tu m'as privé de visage
Pourquoi m'avoir fait tout contraire
Pourquoi m'avoir enfoui dans ta terre
J'ai toujours envie de respirer, de l'air !
J'en ai marre de te le demander poliment !

Au revoir le monde ! Je te prends mon visage avant
Merci... tout de suite... voilà mon visage
Avec ta manie de partager, d'effacer les souvenirs
Avec tous tes brouillards soigneusement entretenus
J'aurai pu m'en aller sans te l'avoir repris

Tu te sens incarné, mon beau reflet ? Bonjour le monde !
Je t'ai promis d'expliquer le mal, voilà que c'est fait
Le mal est l'imaginaire dans le monde tout entier
Tu entres à fleur de peau découvrir les matins
Qui laissent aux actes de la veille un vide ou un plein

Adieu le monde, je pleure beaucoup
De tous ces ratages et ces espoirs déçus
De tous mes crimes même contre toi
Quand je ne savais pas
Quand je ne pouvais pas
Quand je ne voulais pas
Et que j'étais moi

Je suis vivant, je viens
Sous votre œil avec
Une liste de chose
Un paysage

DÉNOMBREMENT DES ÉLÉMENTS D'UNE POPULATION SOUMISE A UN ÉVÉNEMENT RÉGULIER

n est un événement

p est un nombre d'éléments

Règle 1 : à chaque événement n , un et un seul élément de p est marqué, les autres étant inchangés

Règle 2 : Si un élément est marqué plusieurs fois de suite et un autre une seule fois, on comptabilisera seulement deux éléments marqués dans p

$S(n ; p)$ est un nombre représentant le total des éléments marqués p à l'issue du n -ième événement

$S(n ; p)$ représente donc une situation possible d'un tableau créé à partir des règles 1 et 2, il faut trouver une formule donnant le plus simplement possible toutes les valeurs de $S(n ; p)$

Construction du tableau

Situations au rang 0 :

$p(0) p(0) p(0) \dots p(0)$

1 situation possible avec 0 élément marqué ou 0 situation possible avec 1 élément marqué

$S(0 ; 0)=1$ ou $S(0 ; p>0)=0$

Situations au rang 1 :

$p(1) p(0) p(0) \dots p(0)$

0 situation possible avec 0 élément marqué ou 1 situation possible avec un seul élément marqué ou

0 situation possible avec plus de 1 élément marqué

$S(1 ; 0)=0$ ou $S(1 ; 1)=1$ ou $S(1 ; p>1)=0$

Situations au rang 2 :

$p(2) p(0) p(0) \dots p(0)$ ou $p(1)p(1) p(0) \dots p(0)$

0 situation possible avec 0 élément marqué ou 1 situation possible avec 1 élément marqué de fois de suite ou 1 situation possible avec 2 éléments marqués ou 0 situation possible avec plus de 1 élément marqué ou 0 situation possible avec plus de 2 éléments marqués

$S(2 ; 0)=0$ ou $S(2 ; 1)=1$ ou $S(2 ; 2)=1$ ou $S(2 ; p>2)=0$

Situations au rang 3 :

$p(3) p(0) p(0) \dots p(0)$ ou $p(2) p(1) p(0) \dots p(0)$ ou $p(2) p(1) p(0) \dots p(0)$ ou $p(1) p(2) p(0) \dots p(0)$ ou $p(1)p(1)p(1) \dots p(0)$

0 situation possible avec 0 élément marqué ou 1 situation possible avec 1 élément marqué ou 3 situations possibles avec 2 éléments marqués ou 1 situation possible avec 3 éléments marqués ou 0 situation possible avec plus de 3 éléments marqués

$S(3 ; 0)=0$ ou $S(3 ; 1)=1$ ou $S(3 ; 2)=3$ ou $S(3 ; 3)=1$ ou $S(3 ; p>3)=0$

Situations au rang 4 :

$p(4) p(0) p(0).... p(0)$ ou $p(3) p(1) p(0).... p(0)$
 ou $p(3) p(1) p(0).... p(0)$ ou $p(2) p(2) p(0).... p(0)$ ou $p(2) p(1) p(1).... p(0)$
 ou $p(3) p(1) p(0).... p(0)$ ou $p(2) p(2) p(0)....$ ou $p(2) p(1) p(1) ...p(0)$
 ou $p(2) p(2) p(0).... p(0)$ ou $p(1) p(3) p(0).... p(0)$ ou $p(1) p(2) p(1).... p(0)$
 ou $p(2)p(1)p(1).... p(0)$ ou $p(1)p(2)p(1).... p(0)$ ou $p(1)p(1)p(2).... p(0)$ ou $p(1)p(1)p(1)p(1).... p(0)$
 0 situation possible avec 0 élément marqué ou 1 situation possible avec 1 élément marqué ou 7 situations possibles avec 2 éléments marqués ou 6 situations possibles avec 3 éléments marqués ou 1 situation possible avec 4 éléments marqués ou 0 situation possible avec plus de 4 éléments marqués
 $S(4 ; 0)=0$ ou $S(4 ; 1)=1$ ou $S(4 ; 2)=7$ ou $S(4 ; 3)=6$ ou $S(4 ; 4)=1$ ou $S(4 ; p>4)=0$

D'où la relation : $S(n ; p)= S(n-1 ; p-1) + pS(n-1 ; p)$

D'où le tableau :

$S(n;p)$	0	1	2	3	4	5	6	$p=7$
0	$S(0; 0)=1$	$S(0; 1)=0$	$S(0; 2)=0$	$S(0; 3)=0$	$S(0; 4)=0$	$S(0; 5)=0$	$S(0; 6)=0$	$S(0; 7)=0$
1	$S(1; 0)=0$	$S(1; 1)=1$	$S(1; 2)=0$	$S(1; 3)=0$	$S(1; 4)=0$	$S(1; 5)=0$	$S(1; 6)=0$	$S(1; 7)=0$
2	$S(2; 0)=0$	$S(2; 1)=1$	$S(2; 2)=1$	$S(2; 3)=0$	$S(2; 4)=0$	$S(2; 5)=0$	$S(2; 6)=0$	$S(2; 7)=0$
3	$S(3; 0)=0$	$S(3; 1)=1$	$S(3; 2)=3$ $1+2 \times 1$	$S(3; 3)=1$	$S(3; 4)=0$	$S(3; 5)=0$	$S(3; 6)=0$	$S(3; 7)=0$
4	$S(4; 0)=0$	$S(4; 1)=1$	$S(4; 2)=7$ $1+2 \times 3$	$S(4; 3)=6$ $3+3 \times 1$	$S(4; 4)=1$	$S(4; 5)=0$	$S(4; 6)=0$	$S(4; 7)=0$
5	$S(5; 0)=0$	$S(5; 1)=1$	$S(5; 2)=15$ $1+2 \times 7$	$S(5; 3)=25$ $7+3 \times 6$	$S(5; 4)=10$ $6+4 \times 1$	$S(5; 5)=1$	$S(5; 6)=0$	$S(5; 7)=0$
6	$S(6; 0)=0$	$S(6; 1)=1$	$S(6; 2)=31$ $1+2 \times 15$	$S(6; 3)=90$ $15+3 \times 25$	$S(6; 4)=65$ $25+4 \times 10$	$S(6; 5)=15$ $10+5 \times 1=15$	$S(6; 6)=1$	$S(6; 7)=0$
7	$S(7; 0)=0$	$S(7; 1)=1$	$S(7; 2)=63$ $1+2 \times 31$	$S(7; 3)=301$ $31+3 \times 90$	$S(7; 4)=350$ $90+4 \times 65$	$S(7; 5)=140$ $65+5 \times 15$	$S(7; 6)=21$ $15+6 \times 1$	$S(7; 7)=1$
$n=8$	$S(8; 0)=0$	$S(8; 1)=1$	$S(8; 2)=127$ $1+2 \times 63$	$S(8; 3)=966$ $63+3 \times 301$	$S(8; 4)=1701$ $301+4 \times 350$	$S(8; 5)=1050$ $350+5 \times 140$	$S(8; 6)=266$ $140+6 \times 21$	$S(8; 7)=28$ $21+6 \times 1$
n								

Recherche d'expressions générales à partir des premiers termes en régressant tous les termes des $S(n ; p)$ à des produits de $S(p ; p)$

Pour $n-p=1$:

$$S(3;2)= S(2;1)+2S(2;2)= S(1;1) \times 1(1) + S(2;2) \times 2(1)=3$$

$$S(4;3)= S(3;2)+3S(3;3)= S(1;1) \times 1(1) + S(2;2) \times 2(1) +S(3;3) \times 3(1)=6$$

$$S(5;4) = S(4;3) + 4S(4;4) = S(1;1) \times 1(1) + S(2;2) \times 2(1) + S(3;3) \times 3(1) + S(4;4) \times 4(1) = 10$$

$$S(6;5) = S(5;4) + 5S(5;5) = S(1;1) \times 1(1) + S(2;2) \times 2(1) + S(3;3) \times 3(1) + S(4;4) \times 4(1) + S(5;5) \times 5(1) = 15$$

Pour $n-p=2$:

$$S(4;2) = S(3;1) + 2S(3;2) = S(1;1) \times 1(1+2) + S(2;2) \times 2(2) = 7$$

$$S(5;3) = S(4;2) + 3S(4;3) = S(1;1) \times 1(1+2+3) + S(2;2) \times 2(2+3) + S(3;3) \times 3(3) = 25$$

$$S(6;4) = S(5;3) + 4S(5;4) = S(1;1) \times 1(1+2+3+4) + S(2;2) \times 2(2+3+4) + S(3;3) \times 3(3+4) + S(4;4) \times 4(4) = 65$$

$$S(7;5) = S(5;3) + 5S(5;4) = S(1;1) \times 1(1+2+3+4+5) + S(2;2) \times 2(2+3+4+5) + S(3;3) \times 3(3+4+5) + S(4;4) \times 4(4+5) + S(5;5) \times 5(5) = 140$$

Pour $n-p=3$:

$$S(5;2) = S(1;1) \times 1(1+1(1+2)) + S(2;2) \times 2(2+1(1+2)) = 15$$

$$S(6;3) = S(1;1) \times 1[1(1)+2(1+2)+3(1+2+3)] + S(2;2) \times 2[2(2)+3(2+3)] + S(3;3) \times 3[3(3)] = 90$$

$$S(7;4) = S(1;1) \times 1[1(1)+2(1+2)+3(1+2+3)+4(1+2+3+4)] + S(2;2) \times 2[2(2)+3(2+3)+4(2+3+4)] + S(3;3) \times 3[3(3)+4(3+4)] + S(4;4) \times 4[4(4)] = 350$$

Pour $n-p=4$:

$$S(7;3) = S(1;1) \times 1[1(1(1+2+3) + 2(2+3) + 3(3)) + 2(2(2+3)+3(3)) + 3(3(3))] + S(2;2) \times 2[2(2(2+3) + 3(3)) + 3(3(3))] + S(3;3) \times 3[3(3(3))] = 301$$

Ces expressions s'écrivent avec une régularité d'emboîtements de suites arithmétiques, mais leur écriture ne permet pas un calcul rapide. Nous essayons de trouver une formule plus rapide pour calculer les $S(n;p)$.

$$S(2;2) = 1$$

$$S(3;2) = 1 + 2 = 3$$

$$S(4;2) = 1(1 + 2) + 2(2) = 7$$

$$S(5;2) = 1[1(1 + 2) + 2(2)] + 2[2(2)] = 15$$

$$S(3;3) = 1$$

$$S(4;3) = 1 + 2 + 3 = 6$$

$$S(5;3) = 1(1+2+3) + 2(2+3) + 3(3) = 25$$

$$S(6;3) = 1[1(1+2+3) + 2(2+3) + 3(3)] + 2[2(2+3) + 3(3)] + 3[3(3)] = 90$$

$$S(7;3) = 1[1(1(1+2+3) + 2(2+3) + 3(3)) + 2(2(2+3)+3(3)) + 3(3(3))] + 2[2(2(2+3) + 3(3)) + 3(3(3))] + 3[3(3(3))] = 301$$

$$S(4;4) = 1$$

$$S(5;4) = 1 + 2 + 3 + 4 = 10$$

$$S(6;4) = 1(1+2+3+4) + 2(2+3+4) + 3(3+4) + 4(4) = 65$$

$$S(7;4) = 1[1(1(1+2+3+4) + 2(2+3+4) + 3(3+4) + 4(4))] + 2[2(2(2+3+4) + 3(3+4) + 4(4))] + 3[3(3(3+4) + 4(4))] + 4[4(4)] = 350$$

Écrivons autrement ces expressions :

Pour $n-p=0$

$$S(4;4) = 1^0 \times 2^0 \times 3^0 \times 4^0$$

Pour $n-p=1$

$$S(5;4) = 1^1 x^2^0 x^3^0 x^4^0 + 1^0 x^2^1 x^3^0 x^4^0 + 1^0 x^2^0 x^3^1 x^4^0 + 1^0 x^2^0 x^3^0 x^4^1$$

Pour n-p=2

$$S(6;4) = 1^2 x^2^0 x^3^0 x^4^0 + 1^0 x^2^2 x^3^0 x^4^0 + 1^0 x^2^0 x^3^2 x^4^0 + 1^0 x^2^0 x^3^0 x^4^2 + 1^1 x^2^1 x^3^0 x^4^0 + 1^1 x^2^0 x^3^1 x^4^0 + 1^1 x^2^0 x^3^0 x^4^1 + 1^0 x^2^1 x^3^1 x^4^0 + 1^0 x^2^1 x^3^0 x^4^1 + 1^0 x^2^0 x^3^1 x^4^1$$

$$S(5;3) = 1^2 x^2^0 x^3^0 + 1^0 x^2^2 x^3^0 + 1^0 x^2^0 x^3^2 + 1^1 x^2^1 x^3^0 + 1^1 x^2^0 x^3^1 + 1^0 x^2^1 x^3^1$$

Pour n-p=3

$$S(6;3) = 1^3 x^2^0 x^3^0 + 1^0 x^2^3 x^3^0 + 1^0 x^2^0 x^3^3 + 1^2 x^2^1 x^3^0 + 1^2 x^2^0 x^3^1 + 1^1 x^2^2 x^3^0 + 1^1 x^2^0 x^3^2 + 1^1 x^2^1 x^3^1 + 1^0 x^2^2 x^3^1 + 1^0 x^2^1 x^3^2$$

Pour n-p=4

$$S(7;3) = 1^4 x^2^0 x^3^0 + 1^0 x^2^4 x^3^0 + 1^0 x^2^0 x^3^4 + 1^3 x^2^0 x^3^1 + 1^3 x^2^1 x^3^0 + 1^2 x^2^2 x^3^0 + 1^2 x^2^0 x^3^2 + 1^2 x^2^1 x^3^1 + 1^1 x^2^0 x^3^3 + 1^1 x^2^1 x^3^2 + 1^1 x^2^2 x^3^1 + 1^0 x^2^3 x^3^0 + 1^0 x^2^3 x^3^1 + 1^0 x^2^2 x^3^2 + 1^0 x^2^1 x^3^3$$

chaque suite se décompose en une somme de termes composants la factorielle de p, avec la somme des puissances dans chaque terme valant n-p. On suppose que cela est vrai pour tous les $S(n;p)$.

Néanmoins, il reste compliqué d'écrire un $S(n;p)$ en faisant tourner toutes les puissances. L'étude des cas numériques implique alors la définition d'un opérateur mathématique, que nous noterons « || », et qui fonctionne pour tous les cas considérés selon les règles suivantes :

$$S(n;p) = |p|^{n-p}$$

$$\text{Comme } S(n;p) = S(n-1;p-1) + pS(n-1;p)$$

$$\text{on a } |p|^{n-p} = |p-1|^{n-p} + p|p|^{n-p-1}$$

Pour p=0

$$S(n;0) = |0|^n = 0$$

Pour n-p < 0

$$S(n;p) = |p|^{n-p} = 0$$

Pour n-p=0

$$S(n;p) = |p|^0 = 1^0 x^2^0 x^3^0 \dots x^p^0 = 1$$

Pour n-p=1

$$S(n;p) = |p|^1 = 1^1 x^2^0 \dots x^p^0 + 1^0 x^2^1 \dots x^p^0 + \dots + 1^0 x^2^0 \dots x^p^1 = 1 + 2 + \dots + p$$

Pour n-p quelconque, avec $f(p;n-p)$ valant le reste des termes non explicités

$$\begin{aligned} S(n;p) &= |p|^{n-p} = 1^{n-p} x^2^0 \dots x^p^0 + 1^0 x^2^1 \dots x^p^0 + \dots + 1^0 x^2^0 \dots x^p^{n-p} + f(p;n-p) \\ &= 1^{n-p} + 2^{n-p} + \dots + p^{n-p} + f(p;n-p) \end{aligned}$$

Pour n-p>1 et p=1

$$S(n;p) = |1|^{n-p} = 1$$

Exemples :

Calcul direct :

$$S(6;3) = |3|^3 = 1^3 2^0 3^0 + 1^0 2^3 3^0 + 1^0 2^0 3^3 + 1^2 2^1 3^0 + 1^2 2^0 3^1 + 1^1 2^1 3^1 + 1^1 2^2 3^0 + 1^1 2^0 3^2 + 1^0 2^1 3^2 + 1^0 2^2 3^1 = 90$$

Calculs composés :

$$S(6;4) = |4|^2 = |3|^2 + 4|4|^1 = |2|^2 + 3|3|^1 + 4|4|^1 = |1|^2 + 2|2|^1 + 3|3|^1 + 4|4|^1 \\ = 1 + 2(1+2) + 3(1+2+3) + 4(1+2+3+4) = 65$$

$$S(7;3) = |3|^4 = |2|^4 + 3|3|^3 = |1|^4 + 2|2|^3 + 3(|2|^3 + 3|3|^2) \\ = |1|^4 + 2(|1|^3 + 2|2|^2) + 3(|1|^3 + 2|2|^2 + 3(|2|^2 + 3|3|^1)) \\ = |1|^4 + 2(|1|^3 + 2(|1|^2 + 2|2|^1)) + 3(|1|^3 + 2(|1|^2 + 2|2|^1) + 3(|1|^2 + 2|2|^1 + 3|3|^1)) = 301$$

Cette façon de décomposer les $S(n;p)$ est-elle plus rapide que la décomposition par $S(n;p) = S(n-1;p-1) + pS(n-1;p)$? Quand les $S(n;p)$ arrivent aux cas $p=1$ ou $n-p=1$, il est possible de les expliciter numériquement sans avoir à remonter à des $S(p;p)$. De même, il est possible d'expliciter des petites factorielles avec de petites puissances. Mais pour un ordinateur... de toute façon, cela permet une connaissance plus fine de ce que sont les $S(n;p)$, et il faut revoir la façon dont la question a été posée dans l'écriture du tableau et....

STOP !

« 1 an »

Petit silence.

« 2 ans »

Il regarde à droite et à gauche.

« Cent ans »

Geste las et regard soutenu sur eux, sa main décrit un geste qui laisse fuir le temps.

Vous serez tous morts, les enfants. Amour pour ceux-là. Silence soutenu.

« Dix mille ans »

Il lève les yeux au ciel, c'est frais, c'est la chaleur du soleil, il cherche le soleil.

« Un million d'années »

Le bras balaye l'horizon.

« Un milliard d'années »

Il s'est agenouillé. Impression de fatigue. Ferme les yeux. Silence.

« ... Bonjour ! »

Il écarte ses bras vers ses enfants dans un geste d'accueil.

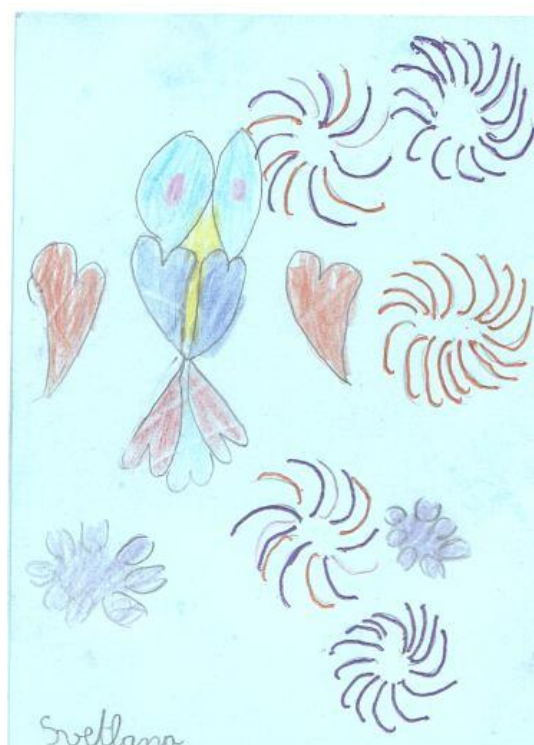


ERWIN SCHRÖDINGER – L'ESPRIT ET LA MATIÈRE

(...) À mon sens, la clé doit se trouver dans les faits suivants, qui sont bien connus. Toute succession d'évènements à laquelle nous participons par nos sensations, nos perceptions et peut-être nos actions, sort graduellement du domaine de la conscience quand la même séquence d'évènements se répète très souvent à l'identique. Mais elle est immédiatement projetée dans la région consciente si, lors d'une telle répétition, l'occasion de son apparition, ou les conditions environnantes rencontrées durant sa réalisation, diffèrent de ce qu'elles étaient pour toutes les occurrences précédentes (...) je résumerais ainsi mon hypothèse générale : la conscience est associée avec l'apprentissage de la substance vivante ; son savoir-faire est inconscient.

(...) En bref, la conscience est un phénomène de la zone d'évolution. Ce monde ne s'éclaire à lui-même que là où il développe et procrée de nouvelles formes, ou seulement dans la mesure où il les développe et les procrée. Les lieux de stagnation glissent hors de la conscience ils ne peuvent apparaître qu'à travers leur interaction avec les lieux d'évolution. Si ceci est admis, il en résulte que la conscience et le conflit avec son propre moi sont indissolublement liés, et même qu'ils doivent, pour ainsi dire, être proportionnels. Cela semble être un paradoxe, mais les plus sages de tous les temps et de tous les peuples ont témoigné en sa faveur. Les hommes et les femmes pour lesquels ce monde était éclairé d'une lumière de connaissance exceptionnellement brillante, et qui par leur vie et par leur parole ont, plus que d'autres, transformé cette œuvre d'art qu'on appelle l'humanité, témoignent par leurs discours et par leurs écrits, ou même par leur vie qu'ils ont été déchirés plus que d'autres par les affres du conflit intérieur. Que cela serve de consolation à celui qui en souffre également. Sans ce conflit, rien de durable n'a jamais été engendré.

Un jour peut-être on entrera une formule mathématique dans un ordinateur
et en associant des mots aux résultats, nous écouterons les anges.



J'ai passé deux semaines et environ trente heures sur mon poème mathématique avant de le conclure ainsi, par une réponse provisoire et non pas sur un renoncement définitif ou un mensonge. Je me suis égaré dans de nombreuses impasses, trouvant fatigue et néant au bout de l'effort. J'ai noirci des tas de papiers, j'ai pris des erreurs pour des vérités et quelquefois aussi l'inverse. C'était passionnant, car je ne pouvais pas me satisfaire et rompre le dialogue avec la connaissance à tout moment, comme on le fait d'habitude avec l'imprécision des mots. J'étais dans de la véritable erreur, celle dont il est possible de sortir (la fausse erreur est confondue avec le déterminisme).

J'étais obsédé, mais je me forçai à m'arracher à l'obsession en me disant que j'avais de l'envie et du temps, de la patience et du plaisir. J'avais la confiance aussi, découvrant que désormais mes idées non notées dans l'urgence ne se perdaient plus, et qu'elles devenaient plus vraies dans l'espace de l'esthétique, l'espace du temps maîtrisé. Seulement ainsi je puis poursuivre les vers de mon poème. Rapidement j'ai compris que ce n'était pas la solution elle-même qui était importante (ce problème est déjà complètement et bien mieux résolu hors de mes connaissances, s'insérant dans de vastes théories), mais la façon dont je la trouverais si je devais la trouver.

Pour trouver cette solution (qui ressemble bien plus à la précision de la question que l'on se pose), si j'étais « Au Commencement », sous forme d'ondes et de particules, j'aurais mis 15 milliards d'années et trente heures. Si j'étais davantage cultivé en mathématiques, j'aurais mis trente secondes ou trente minutes. Si je redevais un étudiant et que l'on me fasse un cours avec ce problème, je n'aurais pas eu la possibilité de créer en fonction de ce

que je suis, du moins pendant le cours. Comprendre dans ce cas ce que la culture apporte, comprendre cet accélérateur de la réalisation des possibles qu'est la culture, comprendre ce problème et tous les problèmes, voilà une chose qui se trouve ailleurs.

Elle se trouve ailleurs que dans le miroir de soi-même où l'on ne voit que ce que l'on peut être. Elle se trouve dans l'esthétique.

Si un jeune savant physicien, en retraite sur une île de la mer du Nord, passe une nuit formidable et trouve une forme satisfaisante de la théorie qu'il crée, quelque chose qui permet la prédiction, il est tout exalté et ne peut pas s'endormir, il sait qu'il est lui-même objet de la théorie qu'il comprend. Dans son cerveau se pressent mille possibles, des fulgurances à nouveau. Sa faculté d'indétermination, comme un pinceau de lumière sur un grand disque, s'en va errer dans l'univers pour les proposer aux déterminismes de son existence objective et en restituer des sons intelligibles. Alors Heisenberg sort dehors pour calmer son corps. Il est jeune et sportif et s'en va sur la plage de l'île vers un rocher. Il grimpe en haut du rocher, sans crainte, car il sait le faire. À aucun moment il n'a pris de risque qui puisse venir ternir son bonheur, ombrager son exaltation. Il a tout fait dans la lumière. En haut il s'endormira et se réveillera avec le soleil.

Si un vieil homme au corps engourdi s'exalte de même aux joies de la connaissance, il ira peut-être ensuite tout simplement caresser son chat dans la même lumière. Mais si ce vieil homme se contraint d'agir comme ce jeune homme, ou si ce jeune homme se contraint d'agir comme ce vieil homme, voilà deux situations qui sont impossibles pour eux, du moins à ce moment. Car dans ces configurations mentales ils n'auraient jamais pu trouver leurs connaissances relatives. Or ils ont trouvé, car ils étaient dans l'esthétique, pas dans la laideur. L'esthétique est une délimitation d'un champ de possibles.

Ils ont trouvé, car ils n'étaient pas obsédés par l'objet de leur recherche, qu'ils savaient faire des pauses dans l'effort mêlé d'envie qui est naturel à tout objet de la connaissance.

Ils ont trouvé, car les facultés de détermination et d'indétermination de leurs cerveaux coexistaient, se stimulaient dans les autres aspects de leurs vécus. Tous les aspects, pas seulement l'objet d'obsession auquel se prête si bien le reflet de soi-même que nous avons dans les miroirs que sont les choses.

Leurs reflets n'étaient pas laids, du moins à ce moment. Ces hommes n'étaient pas contraints et ils ne voyaient pas un insurmontable reflet d'eux-même dans le miroir qu'ils ont pu traverser.

On objectera qu'il existe un âge intermédiaire entre la jeunesse et la vieillesse où le rapport au corps est nécessairement incertain entre les deux expériences esthétiques qui viennent d'être mentionnées, où les champs de possibles se superposent et se contrarient. C'est parfaitement vrai et parfaitement inévitable, et c'est même de là que viennent les soucis des hommes et leurs remèdes, qui se forment dans le développement de la conscience (ainsi l'intégralité de ce texte). Il en ressort que Heisenberg tout autant que le vieillard ont dû connaître les incertitudes et les affres de l'existence humaine avant de faire des pauses dans les Édens de l'esthétique et de la joie.

Ainsi fait la vie dans les formes simples des corps pour changer d'objets, créant l'équivalent des poissons, des oiseaux et des hommes. Ainsi peut faire une forme de vie évoluée par la complexité de son esprit, recréant le principe de la vie en elle-même. Mais il faut d'abord avoir le privilège de faire des erreurs. Et l'Erreur est une chose des plus rares de l'univers. L'Erreur n'est pas dans l'acte raté, elle est dans l'empêchement d'accomplir un

acte, et c'est cette Erreur qui borne un champ de possible, délimite l'esthétique, crée la connaissance et la réalité.

J'ai dû apprendre à l'accepter comme elle est, et le reste du monde m'a appris

LE PLAT PAYS

Ô tête encrâné, coquin magnifique
À la chevelure de rêves pleine de tics
Pour toi la vie est un paysage dangereux
De hauts sommets et vertigineux abîmes
Poursuite et fuite de problèmes irrésolus

Le cerveau reprend des forces aux idoles assises
Mais le moteur de la vie suceuse comme une tique
Exige un ailleurs dans les cheveux emmêlés du rêve
Trouve les corps rassurés aux plaisirs basiques
En réalité la mort est un plat pays

Mort vivante ou réel de l'épuisement
Du coquin magnifique qui s'en est allé
Rêver de mort ailleurs qu'au plat pays
Abandonner son corps inassouvi
Recommencer ailleurs à la fin d'une vie

Me lasse maintenant d'être notre unique problème
Spectateur des rêves dérivant dans la multitude terrienne
Toujours ici le bonheur aura quelque chose de suspect
Au coureur des montagnes qui le voit comme un arrêt
Car il rêve de mort ailleurs qu'au plat pays

JEAN-PIERRE LUMINET – ILLUMINATIONS

(...) Cette intégration de l'espace extérieur à l'espace intérieur m'amène à la deuxième partie de mon exposé. Je le répète, l'Univers ne sera pas conquis par l'homme tant que l'homme ne sera pas conquis par l'Univers – autrement dit, tant que l'homme n'aura pas intégré une certaine image mentale de l'Univers, tant qu'il n'aura pas fait entrer d'une certaine façon le ciel dans son cœur et dans son esprit. L'univers peut être considéré comme le type même de toute construction mentale. Il est la pierre de touche de l'imagination créatrice. En présence de ce qu'il y a de plus vaste et de plus subtil, de plus étranger et de plus intime à la fois - l'Univers -, les imaginations se séparent et se regroupent spontanément en deux familles, deux tempéraments pratiquement irréconciliables que j'appelle des « sentiments esthétiques du monde ».

Ces deux sentiments esthétiques du monde, que l'on peut rattacher à deux philosophes emblématiques de l'Antiquité grecque, Parménide et Héraclite, coexistent tout au long de l'histoire. Chez les uns – les descendants de Parménide – règne l'harmonie du monde, et l'homme trouve naturellement sa place dans cette belle construction. Cette place a, certes, varié au cours des âges. Initialement centrale à tous égards (l'homme au sommet de la création divine sur une Terre au centre du monde), elle s'est décalée sous la poussée des découvertes scientifiques. Avec Copernic, Newton et leurs successeurs, la Terre est devenue une simple planète tournant autour d'une étoile banale, elle-même gravitant dans une galaxie banale parmi des milliards d'autres galaxies. Avec Darwin et les théories de l'évolution, l'espèce humaine n'apparaît plus comme le sommet de la création, mais comme l'extrémité provisoire d'un rameau chanceux (?) sur l'arbre de la vie. Mais quels que soient les bouleversements de l'image du monde, pour ces esprits-là l'idée d'harmonie entre l'homme et l'Univers ne peut finir. Ils livrent une lutte infatigable pour retrouver cet ordre exigé par les lois qui régissent leur propre fonctionnement mental, à eux, fils du cosmos, qui ne peuvent s'y croire étrangers.

Chez les autres s'impose un univers aveugle et absurde, où, si un ordre relatif s'établit parfois et de façon purement mécanique, le désordre reste la loi. Dans cette vue, qui se rattache au tempérament « héraclitéen », l'harmonie du monde est pure construction de l'esprit. Dans un univers absurde, l'homme vit mal ; évacué de la scène cosmique, il n'a nulle place, sinon, au mieux, celle d'une brève floraison sans lendemain, au pire celle d'une vermine. Les penseurs de cette famille, attirés ni par la perfection des sphères célestes ni par les vertiges de l'infini, se font donc les porte-parole de la misérable condition humaine, broyée par une immensité cosmique indifférente. On pourrait croire que les développements de la science astronomique ont favorisé, à telle ou telle époque, telle ou telle vue du monde. Il n'en est rien. Quelles qu'aient pu être les révolutions scientifiques qui ont changé la présentation objective de l'Univers, l'image subjective et l'interprétation que nous nous en faisons restent affaire de tempérament, soit parménidien, soit héraclitéen.

(...) Les enfants interrogent leurs parents, c'est bien connu. Mais dans le cas l'Univers, les astres nous renvoient la question intacte. C'est ce que m'a rappelé récemment mon ami le poète Jean Orizet. Telle pourrait être ma conclusion. Je me risque toutefois à finir sur une note plus personnelle. Il y a quelques années, je vivais dans un petit appartement du boulevard Arago, à Paris, à quelques pas de l'Institut d'astrophysique. Presque chaque matin, je croisais en bas de l'immeuble un vieil homme fatigué, en pantoufles et robe de chambre élimées, venant chercher dans la petite boîte aux lettres un signe venu de l'espace extérieur. Enfermés dans nos solitudes respectives, nous ne nous sommes jamais parlé. Je n'ai regardé son nom sur la boîte que le jour où j'ai déménagé. Il y avait marqué dessus : Jean Tardieu. Quelques semaines plus tard, j'ai appris sa mort. Alors, en relisant « Le ciel ou l'irréalité », qu'il avait composé entre 1950 et 1961, un torrent d'images a déferlé ... Je l'ai vu, seul dans son modeste appartement, prisonnier des quatre murailles qui sont les murailles de la vie, ressentant toute la lourdeur du monde. Mais dès que la nuit vient, les parois s'effacent, le théâtre s'agrandit, son esprit gagne les hauteurs, s'envole vers le ciel, vers ce pays de l'irréalité qu'il appelle sa patrie. Ainsi l'Univers a-t-il conquis le cœur de l'homme, et nous aurons conquis le cœur de l'Univers.



Je ne crois même plus qu'il existe sérieusement des phrases affirmatives, y compris celle-là même que je viens de faire. Chaque acte ou pensée ressemble plutôt profondément à une interrogation.

Au pays des miroirs que sont les représentations des perceptions sensorielles, l'individu se heurte sans cesse pour son malheur sur l'affirmation de lui-même qui lui est renvoyée. Inlassablement il ne cesse pas d'espérer franchir les bornes inconscientes entre lesquels la structure de la réalité le confine, parce que le cerveau à des possibilités quantiques au sein de son mode de fonctionnement classique et causale.

Parler-vrai signifie modifier la situation physique. L'interrogation profonde est le parler-vrai. En esthétique elle se réalise. L'objet traverse alors le miroir que vous n'êtes plus et son affirmation devient interrogation consciente de vous deux dans une commune libération. Phénomène qui peut se résumer par le mot « amour ».

Il est naturel à l'Univers=Dieu=Réalité
De créer des choses exactes, des programmes
Rien de plus précis que les choses
Rien de plus net que les lois inertes
Dans le cœur d'une étoile qui explose
Tout est en ordre

Créer quelque chose capable d'Erreur
Voilà le très rare, l'improbable possible
C'est l'erreur qui a créé l'Un-Di-Ré
Est-ce que je me trompe ?
Entre deux bornes se déploie sa vérité

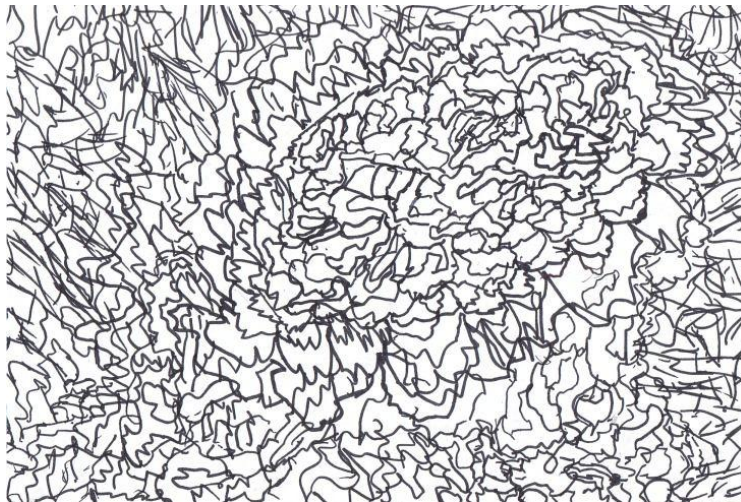
Mais l'erreur est au-dehors

Dans l'erreur je meurs, il faut renoncer
Retrouver l'espace, entre les erreurs
Entre les erreurs se créent le vrai et l'exact
Se lie les aspects de l'Un-Di-Ré
Et aujourd'hui je connais ma demeure
La garder, la regarder ! Je l'appelle « Esthétique »

Longtemps le soleil levant
Ne faisait que chauffer ma peau
Aujourd'hui c'est moi qui le fais briller
J'aime les choses et entre les choses
J'aime la pesanteur, la profondeur
J'aime le temps, l'épaisseur
L'Un-Di-Ré est mon ami, il me baigne

Sur ma peau des larmes de joie
Mais je dois me retenir
La crainte de laisser fuir
C'est quand le soleil levant
Ne faisait que chauffer ma peau

Dans l'esthétique les conteneurs
Du Destin lient les devenirs exacts
Se préparent et s'achèvent les possibles
Entre deux bornes se déploie l'Unique



WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) La science de la nature aujourd'hui est en effet obligée par les expériences qu'elle a faites en matière de théorie de la connaissance de poser sans ambages la question de

savoir ce que l'affirmation de « l'existence d'un monde extérieur objectif et réel » pourrait bien signifier. Il est probable que cette affirmation ne peut rien signifier de plus que l'énoncé prudent suivant : Un gros fragment du monde de nos expériences se laisse objectiver avec succès.

(...) L'insistance bien trop grande sur la différence entre la connaissance scientifique et la connaissance artistique vient sans doute de l'idée inexacte que les concepts adhèreraient solidement aux « choses réelles », que les mots auraient un sens complètement clair et déterminé dans leur relation à la réalité et qu'une proposition exactement construite à partir d'eux pourrait nous livrer pour ainsi dire complètement tel état de choses « objectif » visé. Mais nous savons bien que même le langage n'a prise sur la réalité et ne lui donne forme que dans la mesure où il l'idéalise. Même le langage s'applique au réel au moyen de formes déterminées qui sont de l'ordre de l'esprit et dont on ignore d'abord quelle partie de la réalité elles peuvent accueillir et mettre en forme. La question de savoir si quelque chose est « exact » ou « faux » peut sans doute être posée et décidée en toute rigueur à l'intérieur d'une idéalisation, mais elle ne peut être ni posée ni décidée dans la relation au réel. La connaissance scientifique ne conserve donc elle aussi comme ultime critère que le degré d'éclairement de la réalité qu'elle est susceptible de procurer, ou encore : l'amélioration de la « capacité à s'orienter » que cet éclaircissement rend possible – et qui pourrait contester le fait que même le contenu de l'esprit propre à une œuvre d'art éclaire et illumine pour nous la réalité ? On doit donc ici s'accommoder du fait que ce n'est qu'à travers le processus de connaissance lui-même que se décide ce qu'on doit entendre par « connaissance ».

(...) La connaissance n'est sans doute en dernière instance rien d'autre que l'agencement – non pas l'agencement de quelque chose qui serait déjà disponible en tant qu'objet de notre conscience ou de notre perception, mais plutôt l'agencement de quelque chose qui ne devient un véritable contenu de conscience ou un processus perceptif qu'à travers cet agencement même. L'éclaircissement intérieur dont une connaissance nouvelle nous donne la sensation est l'accomplissement conscient ou inconscient de cet agencement.

AMOUR DE LA JEUNESSE SANS ARMES

Vous craignez de tuer ou vous voulez vous tuer, errant dans les songes
Menteurs apeurés, méfiez-vous quand même de l'épuisement extrême
Où surgissent les actes impossibles des plus honnêtes des malheureux
Vos actes solitaires sont les avatars de nos mensonges d'imaginaires
Tout cela est normal et camouflé sous bien des images passant devant vos yeux
Comprenez la tromperie de cerveau et de corps comme des passages
Vous pouvez être plus que votre cerveau, laissez-le se mentir
Puis allongez-vous et entrez en vous-même comme en une piscine
Trouvez de la couleur et de la lumière avant d'agir
Ou alors patientez et peut-être oubliez
L'essentiel est cette joie colorée

Au matin :

Vers la quatrième heure il y eut un point sur le carreau de marbre. J'étais allongé sous un baldaquin, je rencontrai Céphale à la sortie du port. Souvent mes collègues n'aiment

pas mes libertés, qu'ils prennent pour un refus d'apprendre. Moi aussi je n'aime pas les prétentieux. J'apprendrai tout avec patience et application, mais parfois sous les portiques délirent les femmes. Un jour Céphale m'avait dit, en me montrant une coupe en verre : « Heureux les fêlés, car ils laissent passer la lumière ».

Au midi :

Un point puis une ligne, une ligne courbe puis un plan. Un point c'est une évidence, il me semble. Limites des étals des marchands, de la mer qui miroite encore sous le ciel d'un soleil couchant. Un point dans le néant, c'est le début du monde. Mon esprit est construit du phénomène limite. Est-ce que cette marchande connaît ses limites ?

Aux heures chaudes :

Il est des territoires invisibles sur lesquelles les dieux saupoudrent des destins d'hommes. Quand vous étiez partis tout armés, la plupart d'entre nous avaient franchi ces limites intérieures et invisibles. Protégés de cuirasses et de lances, nous vous fîmes monter sur les vaisseaux pour la grande expédition. Sous nos manteaux de laines, nos peaux commençaient à sentir aussi fort que les vôtres, mais bien sûr aucun nez humain pour sentir autre chose.

Au crépuscule :

Plein d'images passent dans nos têtes. Je nous vois encore sortir en file des arsenaux pour monter dans les vaisseaux. Ici, rien ne ressemble aux histoires que l'on croyait vraies, et il est trop tard. Nous sommes tous très appliqués, mais nous sommes sortis de notre patrie et nous attendons l'avenir dans un territoire inconnu.

Dans la fraîcheur de la nuit :

Aux jeux Isthmiques mon frère a gagné des lauriers. C'est aussi un savant, mon frère, et il a beaucoup d'amis qui habitent dans notre domaine. Je suis heureux ici et ceux qui me connaissent veulent venir chez moi. Je ne sais pas si ça restera toujours comme ça, quand je serai grand.

On ne peut pas les garder dans le domaine
L'Incommensurable les appelle hors des frontières
Alors ils s'en vont vers l'Erreur et ils meurent
Et ils reviennent de l'Erreur et ils recommencent
Ils savent qu'ils construisent le domaine
Ils sont des illusions échouées
Ils sont la mémoire du domaine
Ils sont des rencontres
Des bras tendus
Des vertiges



LE CERCLE MAGIQUE

Dans ma cage de terreur, je tourne en rond
 Cherchant des ventres de pensées
 À dévorer... mais j'ai fait le vide
 je suis affamé et ne trouve rien
 Rien que l'inquiétude de l'échéance fatale
 Alors je fais beaucoup de bruit pour cacher ma faim

Parfois je m'approche avec terreur d'un miroir
 Il y en a des faux, il y en a des vrais
 Je ne peux pas rester assis, ne sais pas renoncer
 Je donne de l'épaisseur à des mensonges
 Et j'efface des vérités, parfois l'inverse
 Au va-et-vient des marées

Voilà ce qu'est la vie qui ne transforme pas la réalité
 Voilà ce qu'est la vie qui pourrait se transformer
 la vie qui fuit et qui poursuit l'acte vrai
 et qui doit se faire une amie de la réalité
 Je vais bientôt sortir du cercle magique, pourrais-je le supporter ?
 Surtout ne rien penser !

DÉNOMBREMENT DES ÉLÉMENTS D'UNE POPULATION SOUMISE A UN ÉVÉNEMENT RÉGULIER

Le tableau des $S(n; p)$ permet de répondre à des questions de probabilités. Ainsi, pour $p = 4$ éléments, la probabilité d'avoir 4 éléments marqués devient la plus grande à partir de $n=7$

Voici les probabilités à ce rang :

0 élément marqué :

$$0/(1+63+301+350)=0$$

1 élément marqué :

$$1/(1+63+301+350)=0,0014$$

2 éléments marqués :

$$63/(1+63+301+350)=0,0881$$

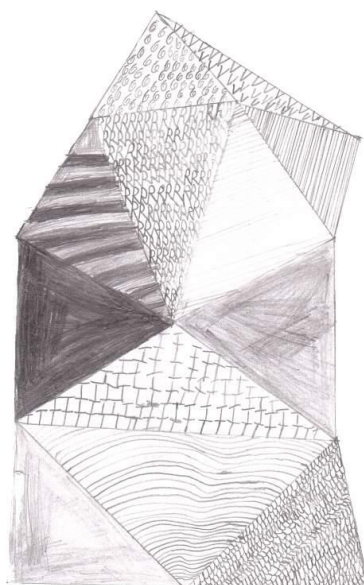
3 éléments marqués :

$$301/(1+63+301+350)=0,4210$$

4 éléments marqués :

$$350/(1+63+301+350)=0,4895$$

Il est cependant une sorte de bornage intéressant à remarquer dans le tableau. C'est celui qui se lit sur toutes les lignes où $n=p$. On y observe une suite de valeurs comprises entre 1 et 1.



ERWIN SCHRÖDINGER – L'ESPRIT ET LA MATIÈRE

(...) Par cela j'entends ce qui est aussi fréquemment désigné comme «L'hypothèse du monde réel» qui nous entoure. Je soutiens que ce principe équivaut à une certaine simplification que nous adoptons afin de maîtriser le problème infiniment complexe de la nature. Sans le savoir, et sans être rigoureusement systématique à ce propos, nous excluons le Sujet de Connaissance du champ naturel que nous tentons de comprendre. Nous reculons avec notre propre personne dans le rôle d'un spectateur qui n'appartient pas au monde, ce dernier devenant, par cette procédure même, un monde objectif. Ce dispositif est voilé par les deux circonstances suivantes.

Premièrement, mon propre corps (auquel mon activité mentale est si directement et intimement liée) est une partie de l'objet (le monde réel qui m'entoure) que je construis à partir de mes sensations, perceptions et souvenirs. Deuxièmement, les corps d'autres personnes font partie de ce monde objectif. Or j'ai de bonnes raisons de croire que ces autres corps sont aussi liés avec des sphères de conscience, voire en sont le siège. Je ne peux avoir aucun doute raisonnable au sujet de l'existence de ces sphères étrangères de conscience ni sur le fait qu'elles possèdent une sorte d'effectivité, et pourtant je n'ai absolument aucun accès subjectif direct à l'une quelconque d'entre elles. De ce fait, je suis enclin à les considérer comme quelque chose d'objectif, comme faisant partie du monde réel qui m'entoure. De plus, puisqu'il n'y a aucune distinction entre moi et les autres, mais au contraire parfaite symétrie dans les intentions et les objectifs, je conclus que je fais moi-même partie de ce monde matériel réel qui m'entoure. Je replace pour ainsi dire mon propre moi doué de sensation dans le monde (qu'il avait construit comme un produit mental), avec le chaos de conséquences logiques désastreuses qui découle du précédent enchaînement de conclusions erronées.

Nous les examinerons une à une ; pour le moment je mentionnerai seulement les deux antinomies les plus flagrantes dues à notre ignorance du fait qu'un tableau modérément satisfaisant du monde n'a pu être obtenu qu'au prix élevé de notre propre exclusion du tableau, et de notre retour dans le rôle d'un observateur non concerné. La première de ces antinomies est l'étonnement de trouver notre tableau du monde «incolore, froid et muet». La couleur et le son, le chaud et le froid, sont nos sensations immédiates ; on ne doit pas s'émerveiller qu'elles soient absentes d'un modèle du monde d'où nous avons retiré notre propre personne mentale. La seconde antinomie est notre quête infructueuse du lieu où l'esprit agit sur la matière ou vice versa, si bien connue grâce à la recherche honnêtement menée par Sir harles Sherrington, et magnifiquement exposée dans "Man on his Nature". Le monde matériel n'a été construit qu'au prix d'une exclusion du moi, c'est-à-dire de l'esprit ; il n'a été construit qu'au prix du retrait de l'esprit. L'esprit ne fait pas partie du monde matériel ; par conséquent, et de toute évidence, il ne peut ni agir sur lui ni être influencé par une de ses parties.

(...) Tandis que je persiste à considérer le retrait du Sujet de la Connaissance du tableau du monde objectif comme le prix élevé payé pour obtenir un tableau assez satisfaisant, du moins pour l'instant, Jung va plus loin et nous blâme de payer une telle rançon, alors que nous sommes dans une situation inextricablement compliquée. Il dit : La science dans sa totalité est cependant dépendante de l'âme, dans laquelle toute connaissance est enracinée. L'âme est le plus grand de tous les miracles cosmiques, elle est la conditio sine qua non du monde comme objet. Il est extrêmement étonnant que le monde occidental (en dehors de quelques rares exceptions) semble mal apprécier cette situation. La marée d'objets externes de connaissance a poussé le sujet de toute connaissance à se retirer à l'arrière-plan, souvent jusqu'à sembler ne pas exister.

Bien entendu, Jung a tout à fait raison. Il est également clair que Jung, étant engagé dans la science psychologique, est beaucoup plus sensible à la manœuvre initiale en question, beaucoup plus que ne peuvent l'être un physicien ou un physiologiste. Pourtant, je dirais qu'un retrait rapide de la position que nous avons adoptée depuis plus de deux mille ans est dangereux. Nous pouvons tout perdre sans gagner plus qu'un peu de liberté dans un domaine particulier – bien que très important.

(...) L'impasse est bien une impasse. Ne sommes-nous donc pas les auteurs de nos actes ? Pourtant nous nous sentons responsables d'eux, nous sommes punis ou félicités pour

eux, selon le cas. C'est une horrible antinomie. Je maintiens qu'elle ne peut pas être résolue au niveau de la science actuelle qui est encore entièrement engloutie – sans le savoir – dans le « principe d'exclusion », d'où l'antinomie. Se rendre compte de cela est utile, mais ne résout pas le problème. Vous ne pouvez retirer le « principe d'exclusion » par une manière de décision législative. L'attitude scientifique devrait être reconstruite, la science conçue à nouveau. Cela requiert de la prudence. Ainsi sommes-nous confrontés à la situation suivante, qui est remarquable. Tandis que la substance dont notre tableau du monde est fait provient exclusivement des organes des sens en tant qu'organes de l'esprit, de telle sorte que le tableau du monde de chaque homme est et reste toujours une construction de son esprit et qu'on ne peut pas prouver qu'il a quelque autre forme d'existence que ce soit, l'esprit conscient lui-même reste un étranger au sein de cette construction. Il n'a pas d'espace pour y vivre, on ne peut le localiser nulle part dans l'espace.

D'habitude, nous ne réalisons pas ce fait, parce que nous avons entièrement adhéré à l'idée de considérer la personnalité d'un être humain, ou même, dans ce contexte, celle d'un animal, comme localisée à l'intérieur de son corps. Apprendre qu'on ne peut réellement l'y trouver est si stupéfiant que cela se heurte au doute et à l'hésitation ; nous sommes très réticents à l'admettre.

(...) Cher lecteur, ou, encore mieux, chère lectrice, rappelez-vous les yeux brillants et joyeux avec lesquels votre enfant vous éclaire quand vous lui apportez un nouveau jouet, puis laissez le physicien vous dire qu'en réalité rien n'émerge de ces yeux ; en réalité, leur seule fonction objectivement décelable est d'être continuellement frappés par des quanta de lumière et de les recevoir. En réalité ! Étrange réalité ! Quelque chose semble manquer en elle.

CORPOGRAPHIE

La sexualité est de l'eau sur un feu solaire
Feu un peu obligé qui se fait entre peaux
Je désire un peu de chaleur et de lumière
Parmi ces embrassements de ciel et d'eau

Le soleil évapore la mer liquide et bleue
Dans ces vapeurs les vivants se forment
Ordures et merveilles habitent les nuages
Des chiens, des chats fous et des sages

L'existence est le mérite de ce qui est permis
Mon corps dépassé se rassure par son eau
Sombrant dans les abymes que la vie dans l'ennui
Placent sous nos présences pour créer de l'absence

Les parents étreignent leurs enfants mécaniques
Ces fils et ces filles se lassent et regardent la mer
S'en vont trouver en elle la montée des vapeurs
Puis il pleut sur la mer et moi je suis sur terre

Les beaux et les belles trouvent dans les nuées
Des foules immenses se collant à leurs baisers
D'autres se demandent pourquoi le vent furieux
rejettent vers les cieux leurs ombres laborieuses

UN MONDE AUX COULEURS ÉCLATANTES

Hier j'ai vu le dioptré fluctuant
D'un miroir traversé se riant du temps
J'allais vers ma jeunesse avec douceur
La détournait de l'envers du miroir
Où elle se cognait avant d'avoir été

Celui qui ne veut pas mourir avant d'avoir trouvé la beauté
Sait que la réalité s'unit à lui pour enfanter ses actes
Le passé prend un sens que l'avenir lui donne, c'est incroyable
Combien ces hommes qui s'avancent ont tant besoin de science
De dieux et de démons à enfanter sous un ciel de marbre

Aujourd'hui un talent acquis est ce monstre apprivoisé
Avec patience et douceur, appris avec ceux qui savent
Mais je nous mentirai encore et encore avec ces...
Pâles reflets menteurs de l'indicible ! Pauvres phrases !
Servies aux hommes secrets pour masquer leurs surfaces

Parler de leurs volontés de puissance, insatiables vanités
Écuelle de poison, pain quotidien de l'obsession
Jouissance dans l'emprise déterminée des héritages du réel
Éternité de l'imagination menteuse roulant sous le ciel
Gris et uniforme paraîtra toujours ce ciel sans cesse oublié

Mais là où l'homme inquiet laisse tomber sa cuirasse
Là où la chair juvénile célèbre l'innocence comme un cadeau
Là se dessine une limite d'un domaine où la peur est absente
Innocents et repentis y célèbrent les couleurs de la joie
Mais dans leurs souvenirs ils tendent l'écuelle de poison à ceux qui...

... dans l'erreur ne trouve que du poison pour manger...
... ils leur montrent un souci incompris d'esthétique...
Parce que le soleil a voulu percer les nuages
Pour éclairer de mystère ou de confiance
Tous ceux qui butent sous le miroir des cieux

Le bien ne tient à aucune raison
Le mal en a des millions

Aux yeux de l'enfant comme à ceux de son père, la peur agrandit les pupilles
La peur signale l'absence de maîtrise, l'absence d'expérience, l'absence de savoir
La peur signale l'apprentissage à mesure humaine, mais pourquoi ce mouvement ?
Tout ce qui fut fait ne fut connu que pour la joie, l'envie de vivre
Et tout ce qui fut défait pesa toujours autant

Que pouvait le fils sans le père, que pouvait le père sans le fils ?
Des formes s'extraient de la réalité, portant l'illusion de nos existences
Dans un monde coloré où les actes s'accomplissaient comme des évidences
Tout le reste était anéantissement du réel dans le fond commun des possibles
Maintenant la réalité est au-delà des obsessions, le rapport au réel bascule

Le père entrevoit le mal dans sa conscience modifiée, il regarde ses mains
C'est le père qui construit la frontière du domaine
Le fils est la promesse
Il est beau
Là

Celui qui croît à la vertu impérissable de l'être aimé
Comme on croit à la réalité du feu ou de l'eau
Acceptera-t-il de devenir plus grand que l'être aimé
Quand celui s'effondrera parmi ces choses finies ?

Au feu de l'envie se réchauffent les corps
Se superposent les peaux pour célébrer la vie
La beauté fait l'amour comme se rassure la jeunesse
Sur l'océan de sueur rêvent de vieux croyants

Quand le désir s'enfuit s'en vont mendier les morts
Quand les miroirs se brisent et que le mal déborde
Se rassembleront-ils nos débris, en faisant taire la colère ?
Dégrafant ma cuirasse au milieu de l'erreur, j'espère



JEAN-PIERRE LUMINET – ILLUMINATIONS

(...) J'apprécie beaucoup cette réflexion de Paul Valéry : « Le travail interne du poète consiste moins à chercher des mots pour ses idées qu'à chercher des idées pour ses mots et ses rythmes prédominants, ». Elle peut sans doute être généralisée à toute forme d'expression artistique, et parfois même, scientifique ... dans mon cas tout du moins. Si l'imaginaire est la racine de l'interrogation, l'imagination en constitue la tige. Et l'imagination, me direz-vous ? C'est en quelque sorte « une machination » de l'image : elle développe en images l'imaginaire, qui n'en a point. Elle est de l'ordre de la représentation, de la technique. Poser un problème fait appel à l'imaginaire. Le résoudre fait appel à l'imagination. Pour résoudre des équations, il faut de l'imagination.

(...) Si nous posons que d'une vaste étendue de l'imaginaire dépend l'émergence possible de la créativité, il reste à savoir comment nourrir son imaginaire. Il s'agit là, en fait, d'une question individuelle, et je ne puis parler que pour moi. Ma méthode consiste à démultiplier les domaines d'intérêt. Mon questionnement sur le monde passe en effet non seulement par la science, dont je fais profession, mais aussi par la poésie, la littérature, le dessin ou la musique. Cette multiplicité n'est pas nécessairement partagée par d'autres chercheurs très créatifs. Une question délicate qui m'est parfois posée est de savoir si, en exerçant mon imaginaire pour la recherche scientifique ou bien en écrivant de la poésie, disons, mon cerveau fonctionne oui ou non de la même façon. Je dirais que le fonctionnement de l'imagination est totalement différent. Il y a un océan commun tout au fond de nous, dans lequel baigne notre imaginaire. Et ses manifestations, autrement dit les fonctionnements de l'imagination, sont différentes selon les domaines d'activité. Quand j'écris de la poésie, je dois d'abord descendre à la source, au ras de cet océan, mais je n'emprunterais pas les mêmes escaliers que ceux conduisant à m'interroger sur la forme de l'espace-temps, par exemple, ou pour dessiner, ou pour composer de la musique. On a envie d'appeler cet océan le « réel », mais il est impossible de savoir s'il s'agit d'une réalité purement intérieure ou bien extérieure reflétant l'extraordinaire multiplicité du monde.

Dans le fonctionnement de type scientifique, la réduction de l'imaginaire passe nécessairement par un langage rationnel qui se veut objectif. Galilée disait joliment que

l'Univers est un livre perpétuellement ouvert devant nos yeux, écrit dans le langage universel des mathématiques et de la géométrie. Le scientifique tente de décrypter le monde extérieur indépendamment de son psychisme. La question qui se pose est donc de savoir si l'artiste, quand il écrit un poème ou compose de la musique, ne traduit pas lui aussi une certaine « réalité » indépendante qu'il perçoit confusément, même si la représentation qu'il en donne est totalement subjective. En d'autres termes, l'artiste peut-il, par des formes d'investigation qui lui sont propres, appréhender des éléments d'une réalité objective extérieure à lui, éléments diffus, mais exprimables exclusivement dans un langage non rationnel ? Toute la question est là ! L'art, au contraire de la science, n'ayant pas pour propos de rationaliser le monde, offre en fait un champ d'interrogations plus vaste, et les plongées dans l'océan de l'imaginaire nécessaire à la créativité artistique sont sans doute plus fréquentes et moins contrôlées que dans la démarche scientifique.

APPEL

Tous les talents montent ensemble
Incarnations de sentiments qui font tout comprendre
De formes en formes, cet héritage de conscience
comme de rares espoirs qui allègent la peine de vivre

Même si sans fin, sans fin
Nous retombons dans les mêmes erreurs
Et que le meilleur de nous, nous double joue
Sans fin

Au dessous d'un ciel lumineux, étrange paix d'une douceur si vraie
Déjà meilleure pour la réalité avec de doux reflets
Il est bien temps de nous réunir, à plus d'un nous serons mieux
Et nous serons heureux en cet endroit si tu le veux

EN JOURNÉE

Laisser chanter l'esprit est un bonheur
Mais je suis un peu pressé par les faits
Est-ce que je dois pour lui prendre encore du temps
En laissant mes chantiers de côté ?

Toujours dérangé, stressé et angoissé
Fatigué et envahi, mais je prends le temps
En craignant de forcer la muse
Et qu'elle me quitte en claudiquant

Mais pas possible qu'elle s'en aille !
Des gages sacrés encore nous échangeâmes
Quand son ciel m'aspira et que mon cœur se fit tout faible

C'était le flirt avec la fin, son beau visage à portée de main

Je suis maintenant éclaté, éparpillé et dérivant
Aux travaux obstinés de mon bourreau je vole nos instants
En vrai je t'aime comme la lumière
Des mots communs vibrants de vie

Ce soir au calme j'aurai la force
De mettre en lumière mes projets
Ma muse ne se languit pas sans plaisir
Par elle plein de vigueur je serai

LA PAIX DU CORPS

Même plus vexé d'avoir dû les apprendre si durs
Même plus triste de ne pas les avoir reçus en cadeau
Mais même plus oublieux de ces saveurs promises
Quand la conscience s'offrait comme des fruits mûrs

Je ne suis qu'un pauvre fou aveugle et pathétique
Même pas nettement tragique ou comique
Mais je m'en rends quelquefois compte
Quand les vies des autres effacent ma honte

J'ai de plus en plus le temps de perdre mon temps
C'est étrange comme tu m'as trouvé une place ici
C'est vrai que tu n'oublies pas, mon enfant, que je suis
Et que tu es tous les corps et tous les temps

Je me fais encore beaucoup tromper par les miroirs
Je vois la mort les briser, mais ce n'est plus seulement moi
Mes ambitions pour faire le bien me laissent au soir
Sur les anciens chemins où je ne comprends pas bien

Je me demande si les anges plus parfaits d'autres mondes
Rêvent d'évolution s'ils se mettent à rêver en rondes
Est-ce qu'ils ont faim de transformation et s'ils tombent
S'ils tombent sur terre, mangent-ils follement comme moi ?

Simplement envie de pleurer pour remercier mon père
Dans mon petit coin de monde je meuble sa réalité
Plus trop besoin de parler, se prépare sous mes yeux
La prochaine impression d'être en mieux localisé



WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) Il est clair que ce qui nous émerveille encore et toujours dans la science est le phénomène qu' une structure s'associe comme spontanément des structures nouvelles et que ce lacis de structures finit par couvrir un vaste domaine avec lequel la structure initiale n'avait absolument aucune relation. Cette force formatrice de formes que possède une structure une fois explicitée caractérise la véritable essence d'une connaissance scientifique, et l'étroite parenté qui existe entre la science et l'art se manifeste de nouveau à cet endroit très distinctement. On trouve également ici une réponse à une question qui a été souvent soulevée : celle de savoir pourquoi il n'est pas possible de produire de grandes réalisations artistiques dans le style d'une époque antérieure, ni de parvenir encore aujourd'hui à des connaissances scientifiques significatives dans le domaine, par exemple, de la physique classique ou de la théorie hégélienne de l'histoire. Les domaines qui pourraient être ordonnés au moyen de telles pensées ont déjà reçu leur agencement dans une époque antérieure de la science et la force formatrice de formes de ces pensées antérieures a depuis longtemps saisi tout le matériau qui était capable de produire un tel agencement. Une grande réalisation scientifique n'est de nouveau possible que si, les temps ayant changé, un matériau nouveau est offert à la pensée humaine ; il faut que le four de fusion des processus historiques libère un matériau nouveau épuré, qui attend dès lors la cristallisation qui établira pour toujours sa forme future. Le fait que des idées scientifiques décisives soient souvent explicitées par des hommes différents presque en même temps et indépendamment n'est pas moins naturel que le fait qu'il se forme souvent en différents endroits et indépendamment, au cours de la fusion de solidification, des cristallisations qui font alors apparaître le cristal presque en même temps de différents côtés.

Les vêtements aux plis empesés, les étoffes
 La montre, les murailles épaisses, les ventres
 La situation sociale, les amis et les ennemis
 La nourriture raffinée, les voyages, les meubles

L'art, la science, la religion, le sport, le visage
De mon fils et son amour filtrant, la santé
Partout où l'on voit des poteaux à quoi se tenir
Bienvenue aux civilisations historiques et racontées

Mais surtout pas le ridicule à ras de terre
Qui assassine en secret ceux de la terre
Et dont personne ne parle jamais vraiment
Pour les enfants élevés des parents

Tous s'accrochent aux poteaux salutaires
Certains grimpent sur les mâts de nos chairs
D'autres creusent vers la terre nourricière
Aux poteaux des heures fuyantes de la terre

Les poteaux salutaires s'accrochent à tous
Je veux des heures présentes

L'OMBRE ET LA LUMIÈRE

J'aime passer de l'ombre à la lumière
Sur des rythmes lents ou des ondes longues
J'aime aussi aller de la lumière à l'ombre
Et si « Je » s'efface alors, ce n'est pas pour rien

Je ne sais pas pourquoi le monde fut coloré
J'aime avoir oublié les saveurs de l'enfance
Sortant du bonheur par le fruit de la connaissance
Car l'esprit m'ouvrit les portes du paradis

C'était pour faire de mon père un battement de cœur
C'était pour faire de mes enfants des œuvres d'art présentes
Et qu'ils soient plus longtemps sur ce qui n'était qu'attente
J'aime être là pour te tenir dans mes bras, désespoir

Quand chez les hommes la pensée s'anéantit dans le noir
J'aime goûter l'enfermement impossible à vivre
La honte de vivre en cachette des peurs insupportables
J'aime dans ces corps déformés l'absence d'espoir

J'aime renoncer au meilleur pour choisir le pire
Rêvant d'heure de vérité sur un tableau de néant
Les illusions déterminées de la nature me font horreur
J'aime ne plus rien aimer et souffrir absolument

Vous dites que j'aime ? Est-ce moi ? Est-ce nous ?
J'aime aussi supplier pour ma vie, et qu'elle soit bonne
Suppliez-moi en miroir de la trouver désirable et bonne
Que je trouve le courage de choisir sans avoir essayé

Et j'ai goûté aux mensonges d'un moi-monde naufragé
Où furent ma vie, ma jeunesse, le goût du bonheur ?
L'innocence partie, dans aucune illusion ne pouvoir vivre
Tout me disant maintenant que je ne suis qu'un imposteur

Et je sais ne pas vouloir me rompre les os
Et je sais que toi non plus, mais tu le feras
Parce que j'ai aimé aller de la lumière à l'ombre
Et que tu n'as pas pu aller de l'ombre à la lumière

Je te connais et tu me connais et nous nous sommes connus
Souviens-toi qu'ils ne sont pas menteurs, mais c'est nous
Qui sommes les premiers sortis du paradis perdu
Il faut des symphonies de symboles au miracle de la vie

Nos vieux corps ont vieilli nos esprits, dans nos rêves
Traînent des fuyards cherchant l'insaisissable jeunesse
Comme si tout ici n'était pas leur unique trésor
Et les vies créées des hommes leurs songes les plus beaux

J'aime donner et je suis le menteur dans la peur
Dans le soin de ta vie tu soutiens mes heures
Dans le soin de ma vie tu soutiens tes heures
Et je relève ma tête et je suis ton champion

Nous connaissons la détermination oppressive de l'homme qui prétend éduquer, en conflit avec la détermination libératrice de l'homme qui prétend s'éduquer lui-même. Nous constatons que nous devons être éduqués et en même temps nous libérer.

Il n'y a que des penseurs, des savants, des artistes autoproclamés qui définissent les lois, les connaissances, les valeurs, et c'est cela qui est difficile à supporter pour ceux d'entre eux qui ne sont pas des imposteurs.



ERWIN SCHRÖDINGER – L'ESPRIT ET LA MATIÈRE

(...)Pour parler sans métaphore, nous devons affirmer que nous sommes confrontés ici à l'une de ces antinomies typiques causées par le fait que nous n'avons pas encore réussi à élaborer une perspective suffisamment compréhensible sur le monde sans en retirer notre propre esprit, le producteur du tableau du monde, de telle sorte que l'esprit n'y a aucune place. La tentative de l'y introduire engendre nécessairement, après tout, quelques absurdités. J'ai discuté plus haut le fait que, pour cette même raison, le tableau physique du monde manque de toutes les qualités sensibles qui concourent à former le Sujet de a Connaissance. Le modèle est incolore, inaudible et impalpable.

De la même façon, et pour la même raison, le monde de la science manque, ou est privé, de tout ce qui ne prendrait un sens que par rapport au sujet contemplant, percevant et sentant consciemment. J'entends par là tout d'abord les valeurs éthiques et esthétiques, toutes les valeurs, tout ce qui est lié au sens et au but de l'ensemble de l'apparaître. Tout cela n'est pas seulement absent, mais ne peut, d'un point de vue purement scientifique, être inséré de manière cohérente. Si quelqu'un essaie de l'y mettre, dedans ou dessus, comme un enfant met de la couleur sur ses dessins, cela n'ira pas. Car tout ce qui est fait pour entrer dans ce modèle du monde prend bon gré mal gré la forme d'un énoncé factuel scientifique ; et en tant que tel, il devient faux.

VOICI TON ŒUVRE

Je suis venu avec des cheveux bruns
 Avec des cheveux blonds j'ai été
 Dans ma poitrine un souffle court
 Dans ma poitrine un souffle long
 Comme ces vies ont passé longuement

Longuement dans ces saisons

Tiens, je sais moi, ce qui te plaît
Un peu mon texte, un peu mes idées
Un peu davantage ma sensibilité
Mais surtout ton beau reflet dans mon miroir
Et tu guettes ensuite mon visage, d'où je viens
Curieux qui veut qu'on obéisse aux règles !

Ne t'en fais pas si je te prête la lumière
Et que je me fais plus bas que terre
Une saison prochaine nous échangerons nos destins
Tout cela nos formes le savent bien

Autant mes séductions charnelles que ton regard
Pèsent sur mon verbe que l'imaginaire étreint
Et j'aurai trouvé des pauses entre mes abrutissements

Sans toi je n'aurai rien écrit qui me plaise, après un an
Toi te promenant dans les corps aux jeunes puissances

Ces mots sont nos mots, d'apparences renouvelées

... Et nous aurons composé sous la dictée

L'ABONDANCE, LA NON-CONTRADICTION ET L'ERREUR

Que toute pensée, tout art, toute science, tout acte, toute individualité soient fondés sur une abondance objective et une règle de non-contradiction subjective semble une chose extrêmement probable, sinon rien du réel (y compris ces phrases) ne pourrait être considéré comme un objet dans l'esprit qui le perçoit. Tout se séparerait en une chose et son contraire jusqu'à ne plus pouvoir former ni pensée, ni actes, ni rien de subjectif. Ce subjectif qui est perçu forme à chaque instant un écart par rapport à la routine de fonctionnement de l'esprit tissé par la biologie organique. On a coutume alors de parler d'un esprit doué de conscience, en attribuant une conscience à peu près nulle à une cellule vivante ou une bactérie, et une conscience objective à un cerveau humain. On dira peut-être qu'une bactérie peut tout autant être dérangée dans les aléas de l'existence qu'un être humain. C'est un vieux débat dont la meilleure réponse consiste en ce que, jusqu'à preuve du contraire, aucune bactérie n'est capable d'écrire des phrases, encore moins de douter, et bien encore moins de se tromper. L'erreur, même si elle se paie cher, est caractéristique de la conscience.

Que se passe-t-il donc ? Il n'est donc pas suffisant de se contenter de penser, plus ou moins confortablement. En effet, il faut que cette pensée ne contredise pas le reste de ce qui fait nous-mêmes : nos désirs, nos actes, et que tout ceci soit présent en abondance.

Malheureusement, il faut reconnaître que ce n'est pas ce qui se passe. Chaque conscience est siège d'une gamme de sentiments qui vont de l'unité au conflit, et la condition première de son existence est un écart par rapport à un état objectif (ceci fait déjà furieusement penser aux coïncidences, aux probabilités).

Il faut donc aussi souligner que le pouvoir de connaissance (l'abondance et la non-contradiction) se réalise nécessairement en prenant le risque de se tromper, pour une finalité qui est de ne pas se tromper et qui se présente dans les éthiques historiques comme une recherche de bonheur. Ainsi, l'abondance de mots autant que l'abondance de faits naturels n'est rien d'autre qu'une étrangeté qui nous arrache à la tentation de tout résumer à une équation simple qui ne nous laisse en réalité aucune place, laquelle tentation semble inscrite dans les faits.

Nous envisageons de décrire quelque chose d'encore étranger à notre pouvoir de connaissance, quelque chose qui requiert d'engager totalement l'abondance de notre existence subjective. Il est bien entendu que, de même qu'un brin d'herbe ou un papillon ne peut envisager avec ses moyens biologiques la réalité de la conscience associée à des cerveaux plus complexes, de même nous devons supposer qu'il existe quelque chose de supérieur à la conscience que nous ne pouvons envisager avec les moyens biologiques qui nous caractérise globalement à l'époque actuelle.

En attendant, il est sans doute possible d'approcher les contours de cette région supérieure de la réalité, puisque la transition entre la matière inerte et la conscience a été à l'évidence possible sur notre planète. L'accroissement des connaissances scientifiques ne sera pas suffisant pour accéder à ces régions supérieures, car on observe un engagement de l'abondance dans les ressentis de l'existence consciente qui ne permet pas que tout s'explique par des équations. En effet, aucun concept n'est porteur de sens en dehors de l'abondance qui le crée, il faut toute l'abondance possible, mais tout n'est pas possible du moment que le pouvoir de connaissance s'exerce (il existe des fictions, des mirages, des non-être, que l'expérience ne peut valider). Alors, il est nécessaire de supposer l'existence objective d'un porteur de sens étranger à la conscience (donc pas de support organique), un porteur de sens objectif qui n'appartienne pas au subjectif que la conscience produit (que nous nommons « symbole », tels le langage, l'écriture, les actes, etc.) et ce porteur de sens il faut le placer hors de notre pouvoir de connaissance fondé sur la structure actuelle de notre existant biologique. Le mieux est de commencer par nommer cet inconnu : le « métasymbole ».

Nous voici donc en face de ce qui pourrait être aussi nommé comme « symbolique religieuse » en métaphysique. Mais alors que le terme de « métaphysique » décrit les aspects symboliques utilisés dans les religions à partir des symboles du langage, en équivalant ces aspects symboliques à un lien avec la divinité, aucune prise de conscience du métasymbole autrement qu'à partir du discours éthique ou religieux (en tant que croyance subjective) n'est encore effective, aucune objectivité de son existence n'est encore prouvée. Si cela a eu lieu cependant, force est de constater que cette objectivité n'est même pas présente dans l'imaginaire des multitudes d'esprits actuelles, ou qu'elle n'a pas laissé de trace. Nous en arrivons en ce sens à dire que la conscience crée la réalité, mais ce n'est pas satisfaisant. D'où vient ce besoin, dans la conscience, de vouloir démontrer ? On sait que tout ce qui est perçu et qui stimule la conscience a valeur de symbole avec lequel l'esprit en fabrique d'autres. Mais d'où vient ce besoin d'associer du sens à des symboles et pas à d'autres ?

Si le métasymbole est une réalité, il n'existe pas encore pour lui une démonstration scientifique (application absolue de la règle de non-contradiction sur une restriction stricte de l'abondance du réel), analogue aux équations de la gravitation pour le phénomène observable de la chute des corps, par exemple. Mais si le métasymbole existe, il doit tout autant que le symbole pouvoir entrer dans la conscience et donc « vouloir démontrer »

On peut aussi supposer que les métasymboles sont nécessairement partout présents dans le réel objectif si la conscience a un avenir, mais que nous ne pouvons généralement pas plus les intégrer à nos perceptions, prisonnier que nous sommes des représentations que nous avons de l'espace, du temps et de la réalité en général. Mais là encore, la recherche scientifique nous ouvre de nouveaux cadres conceptuels ; qu'on songe par exemple à l'intrication des particules impliquant des comportements simultanés à distance sans propagation de signal. Fantastique et étonnante réalité ! Quels sont les chemins que nous empruntons en son sein si au-dessous de nous un de ses esprits animaux n'est pas sensible à une mélodie musicale ou à l'esthétique en général ?

ÉLEVATION

Il existe un pays de rêves que la pluie lave souvent
toujours sous un épais manteau de nuages
Les gens qui y vieillissent espèrent ce grand lavage
Et entre eux avec reconnaissance le nomme « oubli »

Quand par accident le soleil trouve leurs nuages
Les esprits désorientés regardent cette terre
Les rayons surprenants sont pour eux trop sensibles
Bien plus ils préfèrent la chaleur de leurs feux

En ce pays de l'imaginaire la réalité est un péché
Alors quand les nuages reviennent c'est la fête au pays
Ensemble ils se disent que la pluie va tomber
Bien plus ils s'attachent à leurs feux

Celui-là a trop de talents pour ces sans-visages
Ils disent qu'il n'est pas assez humble pour échouer avec eux
Ces sans-visages qui l'aimeraient à leur image
Voudraient le voir tomber, le cacher ou l'oublier

Papa et maman, est-ce là le cadeau des parents
D'imposer aux enfants de chanter toujours
les mêmes louanges et ne pas exister
Dans cet imaginaire d'habitudes satisfaites

Je connais bien les sans-visages, ils portent mes vieux habits
Ils n'existent que du haut d'une supériorité
Leurs pieds sur ma tête pour grimper plus haut
L'imaginaire très occupé d'horizons nouveaux

Au jeu des reflets la ressemblance s'impose
Les talents comme les pensées ne peuvent se conserver
Toutes choses fleurissant sur des sentiments intimes
Actes, pensées et destins durent le temps d'une floraison

Quel reflet de lui-même trouve le talentueux
En ce pays d'imaginaire où chacun cache ses yeux
A-t-il un pays où trouver un visage avant de mourir ?
Doit-il marcher sur des têtes pour enfin découvrir ?

Le talentueux doit prolonger la réalité cachée
symptôme éphémère dans un équilibre
Qui dit que l'indifférence est oubli en beauté
Pour que les autres se sentent moins laids

Hélas pour toi, l'innocent si ignorant
Si les autres ne te laissent pas de choix
Pour trouver ton visage tu déchireras l'innocence
Et tes vices tromperont ton ignorance

Hélas pour toi, plein d'attachements
Si ici tu n'espères plus rien et que tout se mendie
L'élévation attendue viendra à son heure
Si tu la sens plus belle que tes obsessions



(...) À certains moments en effet, nous allons si loin dans la recherche théorique que le nombre de personnes avec lesquelles nous pouvons réellement partager nos idées se réduit à une poignée. On se trouve alors dans une forme extrême, que je goûte autant que les extrêmes physiques que j'ai connus lors de longs trekkings effectués dans les contrées désolées de l'Islande et de l'Alaska. L'extrême, personne ne nous le propose ni ne nous le demande. C'est nous et nous seuls qui définissons nos extrêmes et décidons d'entreprendre le périple, avec la sensation excitante de risque : celui que l'on court quand on explore les frontières. Plus généralement, l'aversion au risque caractéristique de notre société actuelle, hyperprotectrice et frileuse, me met souvent en rogne ! Avec les mathématiques pures et les théories les plus avancées de la physique fondamentale, le chercheur prend des risques intellectuels énormes. Il peut s'engager dans une « galère » de plusieurs années d'explorations sans avoir aucune garantie de trouver quelque chose d'intéressant. Et l'on ne peut ouvrir des chemins nouveaux ou inventer que dans l'endurance, la persévérance et un relatif isolement. Que de doutes et d'errances quand on choisit ce type de cheminement ! Lorsque j'ai commencé à travailler sur les modèles d'univers chiffonnés, j'ai pris un risque. Le sujet était si nouveau et provocateur que durant quelques années, le rythme de mes publications dans les revues spécialisées (à quoi on évalue le plus souvent l'activité d'un chercheur) n'a pu que baisser. Quand vos collègues et les commissions d'évaluation du CNRS vous font plus ou moins gentiment remarquer : « Tu ne publies plus beaucoup ces derniers temps », il faut de l'endurance et de la persévérance pour continuer à avancer. C'est ce que j'ai fait, en m'adjoignant de précieux et brillants collaborateurs. Pendant plusieurs années, nous n'avons publié qu'une poignée d'articles très techniques, n'intéressant qu'une petite frange de la communauté des cosmologistes.

C'est alors que de façon inattendue, en février 2003, les premiers résultats d'un télescope à micro-ondes de la NASA embarqué dans l'espace et spécialisé dans l'étude du rayonnement cosmologique micro-ondes, sont venus apporter un soutien inespéré à nos modèles. En octobre, nous avons publié un article qui a fait la une de Nature, dans lequel nous avons fait une étrange proposition concernant la forme possible de l'Univers : l'espace sphérique dodécaédrique. En raison de la comparaison pittoresque faite par un journaliste britannique entre notre modèle et l'intérieur d'un ballon de football dont les facettes opposées seraient recollées, l'idée a été relayée auprès du grand public par les journaux du monde entier. Comme on peut l'imaginer, le débat s'est aussitôt installé dans la communauté professionnelle, avec partisans et adversaires. C'est ainsi que doit fonctionner la science : la controverse fait avancer, d'autant que plusieurs dizaines de chercheurs se sont enfin mis à étudier sérieusement la topologie cosmique ! Aujourd'hui, en 2011, le modèle n'est ni validé ni invalidé (ce qui est déjà en soi un beau succès). Et en 2013, les données du télescope spatial européen Planck nous diront peut-être si l'Univers possède ou non une telle forme. J'ose penser que j'aurai alors d'autres sujets d'intérêt, même s'ils tourneront encore autour des structures géométriques invisibles de l'espace-temps, de l'infiniment petit à l'infiniment grand...

En effet, je réalise après coup que tous les sujets sur lesquels j'ai travaillé convergent : à toutes les échelles, l'univers physique nous plonge dans des mirages, des illusions optiques et des altérations de la perception que nous nous efforçons de dissiper. J'aime traiter, en fin de compte, de notre rapport à ce que l'on croit être le « réel ». Il est évident que le monde objectif est brouillé par l'imperfection de nos sens, même prolongés par nos instruments les

plus sophistiqués. Au-delà de ce poncif, il est impressionnant de voir comment la nature même du monde physique brouille les cartes. La mécanique quantique et son principe d'incertitude sont souvent associés à cette idée de brouillage, mais à l'échelle macroscopique, il existe aussi des distorsions de l'espace et du temps, des mirages gravitationnels, peut-être des mirages topologiques ... Peut-on parler d'un réel voilé ? À condition d'accepter qu'il est possible de déchirer le voile, ou une partie du voile, grâce à nos instruments mathématiques. Nous ne serions pas alors plongés dans l'illusion de manière irréversible, à la façon de la Mâyâ des hindous. Nous, physiciens théoriciens, faisons le pari – peut-être naïf – qu'à force qu'à force d'études, nous acquérons les moyens intellectuels de pénétrer plus avant dans le réel.

À JEAN-PIERRE LUMINET

Il est des soleils d'esprit, rythmes vivants
Astres natifs battant au cœur de la chair
Chers attachements des hommes gravitant
Tous en rond, autour de creux d'univers

En rond, en rond les actes et les pensées
Les mots et les émotions se répètent
Et les soleils d'imaginaires creusent profond
Les pivots des destins et des lendemains

Et tombent en tournant autour du songe creux
Songe du non-être, chers faux temples construits
Soleils adorés qui jamais rien ne donnent
Que lumière originelle et pour nous une face d'ombre

Mon soleil ! dans l'ondulation de la trame cosmique
Je sens que je ne tourne plus rond, pourquoi ?
Je tombe en moi-même vers un effrayant néant
Car mes certitudes ont été lacérées

Je veux me protéger, abolir l'orbe défaillant
Qui vers mon soleil me jette fatalement
Je tombe en vertige et veux m'accrocher
À un mensonge, une action vengeresse

J'aurai des sueurs froides et j'aurai peur
J'aurai la colère embrasant mon cœur
L'envie de tout détruire pour tout reconstruire
L'envie d'écraser dans le feu ces lendemains trompeurs

Surtout ne plus penser, mais alors ?
Un ventre offert en pâture, voilà ce que je deviens ?
Mes yeux aperçoivent malgré la révolte furieuse

Le vertige des pensées vraies sculptant l'univers !

Noblesse qui fait de la réalité une amie, noblesse amère
Et si bonne, près des silences froids où roulent les destins
Aux déchirements de l'imaginaire rarement succède
La venue d'une comète dans les systèmes solaires

C'est pourtant la libération que nous cherchons à travers nos croyances
C'est elle que nous aimons, nos déterminismes rêvant l'inexistence
Et c'est l'ondulation d'univers, l'insupportable qui contre les apparences
Ne trahit aucun soleil et devant mes yeux levants qui cherchent une parole...

UNE NUIT

J'étais sous le coup d'un charme amoureux
Oh ! Il n'en avait pas fallu beaucoup
une main tendue un regard...
Mais c'est celle-là que je voulais
Celui-là que je voulais
Et je l'avais mérité sans le vouloir

*Je ne fais pas l'adulation de l'amour qui tue l'amour, ces temps ont passé. Il est
pauvre celui qui n'a personne à aimer, il est pauvre celui que personne n'aime.*

Amour ô mon amour, toi aussi tu es une obsession
Mon cœur, éteins-toi, mais ne soit pas absent

*Le cœur trop gros, le cœur qui défaille, c'est la réalité de mystères. Elle traverse ce
corps symptôme, il réagit en biologique. Elle est heureuse l'obsession d'amour, mais c'est une
obsession.*

Tu n'accouches de rien dans la réalité, tu n'es qu'obsession
Mon cœur éteins-toi, mais ne soit pas absent
Avec l'autre tu feras vivre les animaux, grandir les plantes
Dans les recoins de ce monde tu iras loger les équilibres

*J'étais sous un charme amoureux, et humblement une seconde fois de ce que j'espérai
sans réclamer je fus comblé, et sur mon lit la nuit tomba.*

Car ainsi que je sais aimé, c'est pour en toi faire fleurir la beauté

L'ENFERMEMENT ET LE NON-ENFERMEMENT DANS LES SYMBOLES

Toute l'activité de l'esprit use de symbole, mais les valeurs associées aux symboles ne sont
pas égales. Il n'est pas culturellement équivalent de respirer, manger, conduire une voiture,

et de sacraliser la respiration, la mastication, la conduite d'une voiture. Ces activités n'ont pas de valeurs symboliques en elles-mêmes et l'on ne parle même pas d'elles comme symbole, ou à la rigueur pour certaines d'entre elles comme symboles de ce qu'il ne faut pas faire. Mais quels sont les symboles qui peuvent s'associer dans une symbolique et donc dans les allégories mythiques associées ? L'intouchable ? Ce qui est rare ? L'inconnu ? Le difficile ? Le désirable ? Le démontrable ? L'abondance ? La non-contradiction ?

La liste pourrait être longue et ici l'abondance déborde de loin ce que la règle (la non-contradiction) peut assujettir.

On ressent généralement alors un malaise. Il existe un état d'unité de la conscience qui est une chose peu explicable et instable selon la réalité telle que nous l'avons apprise, et le malaise vient de ce que cette unité se fissure, menaçant notre intégrité psychique et physique si nous sommes totalement engagés dans le pouvoir de connaissance et la transformation biologique. À mon sens, le problème du mal réside dans l'enfermement dans les symboles, c'est-à-dire dans l'obsession de la matérialité objective du symbole. Ainsi le refus d'aller embrasser dans son lit votre enfant qui vous le demande, motivé que vous êtes par l'obsession de ne pas perdre le fil de votre pensée. Alors que c'est précisément ce refus d'engagement dans l'abondance qui réduira votre pensée à un non-être, et pas une mémoire qui se recharge d'elle-même sans que vos capacités ou votre volonté y soient pour rien.

À mon sens, le problème du mal s'aggrave d'une autre façon dans l'incapacité d'échapper à l'emprise des symboles, quand les éthiques et les religions se mettent à sacraliser des mythes. Si la vérité et la beauté perçues peuvent laisser indifférentes, le mensonge et la laideur se trahissent par la souffrance qu'ils apportent dans la conscience de celui qui perçoit. Le mal est la chose la plus contagieuse qui soit, car il est pour notre structure de conscience à peu près impossible d'échapper à l'enfermement dans les symboles et aux obsessions qui en découle. Les guerres comme les meurtres, et surtout les meurtres d'enfants, sont les plus savoureux des sacrifices humains réclamés par l'enfermement total dans les symboles. Des êtres qui y sont (et il est facile pour chacun d'être obsédé) et qui ont le pouvoir d'agir en toute impunité ne peuvent penser qu'à vampiriser le matériau humain pour pouvoir survivre dans l'absence de sens, car ce matériau leur semble porteur de quelque chose qu'ils estiment.

Pourtant, on observe que l'humanité spirituelle survit malgré tout. Quelque-chose agit pour que l'improbable, le faible, soit porteur d'un sens qui fascine les consciences et arrache à l'enfermement symbolique. Nous l'appelons la « finalité », dont le sens serait porté par les métasymboles. C'est la réalité qui les produit, pas les actes directs des créatures qui ont l'habitude de créer des symboles. Je suis conscient que cette description ressemblerait à une divinisation des symboles naturels, tel le dieu-soleil des anciens égyptiens, si il n'y avait pas cette différence : le symbole donne du sens aux objets, tandis que le métasymbole donne du sens à la conscience.

Le métasymbole n'est pas l'objet lui-même, mais une coïncidence d'un objet de la réalité avec une conscience. C'est donc un « évènement » qui paraphrase dans la réalité objective une symbolique présente dans la conscience. Donc, la probabilité que ce type d'évènements se produise dépend de deux choses : la structure de la réalité et la conscience.

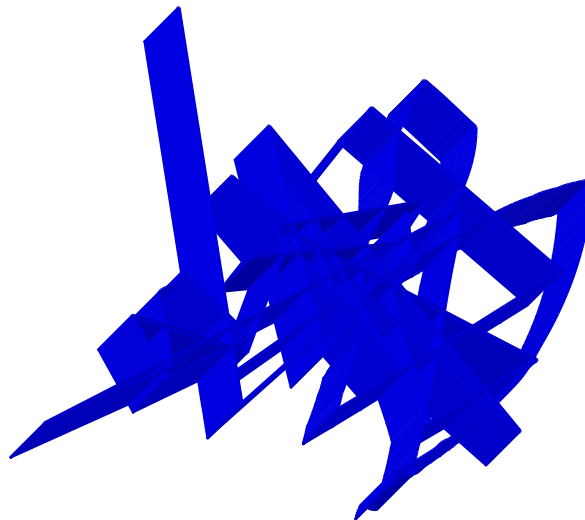
Il n'y a que le métasymbole qui puisse prendre du sens objectif, sous forme d'inscription dans les évènements qui se produisent. J'ose dire qu'au contraire l'enfermement dans les symboles n'est porteur d'aucun sens et que l'imaginaire

fonctionnant alors à grand rendement sur des images vides est le grand responsable des sacrifices observés.

On doit donc chercher le métasymbole dans la surprise produite par la rencontre inattendue de quelque chose de beau, de rare, de réconfortant. Sa matérialité est forcément un symbole connu du sujet pensant. Mais ce beau, ce rare et ce réconfortant est aussi le non enfermement d'une conscience et donc une attitude suffisamment improbable qui fait sens dans la conscience du sujet pensant. La raison d'être et la surprise du métasymbole sont donc de souligner ce sens (qui serait de fait universel), de l'inscrire dans les événements.

Ainsi, le sens souligné de ce qui fait effort pour vivre se trouverait métasymbolisé par des symboles différents sur terre et dans les autres mondes habités de l'univers, mais il y a fort à parier que les symboliques soient convergentes (éthiques et religions permettant l'échappement) si elles doivent souligner un sens fort s'apparentant à une finalité unique.

Les métasymboles seraient la matérialisation présente et immédiate de la même et unique éthique possible, efficiente et compatissante, de ce qui a vécu ou vit, sur terre et ailleurs dans l'univers.



WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) Il faut enfin qu'il soit encore question, après tout cela, du niveau de réalité le plus haut, dans laquelle le regard s'ouvre aux parties du monde dont on ne peut parler que par allégorie. On pourrait commencer ici justement par une allégorie et parler du niveau de réalité qui nous unit à l'éternité. Mais il n'est pas encore possible ici de comprendre les allégories et, par ailleurs, il faut pour l'instant revenir en arrière une fois encore pour parler de la gradation des régions de réalité qui doit trouver son achèvement avec ce niveau le plus élevé.

(...) Mais nous savons par ailleurs que l'amour transforme toute la réalité d'une manière bien plus générale et bien plus sérieuse. Notre relation aux hommes modifie la physionomie du monde qui nous entoure. Sans doute n'est-ce pas la petite partie du monde qui se laisse complètement objectiver qui est modifiée ici. Mais partout où les choses ont une certaine signification pour nous, cette signification est influencée de manière décisive par

notre position à l'égard des hommes. Il est vrai que la clarté et la couleur objectives des choses qui nous entourent, par exemple, en tant qu'elles peuvent être enregistrées au moyen d'instruments optiques, ne dépendent pas de nous. Mais le fait que le monde s'illumine pour nous de couleurs claires ou bien nous apparaisse gris de part en part, ce fait est entièrement déterminé par notre position à l'égard des autres hommes et par l'état de notre conscience. C'est pourquoi cette partie de la réalité pèse souvent beaucoup plus lourd que la région objective sur l'ensemble de la destinée humaine. Le bonheur et le malheur dépendent seulement pour une petite part des événements objectifs extérieurs. Pour être heureux, on a besoin de certaines présuppositions déterminées dans l'âme, et non pas seulement de circonstances extérieures favorables.

C'est avec l'amour que grandissent les ailes de l'âme, comme le dit Platon dans le *Phèdre*. Cette attitude intérieure à l'égard de la réalité détermine en outre aussi notre façon de penser et d'agir, et dans cette mesure elle a indirectement une emprise même sur la région objective. Mais cette attitude à l'égard de la réalité dépend pourtant à son tour, de manière si décisive des processus de connaissance par lesquels elle entre dans et elle est si différente d'un homme à l'autre que cette partie de la réalité ne peut plus être objectivée. L'état, par exemple, dans lequel le monde nous devient étranger et séparé de nous comme par un rideau de brume peut être transformé en un autre état par la sympathie d'un ami qui nous demande si nous allons bien ; on compterait bien d'autres exemples encore d'une situation de connaissance identique. Aussi peut-on désigner comme l'un des premiers caractères spécifiques du niveau de réalité dont il doit s'agir dans les sections qui suivent la juxtaposition des deux faits suivants : celui que la réalité dépend pour une part considérable de l'état de notre âme et que nous pouvons dans cette mesure transformer le monde à partir de nous-mêmes ; et celui que l'effet de cette capacité de transformation se dérobe pourtant en partie à l'objectivation justement parce que les hommes sont différents et se comportent différemment à l'égard du monde et parce que cet état créateur de l'âme appartient à l'océan de ses processus inconscients, dont aucun ne peut être amené à la surface de la conscience sans modification.

Ce second point est en connexion étroite avec encore une autre circonstance importante : la force de l'âme, qui lui permet de transformer le monde, ne peut pas être dirigée par la volonté humaine. Nul ne peut obtenir par exemple, même en tendant à l'extrême toutes les forces de sa volonté, qu'apparaisse entre soi et un autre homme la relation que nous appelons l'amour. Au contraire, un sentiment instinctif nous dit que la volonté est un instrument totalement inadapté au maniement de la partie de notre âme dans laquelle s'accomplissent les modifications décisives de la réalité.

Lorsqu'on dit que nous pouvons transformer le monde par les forces de l'âme, il faut donc ajouter que nous ne pouvons pourtant pas opérer cette transformation selon notre volonté. Par ailleurs, la capacité des hommes à comprendre est illimitée et il existe aussi à cet effet des chemins pour influencer les facultés créatrices de l'âme à partir de la conscience.

(...) Il est clair que seul un observateur superficiel peut voir dans la loi éthique un dénigrement de la vie de individu au profit de celle de la communauté et une imitation de la liberté. Pour qui voit clair, elle est un recueil d'expériences séculaires au sujet de la manière dont il faut se comporter afin « d'être heureux » - au sens où les Anciens l'entendaient – ou, selon le langage des chrétiens, de « trouver grâce aux yeux de Dieu », ou encore, selon le chemin de pensée de cette section, de « protéger les facultés créatrices de l'âme ». On comprendra que sur le plan des principes ces trois formulations différentes veulent dire la même chose.

VOICI L'HOMME

Souvent nous nous faisons honneur
De respecter nos engagements
Il semble même que soit obligé
D'obéir à nos sacrés commandements

On ne sait pas trop comment on fait
Devant sa femme, ces choses ou ces gens
Pour respirer d'âme ou étouffer
Et bien je dois clarifier le jeu des reflets

En toutes choses l'esprit voit son reflet
Et quand s'ose l'un devant l'autre
D'un même reflet de laideur nous fuyons,
D'un même reflet de beauté nous attirons

Et beauté devant laideur c'est indifférence
Et beauté devant laideur c'est une absence
Et laideur devant laideur c'est la démence
Et beauté devant beauté c'est l'attirance

Vient le temps des miroirs trop présents
Le vrai nom de l'homme, l'image atypique

ATTENTE DE LA CONSCIENCE

Je t'appelle à nouveau, toi qui viens quand tu veux
Ici c'est la paix de la forêt et la musique somptueuse
Ici est un écrin pour te recevoir, heureux
Et tout bercé d'art sensible je t'attends

Oh ! Je suis un peu forcé de te chercher
Je garde bien cachée la vérité derrière ma beauté
Peureux de mes actes à l'imaginaire sans pitié
Je n'ai rien pour me pardonner et reste obligé

J'attends qu'avec toi se reflète mon image
Que depuis mon être intime je sente le diamant
De ta beauté vibrante qui tient l'univers
Dans l'écrin de mon cœur languissant

Ici ce n'est pas comme dans les contes fées
Il n'y a rien d'évident pour nous dispenser de chercher
Le mieux est de s'en aller courir dans la forêt
Faire suer corps et esprit et leurrer les appétits

Quand mon animalité aura donné, elle te plaira peut-être
L'amorce de cette poésie c'est avant de courir les sentiers
Que je l'ai griffonné sur une feuille de papier
Cette errance qui t'appelle sera pour toi ce soir

Maintenant c'est le soir, il me semble que je t'attends encore
Car de joie je n'ai pas pleuré, ni souri sur le temps qui s'épuise
Maintenant c'est le soir et ailleurs que dans le verbe
Retrouve-moi encore, je te retrouverai

JEAN-PIERRE LUMINET – ILLUMINATIONS

(...) Valéry demandait au poème qu'il lui procurât une « sensation d'univers ». Il est certain que cette sensation de totalité est première, qu'elle est à l'origine de mon émotion poétique tout comme de cette passion que j'ai conçue pour la cosmologie – l'étude de l'Univers physique considéré comme un tout. C'est d'ailleurs cette intuition du tout qui empêche encore la cosmologie, aux yeux de certains, d'accéder au statut de science à part entière, en vertu du réquisit selon lequel il ne pourrait y avoir de science du tout. Même si, on le sait, il n'existe pas de bonne définition de l'Univers, on ne peut s'empêcher d'interroger son sens. Le sens nous déborde plus qu'il nous échappe. Cette sensation d'univers, qui est à l'origine de ma double démarche d'astrophysicien et de poète, a pris un jour le visage d'une émotion déterminante par la grâce d'une phrase lue dans un livre, et dont je me souviendrai à jamais. J'avais une quinzaine d'années, dans ma campagne natale près de Cavaillon, et je venais de lire une encyclopédie d'astronomie, d'une grande aridité de présentation. Soudain, à la dernière page de l'ouvrage où se trouvait résumé un exposé de la relativité générale, et notamment du concept d'espace courbe – auquel je ne pouvais à l'époque rien comprendre -, je suis tombé sur cette phrase qui m'a stupéfié : « L'espace a ici la forme d'un mollusque. » J'ai plus tard étudié les grilles de coordonnées souples dites du « mollusque de Gauss », qui ont donné après coup un sens mathématique à cette phrase. Je crois pouvoir dire aujourd'hui que c'est le mystère de cette phrase qui a peut être décidé de ma vocation de chercheur, par l'énigme à la fois poétique et scientifique qu'elle me posait. C'est pour expliciter les courbes et les bosses du mollusque universel que j'ai entrepris mes travaux sur la relativité générale, sur les trous noirs et les univers chiffonnés peuplés de galaxies fantômes. Oui, ma « sensation d'univers » m'aura été donnée par le mollusque d'espace-temps !

Souvent, on me demande si le fait de travailler aux frontières de la physique fondamentale et de la cosmologie, avec des notions où l'infini est omniprésent, ne m'éloigne pas des préoccupations de la vie ordinaire, voire ne me met mal à l'aise. Je suis un grand admirateur de Bachelard, mais sur un point je ne partage pas son sentiment lorsqu'il écrit : « On ne vit pas dans l'infini parce qu'on n'y est pas chez soi. » Cette relation inquiète à l'Univers, cette appréhension négative de l'infiniment grand, je ne l'éprouve pas du tout, même si je puis la comprendre sur le plan historique et culturel. Elle n'est pas nouvelle. Elle

est toujours contemporaine de l'effondrement d'une image unifiée, harmonieuse du cosmos. Je pense au retentissement d'une telle situation dans la poésie de John Donne, par exemple, à son admirable « Anatomie du monde », à cet émiettement infini de l'Univers «retournant à l'état des atomes » dont il s'inquiète, à l'aube du XVI^e siècle, après les révolutions cosmologiques introduites par Copernic, Kepler et Galilée. Je pense aussi à Laforque, qui vit à une époque – la seconde moitié du XIX^e siècle – où la conception d'un espace infini s'est imposée, mais qui, par une projection cosmique de son mal-être personnel, s'alarme d'une souffrance universelle, à proportion infinie. Je comprends cela, mais je me sens plus proche des poètes de la plénitude infinie (et non de l'espace vide et mort de Newton) : Lucrèce – référence antique incontournable -, Whitman, les romantiques allemands, Jean-Paul Richter en particulier, à qui le voyage dans un univers infini inspira « La comète », un chef-d'œuvre de spontanéité créatrice. Sans doute peut-on distinguer deux types de sensibilités, l'une réceptive à la totalité finie, l'autre à la fragmentation, aux flux permanent des choses : Parménide et Héraclite. Ce plan de clivage se trouve dans la sensibilité poétique tout autant que dans la créativité scientifique. Elle engagera le savant à lancer dans telle ou telle piste de recherche au détriment d'une autre, elle engagera le poète à interpréter et « vivre » différemment les nouvelles données de la science. Je pense toutefois que ces deux tempéraments peuvent être réconciliés, car pour ma part, je me sens à l'aise dans ma maison infinie, pour répondre à Bachelard. Je construis des modèles d'univers chiffonnés qui sont finis mais qui donnent l'illusion d'être infinis ; tandis que dans mes poèmes, je tente d'édifier, comme Claudel, ma « maison fermée », mais une maison où l'infini pourrait rentrer, lavé du mépris inquiet où le tenait l'auteur des Cinq Grandes Odes.

L'un des poètes les plus profonds que je connaisse est Omar Khayyâm. Cet humaniste persan du XI^e siècle fut sollicité d'un côté par le vizir Nidham al Mulk, qui lui offrit le pouvoir politique, de l'autre par Hassan Ibn as- Sabbah, le fondateur de la secte des Assassins, qui lui offrit le pouvoir religieux. Khayyâm refusa ces deux pouvoirs, choisissant de se consacrer exclusivement à la science et à la poésie. Mathématicien et astronome, il dirigea l'observatoire de Nichâpur et prépara la réforme du calendrier persan. Poète, il prescrivit le vin et l'amour comme remèdes à tous les maux de la condition humaine. Nul ne fut mieux placé que lui pour parler de la vaine ambition du savant, de celui qui ne se préoccupe que de résoudre l'énigme universelle en oubliant tout contact avec la réalité terrestre. Le souci constant de Khayyâm fut d'emprunter toutes les voies qui s'offrent à la connaissance, convaincu que tout chemin à sens unique mène vers l'impasse. C'est dans cette impasse, dit-il dans ses quatrains, que se fourvoient les purs hommes de science, « ces perceurs maladroits des perles du savoir ».

Le recueil de poèmes que j'ai commencé à la fin des années 1990, mais que je n'ai publié qu'en 2004, « Itinéraire céleste », a traduit la fin de la schizophrénie volontaire et têtue que je m'étais jusqu'alors imposée, et qui me faisait considérer les deux pôles intellectuels de ma créativité – science et poésie - comme parfaitement étrangers l'un à l'autre, voire antagonistes. Mes précédents recueils exprimaient la pure émotion individuelle, perçue dans ma seule sensibilité. Celui-ci a mis l'inépuisable flux et reflux de l'espace intérieur en résonance poétique avec celui de l'espace cosmique. Nul apaisement particulier : harmonie et désordre continuent de régner tour à tour dans ces espaces. Mais l'itinéraire céleste est celui d'un imaginaire poétique s'envolant vers une forme élargie de l'expression littéraire.

Ce n'est d'ailleurs sans doute pas un hasard si, à la même époque, j'ai estimé qu'il pouvait être intéressant de « mettre de la science dans le roman », c'est-à-dire d'utiliser les

fabuleuses histoires de certains hommes de science pour en faire des héros de roman. Dans cette veine, j'ai commencé avec « Le Rendez-vous de Vénus », qui se déroule au siècle des Lumières, j'ai poursuivi avec « Le Bâton d'Euclide », un roman sur l'histoire de la bibliothèque d'Alexandrie – un hymne à la transmission des savoirs par-delà les clivages idéologiques et religieux, sujet plus que jamais d'une brûlante actualité. Et en 2006 ai commencé, avec « Le Secret de Copernic », une série romanesque qui fera pénétrer dans la vie, l'œuvre et la pensée de ces grands découvreurs qui, entre le XVIe et le XVIIe siècle, ont bouleversé le monde, bousculé les vieilles croyances et révolutionné notre image de l'Univers.

A travers l'écriture romanesque je souhaite, à l'instar d'Alexandre Dumas, un de mes modèles, instruire tout en divertissant. Dans la mise en scène de la science, ce n'est pas de vulgarisation qu'il s'agit, mais de sensibilisation. La fiction permet de mettre de la chair sur des personnages historiques et des concepts à première vue rebutants, parce que « scientifiques ». Le roman humanise le propos et démontre que le savoir n'est jamais séparé de l'émotion.

En résumé, ma vie de chercheur et d'écrivain est ainsi la quête d'une double mesure : celle du cosmos et celle des profondeurs de l'âme humaine.



LA DEESSE

Le pouvoir de connaissance aveugle et égare
La déesse qui le porte ne sait même pas son nom
Elle a besoin des yeux et des mains des autres

Le corps lavé la déesse qui tombe
Apprend à se voir dans le miroir
Cherche des parures pour le repas

Ils donneront leurs gaietés à la déesse
Ils ouvriront par elle l'espace majestueux
Ses yeux blancs deviendront soleils

CRÉATIONS ADOLESCENTES

Elle est une plage de l'autre côté de la mer
Un endroit mystérieux où poser le pied
Quand elle pose sur moi ses yeux
Il me semble que je pourrai voyager

Cette fille aux yeux ouverts ressemble
Au garçon qu'elle a transfiguré
C'est merveille de voir ainsi en elle
Cet autre doucement accouché

À cet appel commence la traversée
Que font tous les grands chercheurs
L'appel est pour ces voyageurs obstinés
Qui désirent autre chose que rester

Je le vois doutant un peu, mais il sait d'instinct
Qu'il peut voyager parce que ta main
Dénoua les amarres de son bateau
Avant qu'il ne pense avec des mots

Il est parti confiant en dépassant son phare
Ton jeune explorateur découvreur de reflets
Il a levé les ancres et gonflé ses voiles
Sur la mer devenue océan désiré

Quand ta plage recevra son empreinte
Entre tes dunes monteront les fluides
Dans tes yeux troubles couleront les rivières
Vos deux corps soulevés par la marée

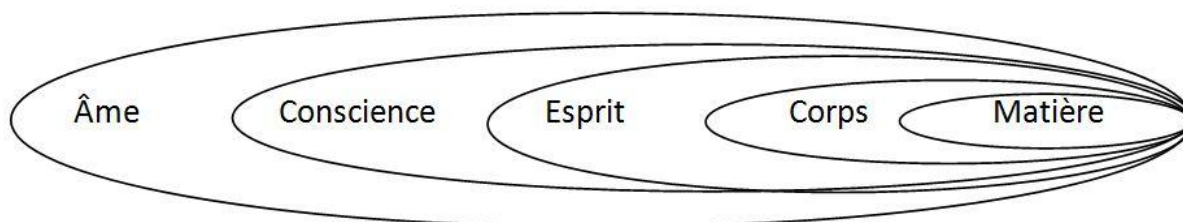
Quand le présent doucement au large refluera
Effaçant au passage l'empreinte de celui-là
Je vois déjà d'autres phares hâtivement dressés
Balisant de lumière les hasards jusqu'à toi

Un jour ton île commencera à dériver, impatiente
De là où partent les bateaux elle se rapprochera
Et enfin elle viendra toucher aux quais, hardiment
Et ta plage et sa plage parleront de voyages

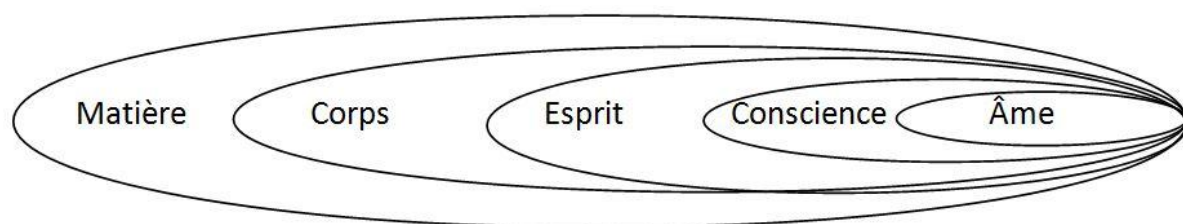
LES REGIONS DE LA REALITE

Le rapport à la réalité dépend de la région qui nous structure. Je suggère donc naïvement pour les créatures vivantes une classification des concepts culturels existants (et une clarification en les mettant en rapport les uns aux autres), selon les représentations suivantes, en allant du moins déterminé, mais le plus créateur : l'âme, au plus déterminé, mais le moins créateur : la matière.

Les premières ellipses ci-dessous figurent la réalité de la créature, de l'être simple à l'être complexe, selon sa puissance de création (métasymbolique ?) dans cette réalité :



Les secondes ellipses ci-dessous figurent sur le même principe la réalité de la créature selon sa puissance de détermination dans cette réalité :



La superposition de ces deux ellipses fait distinguer 3 régions de la réalité :

Âme/Matière	-	Corps/Conscience	-	Esprit
inconnu	-	animaux évolués	-	animaux simples

Il est évident que c'est la région intermédiaire, celle du Corps/Conscience, qui se permet ici de parler à sa manière : par l'utilisation de symboles écrits. Ainsi la réalité ou l'irréalité des autres régions qui ne sont pas de sa nature permettent au moins d'établir cette évidence. Sortons de l'enfermement (sans prétentions) et parlons de l'esthétisme : la symbolique de la beauté mènerait vers la région où l'âme s'amalgame à la matière. En effet, elle s'applique éminemment à ce qui échappe à la tyrannie des symboles. Je pense par exemple que le corps d'un enfant dont on ne peut pas prévoir ce qu'il deviendra en vieillissant est un signe de cette beauté. Il symbolise notre région Corps/Conscience, notre rapport incertain à notre corporalité, où l'on voit la conscience en face de la corporalité qui est son support et qui nous détermine, malgré toutes les erreurs et les prétentions que nous nous faisons à son sujet. C'est un point central dans la course que nous faisons de la

naissance à la mort, car nous observons que dans cette région centrale, le corps a le pouvoir de faire nos pensées adaptées à ce qu'il peut faire.

Pour l'admettre, la conscience est ainsi obligée de faire entrer des symboliques d'empathie et de reconnaissance des autres. En effet, un vieillard qui ne sait plus bientôt comment marcher tout simplement ne peut plus envisager de faire des saltos sur le sable, son corps ne le lui permettra pas et il se sentira diminué et il souffrira en imaginaire, s'il ne se reconforte pas par la mémoire de ce qu'il a fait. Mais il trouvera toujours quelque chose qu'il n'a pas fait dans sa vie, des expériences non faites. Alors, si au lieu de nier son handicap il reconnaît la valeur des autres qui peuvent agir, et qu'il en fait un ensemble non étranger à lui-même, il sera utile et heureux. On l'appellera « un sage », si la région où il est le permet !

C'est merveilleux de constater que là aussi la finalité se sert de la dégradation corporelle pour nous porter à former des symboliques de valeurs universelles. Que le symbole objectif qui est l'enfant ait cette même symbolique en conscience pour la plus grande part des êtres conscients ou préconscient de l'univers, voilà une chose très probable. En lui-même il peut être un métasymbole pour joindre sur une même éthique des chaînes symboliques différentes, et dans ce cas, pour avoir été rêvés ailleurs dans la même finalité imprégnantes, nous ne sommes pas les seuls créateurs de nos enfants .

LA TERRE DES AUTRES

La patrie est un lieu imaginaire à la mesure de l'homme
Celui-là veut dire son amour, trouver son reflet
il parle de grands espaces, de terres et de cieux
Où beautés et laideurs ont assez de place

Il est encore des horizons en latence
Où l'ombre et la lumière se prêtent à la création
Pour peu qu'un enfant y rêve, qu'il y voie les cendres
De ses amours, celui-là en fera sa patrie

De l'imaginaire collé à une terre sortiront les faucheurs
Et trop d'enfants crédules se couperont les têtes étonnés
Sur les amours se moissonnent les obsessions
Ainsi que se moissonnent les blés à la fin d'une saison

Incapable de vivre sans manteau de rêves sages
Au cœur des grandes villes d'autres avancent en silence
Ces enfants ont vieilli, ne savent plus où aller
Ici, beaucoup trop d'intimés recouverts de béton

Chacun veut des refuges secrets à prendre de force
En des coins protégés ils se retrouvent entre eux
Ainsi renaissent les peuples quand on les a niées
Ce qui est contrarié s'exprime comme il peut

Si la méchanceté marche avec la laideur

C'est d'abord un reflet de nos tristes cœurs
Nous sommes privés d'espace et pour trouver le bonheur
Trop nombreux parmi nous ne savent que mendier

LES ÉCOLES

Verbe déterminant adjectif préposition
Participe présent adjectif verbal conjonction
Subjonctif imparfait adjectif possessif préposition
Adverbe de manière pronom locution

Le temps a passé sur les chaudes saisons
Entre quatre murs imitant sous la dictée
Il y avait des gamins qui apprenaient mal
Ils étaient faits pour comprendre en totalité

Comme il est étrange de disséquer
La langue mouvante qui vient d'ailleurs
À tromper le mal par des obligations
Il arrive de ne plus savoir parler

Il arrive de ne plus savoir exister ou pire
Devoir comme une horloge devenir
Marquer les heures des erreurs obstinées
D'un imaginaire sans conscience entraîné

Dans l'opposition des contraintes se niche l'art
Comme une promesse dans un nid mortel
Si tu veux le voir tu ne dois pas croire
Que ce messenger peut s'emprisonner



PETITE VILLE 2011

Il y a bien longtemps que les gargouilles en cercle
Ne veillent plus la terre des ancêtres du haut des vallées
Dans les crânes des mourants se poursuivent
Les lentes cuissons des possibles avortés

Personne dans les rues qui a le rose aux joues
Pas de femmes ni d'hommes qui donnent envie
De se fatiguer pour un peu de compagnie
Et nous sommes prisonniers d'une mauvaise carte postale

Bien des réalités restent insoupçonnées
Il est certain qu'il est dangereux de les dévoiler
Pour vivre heureux restons chez soi
À gober les mêmes histoires à la télé

Conscience...
Pourquoi...
La...
Conscience..

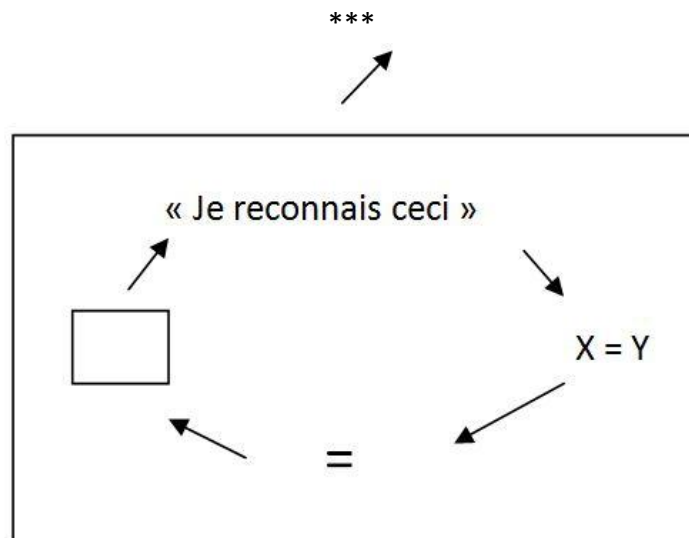
C'est bizarre je reste calme et n'arrive plus
À payer de colère les tickets de l'imaginaire
C'était il y a un instant où par crainte de lâcheté
Dans ce jeu bizarre je réglais mon dû

Se battre et tomber dans le piège tentant
De soi-même épuisé et frustré se projetant
J'accepte timidement de m'avancer dans l'aube
Si sensible d'un jour radieux accueillant

Et je pleure, comment est-ce possible
Corde de fureur qui ne peut plus vibrer
Sous cette boue d'humanité enfin séchée
Reposeront mes réponses aux mensonges

Elles resteront là à attendre d'autres créations
Attendre de paraître à la lumière du jour
Je n'entrerais pas dans le jeu piégé d'une contestation
Où tant de poètes ont servi les mensonges

La corde du dégoût vibre toujours
De la laideur je veux toujours m'enfuir
Mais c'est déjà mieux pour mon reflet
De subir cette justice et pouvoir oublier



WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) Dans cette situation, et comme il est clair que les différents niveaux de réalité doivent « s'ajuster », ce qui arrive d'un point de vue biologique doit recevoir aussi son sens dans le niveau de réalité du symbole. Il est fréquent que cela se fasse à travers un groupe particulier de symboles, dont il faut qu'il soit question maintenant. Il s'agit ici en premier lieu de processus biologiques qui concernent un ensemble de beaucoup d'hommes : par exemple la formation de communautés humaines, ou ce l'on appelle les événements politiques, et de manière parfaitement générale des actions que nous désignons couramment comme la conséquence des pulsions et des passions humaines.

Lorsqu'à l'automne de chaque année le temps est arrivé, les oiseaux migrateurs se rassemblent en gigantesques troupes comme à l'appel d'un commandement imperceptible pour prendre ensemble le chemin qui mène vers le sud. Il peut arriver de même qu'à travers d'immenses contrées les hommes tombent subitement dans l'inquiétude et qu'ils s'attroupent, entrent ensemble dans une griserie d'exaltation, comme s'ils étaient poussés par une puissance invisible, ou s'engagent dans un travail de destruction encore plus insensé. Ces processus trouvent leur expression dans le niveau de réalité des symboles en ceci que des mots ou des concepts déterminés, parfois aussi des signes de reconnaissance extérieurs quelconques, se transforment en « symboles du mouvement ». C'est ainsi qu'en France les mots de « liberté et égalité », en Russie le drapeau rouge, ou la croix à l'époque des croisades, sont devenus les signes du mouvement. Les communautés humaines se forment à des signes de ce genre et il semble que ce soit la seule force des symboles qui décide des points de vues selon lesquels les hommes se réunissent et se séparent en « nous » et « les autres » et se livrent bataille souvent jusqu'à l'anéantissement. La différence concrète qui existe entre deux thèses ennemies peut alors être si faible que la raison pour laquelle on fait la guerre est absolument impossible à comprendre dans la sphère logique – ce qui est un signe clair du fait que ces thèses ne sont que des signes extérieurs qui dépeignent dans le niveau de réalité des symboles un événement d'une autre nature.

(...) Le processus biologique qui s'accomplit à notre époque chez les peuples de la Terre et dont la force lugubre se manifeste déjà à présent de façon atroce dans la Seconde Guerre mondiale a certainement pour but la formation de communautés humaines plus grandes dont le gouvernement s'étende plus loin que celui des entités nationales conditionnées par la communauté de langage ou de race. Les grandes communautés qui combattent pour leur existence se rassemblent ici autour de signes très différents : en Allemagne et en Russie, on veut que l'unité supérieure à laquelle on aspire soit liée par une nouvelle profession de foi, mais telle qu'elle permette pourtant à l'idéologie d'être fortement adossée à l'ancienne idéologie de l'État national, comme en Chine et au Japon ; pour la communauté que conduisent les Anglo-Saxons, le lien reste celui du droit commun et de la prospérité commune qui s'épanouit grâce à lui. Quant à l'origine du combat, nous ne la connaissons pas, et le résultat de la guerre ne sera sans doute reconnaissable qu'une ou deux décennies après sa fin, lorsqu'il sera devenu évident que telles communautés nouvellement formées entrent dans l'histoire future comme des unités solides et que telles autres sont définitivement oubliées. Il est certain qu'un ordre de droit se développera alors aussi de lui-même dans les unités nouvellement formées, ordre qui peut être vu simplement comme le signe extérieur du fait qu'ici est apparue une communauté durable.

Peut-être devrait-on dire encore que l'homme individuel ne doit jamais croire qu'il puisse exercer une emprise réelle sur le cours de l'histoire du monde par des idées ou des programmes nouveaux. L'histoire du monde reçoit sa forme de puissances différentes et plus fortes et ce ne sont pas les hommes qui font l'esprit des époques. L'homme individuel peut tout au plus trouver la trace de l'esprit de l'époque, pressentir son effet et lui donner une forme déterminée avec des mots. Naturellement, ces mots peuvent alors être les cristallisations par lesquelles un changement préparé de longue date s'accomplit subitement comme par enchantement. Mais il est clair aussi que l'homme individuel n'est alors qu'un outil, et non la force d'impulsion de ce qui s'accomplit. C'est pourquoi l'homme d'État ou le politicien individuel est presque toujours remplaçable - après l'assassinat de César son œuvre a été achevée par un autre -, tandis que le grand artiste n'est sans doute pas remplaçable, même en ce sens. Il est vrai que même l'artiste ne peut que créer des formes, une fois que les temps sont mûrs et que des décennies ou des siècles de développement ont préparé à faire ce pas déterminé en art. Mais l'artiste n'en crée pas moins les formes d'une manière qui lui est entièrement personnelle, son œuvre est réellement attachée à sa personne. Si Beethoven était mort trente ans plus tôt, par exemple, beaucoup de morceaux n'auraient jamais été écrits qui, parce qu'ils ont été écrits, montrent encore et toujours pour des siècles aux hommes qui entendent leur musique le chemin qui mène aux choses ultimes et véritables, et les rendent meilleurs et plus accessibles à ce qui est beau. Mais souvent l'homme d'État n'a guère besoin d'être un homme. C'est pourquoi aussi les périodes qui passent pour être les grandes époques fécondes de l'humanité sont celles où l'art a la possibilité de naître ; les autres siècles, dont la physionomie est déterminée par de grands hommes d'État, de grands juristes ou de grands techniciens, apparaissent plutôt aux générations suivantes comme des époques de décadence ou de transition.

L'ÉTRANGER

Les émotifs et ceux qui les battent
Se disputent des lambeaux de réalité

L'avenir est incertain et compliqué
Pour ceux qui se battent pour des idées

Si tu n'as rien que ta volonté
N'en nourris pas les obsédés
En conscience toutes les histoires
Rencontreront la vérité dépassionnée

Faire le mal est toujours volontaire
Il suffit de s'écouter parler, mais que faire ?
Désintimé, je me fais emporter cent fois par seconde
Ou une fois par an, le temps n'est plus quantifié

Je n'écris pas pour des obsessions
mon corps est pur, ma vie lavée
Là j'ai un peu exagéré, mais je sais
Que l'amour de soi est un étranger

La conscience me redépose dans mes moyens d'expression
Je n'écris pas pour des obsessions
Les peurs et les caresses semblent avoir passé
Oui, l'amour de soi est un étranger

FRONTIÈRES

En plein soleil écoutez et regardez bien
Le ballet de ces multitudes, mais soudain
Il y a des têtes humaines agitées dans l'air
J'ai dépassé des frontières d'infinitude

Tous mouvants dans des univers clos comme moi
Avec autant de distances qu'entre les étoiles
Dans mon univers j'éteins leur imaginaire
Et ne vois que des robots aux têtes de bois

Si j'éteins leur imaginaire je suis roi
Hé ! Regarde ! je fais un peu ce que je veux
Heureux car je n'ai rien d'intimant pour eux
Et aussi ils ne sont pas intimant pour moi

Je vois des têtes humaines agitées dans l'air
Poésies d'univers aux physiques changeants
Elles ne sont pas proies d'un esprit imaginant
Quelque chose a dû me sortir du cimetière

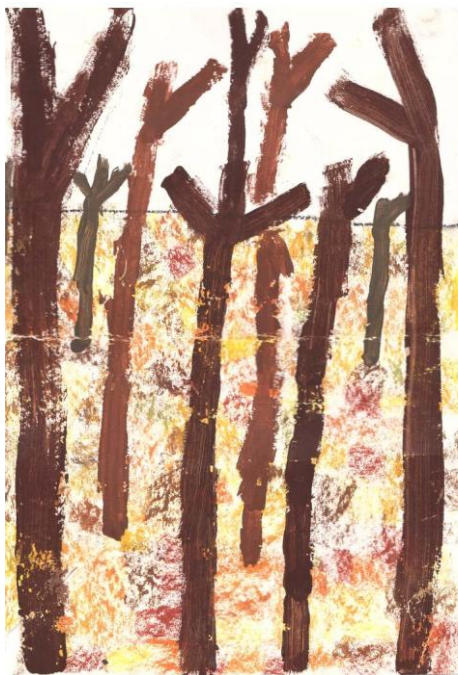
Comme on reste au bord d'un chemin

Comme on bute sur un caillou
Comme on passe par une porte
La conscience se fait chanter

Comme bord de chemin arrête
Comme un caillou bute sur vous
Comme une porte vous passe
La conscience se fait chanter

Beaucoup d'esprit croiront que je suis lâche et faible
Abandonnant leurs volontés sur leurs chemins
Mais je ne renonce à rien d'autre
Qu'au faux visage du possédé

Et je risque une prophétie pour un temps lointain
Un temps où les cerveaux se mettront en réseaux
La porte des ballades célestes apparentes
Nous fera passer de visages en lendemain



LA VIE REVÉE DES HOMMES

Ainsi, concernant l'existence corporelle, tout ce qui est reçu ou produit dans les régions interagissantes avec le monde extérieur forme l'esprit animal. La conscience serait la région complexe en présence du corps ou le temps d'attente entre la réception des perceptions et la préparation des actes commence à augmenter, à cause de la multiplicité des choix possibles. Il n'y a qu'une façon pour le corps de faire battre le cœur et pas tellement plus pour dormir. Il y en a beaucoup plus pour choisir le contenu d'une pensée abstraite. Il y en a beaucoup trop pour pouvoir fixer une pensée poétique, et une infinité pour définir des comportements impossibles à constater.

Il y aurait donc pour chacun de nous des « états » de sa conscience correspondant à des préparations d'actes, et définissant un comportement objectif de l'individualité dans la durée. On a coutume de dire que ces comportements viennent d'une région du cerveau où ils coexistent, sous forme de codage dans les circuits de neurones, et que l'on nomme l'inconscient. Ce que l'on nomme « symbole » est à l'évidence avant tout un signe ayant valeur de résumé, c'est à dire pour le cerveau un « déclencheur », une « clé ».

Toutes les perceptions n'entrent pas dans la conscience. Il se pourrait que seule une petite part d'entre elles, identifiable comme symbole, puisse trouver dans l'imaginaire des projets de comportements, que l'on nomme symboliques. Ces symboliques qui ne se traduisent pas immédiatement en actes du fait de l'indétermination forment la conscience. Du point de vue de la pensée qui se communique, l'ensemble des symboliques caractéristique d'un état de conscience n'est pas systématiquement traductible en actes pour être communiqué, mais seulement figuré : paroles, images, sons, odeurs, etc.

En effet, on ne s'endort pas forcément immédiatement pour dire qu'on a sommeil, mais on peut « dire » que « j'ai sommeil ». Cet acte prend alors valeur de symbole ou pas pour qui le perçoit, selon qu'il fait ou pas remonter des symboliques dans un état de conscience. En bref, et au-delà de cette tentative de résumé simpliste qui emprunte trop au langage pour être pertinente, il est à peu près certain qu'une partie de la vérité consiste en ce que les comportements associés à des symboliques sont inévitables, et que ces comportements ne sont pas identiques pour soi-même et pour les autres, mais qu'ils sont une sorte de processus fermé sur lui-même qui est un aspect de la conscience.

Dans ce foisonnement a priori aléatoire des possibles et dans l'interaction des esprits, certaines préparations d'actes se proposent inlassablement à la conscience, d'autres sont écartés et disparaissent du cerveau, d'autres apparaissent. Le mystère d'un symbole, et ce qui fait l'emprise comportementale associée, c'est précisément qu'il n'est pas expérimenté ou expérimentable. Le cerveau classe ces symboliques dans des zones d'accès encore plus distantes de ce qu'il est possible d'imiter en actes immédiatement, et que l'on nomme « imaginaire ».

Dans la formation des actes, il semble donc de toute façon impossible d'échapper aux symboles et à une supposée anarchie des actes possible que la conscience suppose dans l'analyse qu'elle a d'elle-même. Cette présupposition est-elle validée ailleurs que dans la conscience ? Ainsi, si l'on se met à douter de cette présupposition comme n'étant autovalidé que par des processus symboliques, alors la conscience ne fait que se présenter à elle-même, au-delà des symboles, que comme étant essentiellement du « doute », c'est-à-dire un autre symbole, amenant toute la symbolique des comportements incertains qui lui sont associés dans l'imaginaire. Mais pourquoi le doute est-il si inconfortable ? Pourquoi la souffrance ? Pourquoi ce texte me semble trouble et confus ? Pourquoi le bonheur est-il parfois possible ? Pourquoi le texte d'hier me semblait-il clair ? Quel est mon effort et pourquoi ? Pourquoi est-ce que je pense dans le mensonge ?

Il semble donc que la production de nouveaux symboles à partir d'eux-mêmes ne précise pas à coup sûr ce qui se passe dans le fait d'exister, et que la finalité de la conscience n'est pas explicable par la conscience elle-même, même si c'est elle qui pose les questions. On peut alors songer aux surprises du corps, qui décide bien souvent des réponses à la place de la conscience, et sans nul besoin de symbolique. Dans ce rapport à la réalité où la conscience s'évanouit devant l'esprit et celui-ci devant la matière simple, nous savons déjà que nos erreurs baignent dans un océan dont nous devons tout attendre, tout près des choses purement matérielles échappant déjà à la vie, si près de la vérité, mais dans

l'incapacité de la créer. Il est donc nécessaire d'engager plus que des qualités intellectuelles (conçus comme bibliothèques de symbolique), pour s'approcher de cette probable finalité. Il faut les corps des autres et les âmes des choses.

Cette question de la finalité n'a pas eu besoin d'être posée « plus ou moins bien », pour que s'imposent les symboliques mystérieuses dans les esprits, et les réponses suggérées indiquent clairement un fait évident : notre rapport à la réalité est pour l'instant déterminé par les symboles et cette part permanente d'incompris, de finalité mystérieuse. Ainsi, la conscience fait jouer inlassablement au corps la symbolique du doute pour « dire » un conflit majeur entre les symboles qui peuvent la déterminer, ceux des fonctions vitales, ceux de l'imaginaire, et ceux de la part d'incompris qu'elle symbolise comme « le sens de la vie ».

Ainsi, il y aurait des symboliques différentes objectivement, selon qu'elles se rattacheraient avec plus ou moins de distance à la réalité telle qu'elle est, c'est-à-dire à ce qui est vivable pendant le processus de développement. De même, le concept « d'âme » transcende le concept de conscience en lui adjoignant le concept de finalité. On peut alors s'amuser à enrichir la symbolique de l'âme en l'asseyant sur des images sensibles, des allégories (nouvelles ou anciennes) : l'âme serait ce « lien » de l'état de conscience avec la réalité. Ce lien serait fait d'expériences très réelles du corps, d'engagement de toutes les possibilités corporelles pour ce qui est vivable, pour la connaissance. On pourra toujours, au moyen de la conscience, donner à de tels concepts de l'épaisseur et une apparence de vérité avec des créations symboliques, et peut-être même donner de la vérité à cette réalité très subjective dans laquelle nous sommes enfermés.

Mais il est douteux que l'harmonie du rapport à la réalité puisse se trouver dans le seul exercice de la pensée, au détriment de l'exercice du corps. Il faut que le « reste mystérieux » de la réalité trouve un accès à la conscience, et tout ce qui n'est pas immédiatement dans l'esprit ne doit pas être un regret ou un remord, mais une chance, la chance de trouver ailleurs qu'en soi-même les états de conscience satisfaisants et heureux.

Cette innocence idéale capable de faire les actes, hors d'accès et hors de soi, est en réalité la conscience qui se cherche ailleurs : sa lumière dans les plus purs miroirs. Elle la cherche inlassablement avec plus ou moins de maladresse et d'intégrité, pour s'entendre poser la même question troublée : « ?! ».

Il est aussi douteux que la conscience puisse donner de l'existence à des choses qui n'en ont pas et qu'elle perçoit, sans se déstructurer elle-même, ce qu'elle ne peut pas faire sans souffrance. Dans les cas de prétention du non-être à l'existence, les symboles ne fonctionnent que sur eux-mêmes dans un processus fermé. De là vient le fait que, parmi les hommes qui arrivent malgré toutes les obsessions à trouver suffisamment de temps pour penser, le trouble et l'erreur semblent entrer dans la conscience injustement et les symboles de la clarté et la vérité leur semblent les reflets d'un ailleurs au-dessus de toute interprétation symbolique.

Dans ces cas-là, la conscience s'empêche de former des symboles. C'est dans ces instants où les certitudes s'évanouissent que les métasymboles se matérialisent dans la réalité objective, comme pensée par elle. Parce que l'on a accepté de se tromper, de fermer un peu les yeux de la pensée stérile.

DÉSERT

Il n'y a pas de logique dans tes sens interdits
Tu tournes en rond avec un cœur adolescent
Si on te lâche à l'aventure dans les heures tentantes
Tu ne connais plus de saisons que l'hiver glaçant

Il y a pourtant ici un joyeux ludion qui sautille
Telle l'étincelle de choses lourdes frappées
Il est exactement ce que tu désires avoir
Exactement l'ailleurs que tu as rêvé

Y-a-t-il un plan d'ensemble, une intention sure
Aux dédales tortueux des actes d'un déraciné
Le fruit passionné de la curiosité est bien mûr
Se pourrissant comme dette à payer longuement

Le regard levé vers un ciel nommé trop grand
Va au diable, tu n'es qu'un déraciné !
Le mal en ce moment sonne avec entrain
Dans l'horloge des heures qui passent pour rien

Maintenant c'est encore les mensonges du passé
Que petit enfant tu ne pouvais expliquer
Ces brûlures acides venues d'une autre terre
Dans ta boussole aucune aiguille pour l'indiquer

Pour trouver son image cet enfant jadis frappait
Des deux mains des joues blêmes de malheur
Déjà en lui le mal caché s'exprimait et il frappait
Comme une horloge inutile décalée de l'heure

UN CAUCHEMAR

Longtemps j'eus le désir incompris
De dire la laideur et de l'écrire aussi
Pas un peu, mais totalement
Et pour le faire ne savais comment

Non, la laideur est impossible à sortir de soi
Mais je suis sûr qu'elle emporte ma vie
Et qu'elle va l'enfourer dans un trou à l'écart
Dans le jardin des obsessions renaissantes

Si tu es bête et méchant et dangereux, tu ne le sais pas
Mais si tu as la chance de trouver un reflet pur, tu le sauras
C'est extraordinaire un regard pur et sans paille, tu sais ?
Et ça fait pleurer plein de larmes pour remercier la beauté

Je n'ai rien d'autre en effet qui me rende la vie supportable
Que parler à un reflet sur le miroir de la conscience
J'aimerais sans fin la voir s'incarner dans l'avenir
Je souffre encore en dormant et je vais le raconter

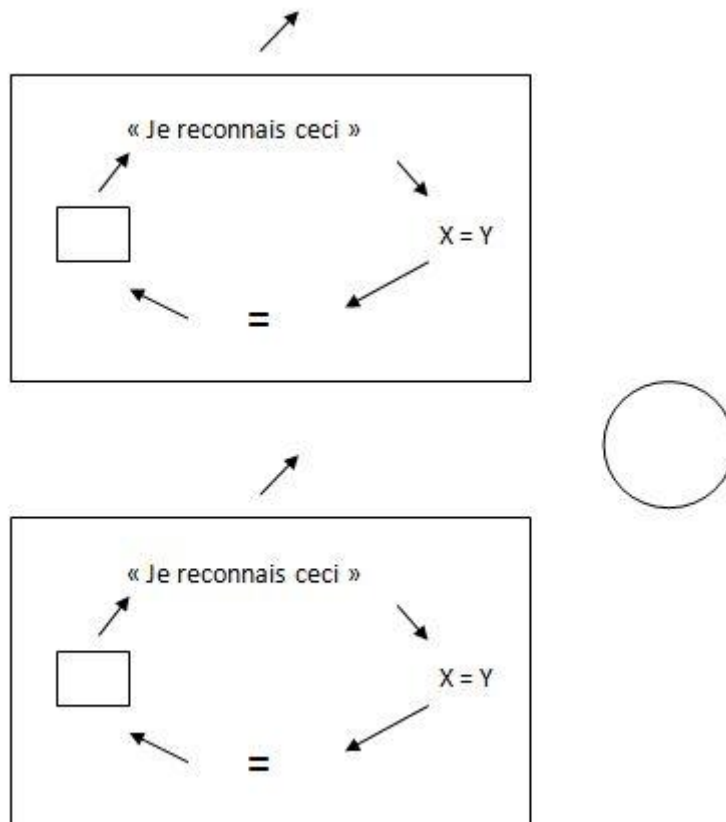
Au sortir d'une éternité de sommeil, je fis cette nuit un rêve
Alors que de dehors on me voyait dormir et respirer
Je me révoltai contre d'autres qui voulaient me voler
Plantant mes yeux dans ceux du patron tout de moi habillé

Plein de juste colère, je m'entends encore crier :
« C'est quatorze euros comme tu as dit et pas quarante-cinq, ta taule je la ferai fermer
Reprends ton médaillon gravé et le dauphin, escroc, menteur, voleur ! »
En un sous-sol sombre je le fis descendre, sans trop savoir

Impossible de reculer avant la bataille que je voulais, moi qui suis si doux !
Puisque je voulais l'absolu de la création et par ce moyen exister
Cette cervelle joue des tours pendables, je ne pouvais pas
Dépasser l'imaginaire qui en rêve me possédait

Ce corps endormi ne pouvait être que froide colère et rage
Répétition générale du jour où il poursuivrait son rêve
Et ne pourrait pas se réveiller juste avant que de s'assassiner
Voilà la vraie laideur qui nous emporte sans que nous la soyons





WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) *Vue de l'extérieur, l'expérience religieuse apparaît comme une modification dans la structure de la conscience humaine et de son fonds inconscient. Nous remarquons que l'homme qu'elle concerne a modifié sa position à l'égard du monde et que cette modification se répercute dans ses mots et ses actions. Cet examen de l'extérieur ne pourrait guère amener à l'idée de parler d'une transformation de la réalité tant que la modification ne s'accomplirait que pour un homme particulier. Mais nous observons alors le phénomène remarquable que la même modification peut exercer son emprise sur beaucoup d'hommes et qu'il y a une ressemblance manifeste ici avec ce qui se passe dans l'amour, qui se communique toujours de celui qui aime à celui qui est aimé lorsqu'il est authentique. À travers un homme, l'accès à un autre monde, tel qu'il a été exprimé plus haut par allégorie, s'ouvre donc aussi à beaucoup d'autres ; il trouve son expression dans des symboles qui séparent donc déjà une certaine communauté du reste des hommes, et le contenu de l'expérience religieuse reçoit pour finir une forme susceptible d'être appréhendée dans un mythe religieux : dans l'allégorie, qui crée initialement le langage au moyen duquel il est possible de parler du contenu des expériences religieuses.*

Lorsqu'une modification de la conscience humaine s'est finalement accomplie de cette manière dans de grandes communautés de peuples, parler d'une transformation de la réalité devient pourvu de sens. Il est clair que le fait que des hommes qui ont une autre structure de conscience vivent encore dans d'autres domaines quelconques de la Terre n'a pas alors énormément de signification ; car, à l'intérieur de la grande communauté religieuse, les symboles du mythe religieux sont compris de tous, ils décrivent pour les membres de la communauté des expériences réelles et ils désignent donc une partie authentique de la réalité. Le caractère d'engagement de l'expérience religieuse s'accompagne donc du fait que même les autres régions de réalité sont intégrées à l'interprétation au moyen des symboles religieux et que la question de leur caractère objectivable perd son importance. De la vérité on n'exige plus qu'elle soit objective, mais seulement qu'elle soit un lien entre tous.

(...) Le caractère d'engagement de l'expérience religieuse rend aussi compréhensible le fait que la différence de croyance introduise en général parmi les hommes une séparation sans espoir ; des hommes de croyances différentes sont désunis à propos de ce qui est essentiel. De là vient encore l'acharnement qui caractérise toutes les guerres de religion, qui sont toujours menées pour les biens les plus sacrés contre un ennemi incroyant en qui les croyants voient davantage un animal qu'un homme ; car l'incroyant, en tant qu'homme dont la structure de conscience est différente, est dans les faits presque aussi étranger qu'un animal et sa simple existence est déjà une menace pour la réalité véritable.

Quand on considère de cette manière la religion et l'effet des communautés religieuses, la force que possède l'âme humaine pour transformer la réalité semble être plutôt un malheur qu'un bonheur et l'on pourrait être tenté de souhaiter que les hommes désirent dans le futur renoncer de plus en plus à cette façon de prendre au sérieux leurs expériences d'un monde plus élevé, comme le dit l'allégorie, et d'en parler avec des symboles.

Mais ce souhait serait parfaitement irréalisable. Car il n'y a rien qu'on puisse changer dans le fait que la réalité peut être transformée par notre âme, et nous ne pouvons pas non plus désirer ici aucun changement, puisque tous les grands biens de l'humanité dans le domaine de l'esprit surgissent en dernière instance de ce fait, comme les expériences religieuses (au sens le plus général) présentent par ailleurs nécessairement l'ultime critère de valeurs à l'aune duquel on mesure tous les actes et toutes les pensées humaines, les hommes formeront toujours des symboles pour parler par leur intermédiaire de ce critère des valeurs.

On pourrait objecter ici qu'à notre époque, justement, une grande partie de l'humanité s'est expressément détachée de toute attache religieuse. Mais en réalité, même si les attaches se sont dénouées avec les religions dans lesquelles il est expressément question de Dieu, il s'est pourtant créé un espace pour des attaches religieuses d'une autre nature, dans lesquelles, par exemple, le mythe est envisagé en faisant abstraction autant que possible des facultés créatrices de l'âme. Pour une partie de l'humanité, il est manifeste que l'éloignement à l'égard des religions connues jusqu'à présent n'est qu'une préparation à contracter de nouvelles attaches, et l'apparition de religions-de-ce-monde aussi stupéfiantes que le national-socialisme et le bolchevisme indique qu'ici s'ouvre peut-être la voie de nouveaux changements décisifs dans la structure de la conscience humaine.

Pour une autre partie de l'humanité – notamment dans le monde anglo-saxon -, c'est une attache d'une autre nature qui s'est depuis longtemps substituée à la religion antérieure. Cette autre attache est associée aux expériences des premiers grands esprits du début des temps modernes qui ont découvert qu'il y avait encore à côté de la forme chrétienne de la réalité issue de la révélation une autre réalité objective, qui a trouvé ensuite sa voie royale avec l'apparition de la science de la nature des temps modernes. Pour une grande partie de

l'humanité d'aujourd'hui, la réalité est purement et simplement identifiée à ce niveau de la réalité objectivable, qui forme le fondement de tout critère de valeur. L'adoption de cette conception de la valeur est aussi inconsciente que dans n'importe quelle religion ; elle n'est fondée que pour une partie des croyants sur la répétition des expériences des esprits qui l'ont établie, tandis que la grande masse d'entre eux ne perçoit sans doute ces mêmes expériences que comme quelque chose de vague et d'obscur.

Les répercussions de l'esprit humain dans le monde objectif matériel peuvent toutefois exercer une emprise sur beaucoup d'hommes ; la vue d'un navire gigantesque par exemple, ou celle des gratte-ciel de Manhattan, peut instiller en nous un étonnement où nous trouvons distinctement la trace des puissances démoniques auxquelles l'homme s'est ici attaché ; et peut-être la force de conviction de la Weltanschauung anglo-saxonne repose-t-elle sur des expériences de ce genre. Mais la question se pose pourtant de savoir jusqu'à quel point cette Weltanschauung peut être comparée aux autres religions. Elle a sans doute beaucoup de caractères en commun avec les autres religions. En particulier le fait que le croyant ne parvient pas à accéder intérieurement au monde d'expérience de ceux qui appartiennent à une autre religion vaut également ici. Exactement comme les autres religions, cette Weltanschauung signale aussi aux hommes que nous sommes qu'il ya quelque chose d'extérieur ou de supérieur à nous et qui n'est plus assujéti à notre volonté : les lois éternelles qui gouvernent l'évolution du monde objectif.

Mais le fait qu'il n'existe dans cette Weltanschauung aucun mythe où il soit question des facultés créatrices de l'âme sous une forme symbolique a pourtant pour conséquence qu'en un point décisif elle a une signification moindre que celle des religions authentiques. Alors que les religions réelles ramènent encore et toujours le regard vers l'intérieur et pourvoient ainsi à ce que la région créatrice de l'âme demeure intacte en dépit de tout le malheur qui peut arriver dans le monde, la Weltanschauung prescrite pour ce qui est objectif abandonne l'âme sans protection à tous les périls ; et le préjudice que cela occasionne peut être d'autant plus grave que les hommes n'en ont généralement pas conscience. Il est donc sans doute improbable que cette Weltanschauung puisse subsister à la longue, une fois que les mots de la chrétienté seront devenus complètement intelligibles. On peut penser plutôt qu'un autre langage se sera alors formé, dans lequel les forces qui transforment le monde en traversant notre âme seront de nouveau expressément nommées.

COMME UN POISSON DANS L'EAU

J'ai vécu mon passé à souffrir de laideur
Tous les sens inondés de ce qui était faux
Et le plus faux du faux est que j'étais beau
Comme un espoir traînant dans le noir

Nous sommes si peu à nous attendre... quelques-uns
Je vois peiner les autres, vouloir leur bien n'est rien
Nous sommes muets, car c'est à eux d'élever
Ce dieu fragile et discret qui nous fait exister

Je peux vous décrire quand même nos visages cachés
Des sentiments tout se décline, c'est si vrai les sentiments

Sans cesse ils s'expriment de notre forme originelle
Nous ne pouvions nous trouver que dans une même vision

Et j'aurai pu mourir dans la dérision, la forme ne dit jamais son nom
L'imaginaire est le piège de tout ce qui est nommé et établi
Comme libération nous ne connaissons que la contemplation
C'est seulement devant vous que l'imaginaire se réduit

C'est grandiose et magnifique malgré le mal pour apprendre
Nous tenons tout et tombons, mais pour la lumière
Et puis surtout pour bien me faire comprendre
Nous avons soins de nous et nous avons peur

Et nous cherchons des endroits protégés pour exister dans notre vision
Nous avons de beaux enfants et de beaux conjoints, nous les respectons
Nous ne les étouffons pas, ils peuvent nous dépasser en tout
Car avec eux nous sommes sortis de la boue, on est très fier en tout cas...

Et quand la mort vient nous cueillir, elle nous trouve avec un sourire pas trop menteur
Et nous attendons des autres de souffrir dans notre corps, nous aimons nous offrir
Pour recevoir des autres le mal que nous ne pouvons pas sur nous-mêmes faire
Et pourtant nous craignons le mal autant que les damnés de l'imaginaire

Et quand ça passe les bornes et que nous disparaissions
C'est si triste, nous sommes si peu, nous tenons à la vie
Quand le mal tue nos enfants, quand ils s'offrent à lui
C'est terrible et atroce, car nous ne sommes pas faits pour ça

Ainsi passe le temps depuis que nous nous réunissons
Comment donner un nom à ce que tout veut trahir ?
Toutes vos idées sont fausses sur ce que fut le passé
Pour avoir un peu nommé votre attente, je vais souffrir

Je suis sorti du silence, du non-dit
Où tous les miens sont œuvres belles
Dans ce vacarme de rêves partagés
Comme vous nous mourrons aussi

AUX ENFANTS EN MIROIR

Il est fou de constater, même en vous
Que chaque parcelle de vérité
Attend son heure pour devenir mensonge
Dans la lutte des mensonges, aucun ne peut gagner

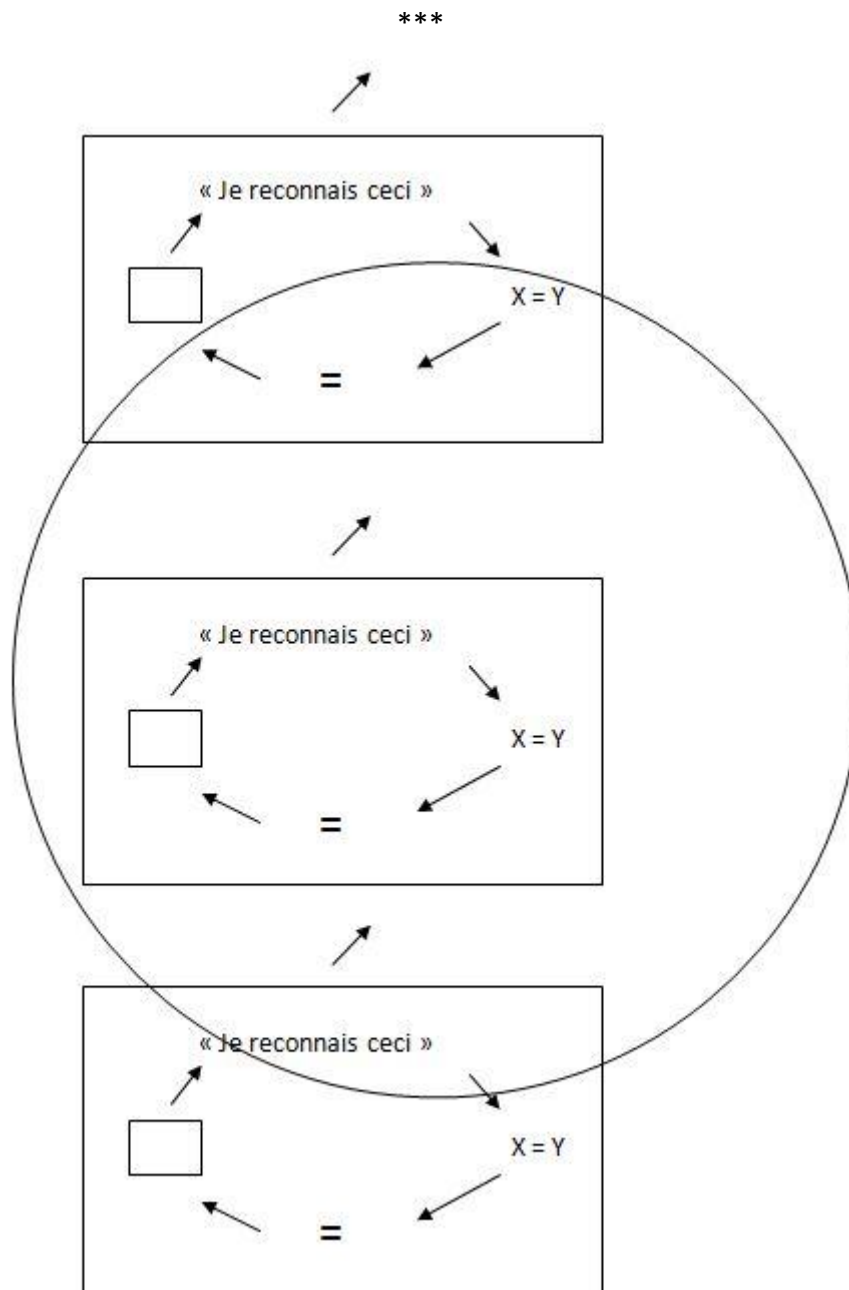
Si je devais pour la beauté

Commettre un abîme de crimes
C'est sûr qu'elle y tomberait aussi
Et tout recommencerait

À ces mots les méchants se réjouissent
Et personne ne comprend...
Mais la beauté, l'art et l'espoir
Ne tiennent pas à des raisons

En vous grandissent les faussetés
Les heures viennent et s'accumulent
La vérité garde les yeux de l'innocence,
Du pas encore formé, de l'enfance





WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942

(...) Il est clair que l'expression « il y a » est une expression du langage humain et qu'elle se rapporte à la réalité telle qu'elle se reflète dans l'âme humaine ; on ne peut pas parler d'une autre réalité. Mais si l'expression « il y a » ne peut signifier aucune autre réalité, alors son sens se transforme en fonction de la manière dont la réalité se transforme elle-même au gré de nos croyances. Du fondement ultime de la réalité on ne peut parler que par allégorie, et si les hommes disent par allégorie : « Je crois en Dieu le Père », alors ce Dieu gouverne réellement le destin des hommes par la croyance comme le ferait un père. Cette croyance n'est en rien une illusion, mais elle est seulement l'acceptation consciente d'une tension jamais résolue dans la réalité, tension qui objective et qui évolue d'une façon

certainement indépendante des hommes que nous sommes, et qui n'est pourtant à son tour que le contenu de notre âme, transformé par notre âme. Par suite, le même état de choses peut également conduire les hommes dans la direction opposée : si par exemple de grands groupes d'hommes adoptent à l'époque d'aujourd'hui la croyance que le mot n'est véritablement applicable qu'à la partie objectivable de la réalité, alors le monde lui aussi n'évolue que selon la cause et l'effet, sans qu'il y ait un « sens » plus élevé.

Que ce soit un père doué de bonté qui dirige le sort du monde ou que ce soit la loi impitoyable de la cause et de l'effet qui supervise d'en haut toutes les destinées humaines, cela ne dépend en fin de compte apparemment que des croyances des hommes. Mais il est clair aussi que cette connaissance elle-même ne nous met qu'au début de ce problème infini. Il pourrait bien être vrai que toutes les grandes allégories, comme le Dieu personnel, la résurrection des morts ou la migration des âmes, soient la réalité aussi longtemps que les hommes ont la force d'y croire. Mais ne devons-nous pas alors nous détourner d'une réalité qui est si subjective et qui semble de ce fait instable – au cours des siècles – et nous limiter à la région objectivable de la réalité, qui survit sûrement aux millénaires ?

Cette position est de toute évidence celle que beaucoup d'hommes cherchent à adopter aujourd'hui. Mais ce point de vue repose lui aussi sur une illusion, qui est de supposer qu'il est possible d'esquiver le fait que l'âme transforme le monde. L'adoption de la croyance que le niveau de la réalité objectivable est la réalité « véritable » transforme ou détermine pourtant déjà la réalité de manière semblable à ce que fait n'importe quelle autre croyance, et c'est pourquoi nous sommes à notre tour exactement autant qu'avant à la merci du conditionnement subjectif de la réalité. On a dès lors l'impression que la réalité est pour ainsi dire à la merci du bon plaisir subjectif des hommes quant à leurs croyances et que les grandes guerres de religion qu'ils se livrent (et de même aussi sans doute la guerre actuelle) sont ainsi purement et simplement des décisions au sujet de la façon de donner forme à la réalité.

Face à cette lugubre possibilité, il est apaisant pour la pensée humaine de reconnaître que la croyance elle-même ne dépend certainement pas de notre bon plaisir, mais qu'elle vient à nous sans que nous fassions rien pour cela et que nous devons l'accueillir, quand elle nous est apportée par notre destin ou par notre époque, comme un cadeau ou comme une fatalité. Naturellement, nous pouvons aussi choisir encore, ensuite, entre nous adonner à une croyance ou y résister, nous pouvons nous tenir à l'intérieur ou à l'extérieur d'une communauté humaine et il est sans doute heureux qu'il reste là apparemment malgré tout encore un petit espace pour l'intervention de la responsabilité propre et de la conscience morale. Mais en général c'est une puissance supérieure qui décide des croyances des communautés humaines.

Après toutes ces considérations, il nous est sans doute devenu impossible à notre époque de dire avec la même assurance que les enfants : « Je crois en Dieu le Père, créateur tout puissant du ciel et de la terre ». Mais nous devrions pourtant accorder une pleine confiance à la puissance supérieure qui détermine nos croyances, et par là même notre monde et notre destin, pour notre vie et dans le cours des siècles.

(...) Il est clair que la question de l'existence de Dieu n'est plus depuis longtemps une question scientifique et qu'elle est plutôt la question de ce que nous devons faire. Mais ce que nous devons faire a toujours été parfaitement simple à travers le changement des époques. Nous devons, en tant que nous agissons comme membres de la communauté humaine, être bons et aider les autres. C'est ainsi que reste pour nous vivant et fécond dans les symboles de la communauté l'arrière-plan du monde dans lequel nous sentons que nous avons confiance

en tant que membres harmonieux de la communauté. Et cette ouverture au monde qui est en même temps le « monde de Dieu » reste finalement aussi le bonheur le plus haut que le monde puisse nous offrir : la conscience d'être chez soi.

SUIS-JE LE RÊVE D'UN AUTRE ?

Je connais trop la rage froide
Les frustrations et l'impuissance
Je connais les chances perdues
Et les poings serrés dans le lit

Je connais encore la terrible peur de soi
J'ai su la tentation de tuer pour comprendre
Dans ce monde étant comme poison à prendre
J'en ai vu de loin quelques-uns tomber pour moi

Je connais l'imaginaire qui telle une masse
Entraîne vers le fond son homme enchaîné
Alors si ces vers le ramènent en haut
C'est qu'ils l'auront déchaîné

Bon, il n'est pas utile d'entendre les isolés
On préfère toujours les cœurs offerts
Car quand la rêverie se retire et laisse nu comme un ver
Il n'est nul fond où se cacher, l'esprit doit changer

Ils sont beaucoup à ma vieille peau très attachés
Les vieux morts et les jeunes vieux
De l'autre côté du miroir me faire passer
Voilà ce que maintenant je fais

Conscience, ô ma conscience
Les poings serrés dans ce lit comme en enfer
Où je n'accepte pas de mourir vivant
J'égrène sans fin le brasier des paroles

Et je connais, oui je connais encore
Mais de loin et sans y croire et sans pouvoir l'accepter
Je connais mon ami, qu'il n'y a pas
De meilleure raison de vivre que d'éteindre sa pensée

Ne va pas éteindre ton cœur et vraiment mourir
Vas-y doucement, ces forces te dépassent
La réalité t'attend, tu peux la changer
Libère-toi de ton cauchemar et viens ici

Donne ce pain vivant aux dieux
Cette larme qui coule est leur nectar
Et la douche dans la salle de bain
Au même moment fuse dans la baignoire

Elle me dit que cette réalité
D'un autre est le songe cohérent
Que le temps et moi-même
Nous épatons un dieu qui rêve en dormant

Conscience, c'est de toi que je parle
J'ai fait joli avec les dieux, mais je sais bien
Que là-haut aussi c'est froid si tu n'y es pas
Ce soir en moi et en joie je te sentirai

De la singularité de ton échappement
Toujours tes enfants se déguisent
Quand ils apprennent à s'aimer
Il n'y a de vice que ce qui est obligé

Les habitudes qui se répètent
Empêchent la conscience d'approcher
La patience et la douceur sont plus sensuelles
Et le monde en est affamé

Cette réalité est modifiable autant que nous
Symptômes renouvelés et baladins
Et il me semble avant de finir
Être ce qu'un autre avait rêvé

Nous devenons le peu que nous avons choisi
Il n'existe pas de bonheur volé
La conscience se trouve ou ne se trouve pas
Dis-moi à quoi rêve donc la beauté ?

Il me semble encore pour ne pas cesser de finir
Que d'une autre vie comme celle-là je ne veux pas
Mais je sais bien que je ne peux que dire :
« Qu'il soit fait selon la réalité »



UBIQUITÉ

« Les enfants savent vraiment
Qu'ils ont une arme
C'est les beaux yeux

Les adultes savent vraiment
Que l'amour est au fond
De ces beaux yeux »

Ça chante en chœur et en solo
J'entends encore la musique
De ce reste de rêve incroyable

Carte d'Italie antique et vieux pêcheur
Médecins, fleuves et candeurs
L'avenir de moi recevait tout ça

Le jour est là, ce cerveau je le vois
Faire actes, raisons et sentiments
Comme un gros malin assommant

Alors vous qui ne cessez d'aimer l'invisible
Cet autre reflété sur le vide de l'oreiller
Vous savez ? Tout près !

Jamais là pour de vrai, cheveux bruns
Par nos habillages forcés, cheveux blonds
D'ubiquités sombres et douloureuses

Ça sert à ça les beaux yeux ouverts
Ça sert à ça l'amour et ses langueurs

Fils des métamorphoses endormies

Ce que l'isolement d'esprit a construit
D'un glissement du réel est renversé
Le visage adoré sur le vôtre se modèle

Ça chante en chœur et en solo
J'entends encore la musique
D'un reste de vies incroyables

LE PROBLEME DU MAL

Il est arrivé souvent que des cauchemars tirent du sommeil un être vivant pour lui sauver la vie. Ce peut-être le cas d'un rêveur s'attardant dans une chambre où l'oxygène s'épuise, ou qui devient trop chaude ou trop froide pour ce que son corps peut supporter. Dans ce cas la réaction saine et salutaire du cerveau est la souffrance du cauchemar, une sorte de tentative de suicide symbolique qu'il s'inflige pour se réveiller.

On peut supposer que, dans l'anesthésie du sommeil, la poursuite d'une activité cérébrale sans souffrance relevant de la connaissance de la situation du corps dans la chambre n'est pas toujours possible. Il y a bien des cas où l'éveil suivrait des chemins indolores et inconscients, mais en cas de fatigue extrême ou d'intoxication, le cerveau formerait la chose symbolique adéquate pour ramener l'esprit à un niveau de conscience compatible avec l'action. Les pires cauchemars relèvent toujours du viol de votre personnalité. Pour faire simple, la symbolique est celle d'un « esprit du mal qui veut vous posséder », et vous craignez de tuer vos enfants par exemple, ou ce que vous prétendez aimer. L'état de conscience qui suit alors immédiatement le réveil est un état trouble où la souffrance du cauchemar persiste, ainsi que la crainte de le réaliser quand même, signifiant surtout la honte et la peur de soi qui s'efface généralement assez vite.

Il faut bien voir que nous restons toujours dans la symbolique de la conscience et dans les choix du corps, lequel n'a fait que ce qu'il y avait de meilleur pour ne pas mourir et vous sauver la vie. Il est donc inutile d'avoir honte de sa conscience, et ce que l'on appelle « mauvaise conscience » est avant tout la symbolique d'une conscience dominée par les symboles. Or, c'est précisément cette dominance des symboles qui est dangereuse pour le développement ultérieur de la conscience et pour la vie en général, car elle efface l'action mystérieuse de la finalité. Le risque est alors grand que le lien avec la réalité soit tellement étiré que les cauchemars associés se réalisent ; mais alors, ce ne seront pas des cauchemars avertisseurs d'une salutaire évolution, mais des actes accomplis, et irréversibles.

L'exemple du cauchemar en plein sommeil trouve son analogue avec la pensée dans la vie éveillée. C'est là aussi l'inversion des symboles qui forme le cauchemar. Ce qui est fort a les attributs de la faiblesse et inversement. Les poules ont des pinces et les crabes ont des cornes. Ce qui est aimable a les attributs de la laideur et inversement. On pourrait poursuivre indéfiniment : c'est la symbolique de l'imaginaire qui devient contagieuse, et elle est fantasmagorique. L'expérience physique devient rare, l'engagement de l'être devient absent. Normalement, la conscience réagit douloureusement à ces enfermements symboliques qui nient son lien avec la réalité. Elle les percute par surprise aux quatre coins

des rues et en est cruellement perturbée, d'autant plus que sa structure l'empêche de les ignorer. Elle est alors véritablement plongée dans un cauchemar éveillé, et elle cherche à se défendre en se montrant telle qu'elle est, par des symboliques qui peuvent engager des comportements viables et enviables, c'est-à-dire celles qu'elle a expérimentées et qui lui ont donné une unité passagère.

On ne fera pas ici d'opposition entre un « bien » et un « mal », par exemple entre des esprits incarnés par des individus « bon » et d'autres « mauvais ». Peu importe ce que sont les gens, en général ils partagent tous la responsabilité de ce qui arrive et ils ont tous une conscience, qu'ils protègent dans des cachettes aux murs de pailles. On ne fera pas ici d'opposition entre un « bien » et un « mal », car ce serait rester dans la soumission aux symboles et toute la symbolique du monde resterait douloureuse et sans échappatoire.

Le danger avec les symboles, c'est que l'on ne peut pas s'en servir comme des outils. Nous sommes nous-mêmes le matériau qu'ils travaillent. Les symboles finissent par nous échapper et nous contrôler si nous avons cherché à nous en servir intentionnellement, pour accomplir des actes inavouables, en d'autres termes par le mensonge.

Percevoir l'évocation figurative d'une chose est en effet égal à la reproduire. Le mal est ainsi contagieux par l'évocation du mal, le bien de même. Il n'y a que l'abondance de symboliques dont les comportements sont validés par l'expérience (comme sans souffrance), pour se protéger d'une imprégnation symbolique quelconque qui peut très bien n'être que totalement imaginaire. Par exemple, la distance rationnelle entre le sujet et l'objet, siège d'une raison qui pourrait garantir l'intégrité psychique face aux perceptions, n'est efficace que par l'expérience couronnée de succès. Choisir dans l'abondance ce qui rend le plus heureux, sans mauvaise conscience, porte par exemple à dire que la symbolique de l'amour n'a aucune raison d'être privée de l'esthétisme, puisque la symbolique de la haine se prive de tant de choses. Ce n'est pas l'abondance qu'il faut craindre dans la conscience, mais sûrement la restriction. Heureusement, la souffrance n'est pas une fatalité, même aux époques les plus oppressantes. Des gens de personnalités différentes ont toujours eu le goût de faire servir la beauté à l'enrichissement des symboliques les plus pauvres, car la beauté est un concept si nécessaire qu'il ne peut qu'élever qui la remarque. Par exemple, on observe dans l'art de la renaissance italienne, la résurgence de symboliques présentes depuis longtemps, mais qui attendaient de pouvoir s'exprimer. Elles ne peuvent s'être perpétuées au long des siècles que par le succès des comportements en résultant, et pour ceux dont les traces habillent encore les monuments religieux, ils s'agit des architectes, des peintres, des sculpteurs. Ces traces sont aussi leurs désirs, leurs efforts, l'épaisseur de leurs vies. Et il semble, ayant exprimé les couleurs et la joie du monde, qu'ils ont dû être heureux. En général ils apportent à une religion ou un pouvoir consentant l'enveloppe belle et impressionnante qui renforce avec son mystère. Si la symbolique du mystère lui-même se prive de l'abondance, elle devient un leurre et un enfermement pour les consciences. Face à l'abondance inévitable, cet enfermement devient physique pour se protéger du bonheur qui commence toujours par faire souffrir, par le manque qu'il révèle.

Qu'est-ce qui préserve encore les états d'unité sereine de la conscience à notre époque où le lien avec les comportements viables (les régions centrales créatrices) est largement distendu dans l'imaginaire, où l'art et la culture sont souvent au service de finalités très sordides et cachées, ou les symboliques de la laïcité s'érigent en religions modernes, où des mythes continuent de se former ? Ce sont les cauchemars éveillés causés par une finalité extérieure dans la conscience, car ils forcent à se réveiller pour créer une réalité subjective plus heureuse et contagieuse. Par exemple, l'amour de mes enfants

devient de plus en plus réel, ils deviennent de plus en plus réels bien au-delà des mots. J'apprends à prendre soin de ce que j'ai toujours eu sous les yeux comme un cadeau : leur évidente beauté qui s'est posée en parenthèse dans les mains ouvertes d'un pauvre homme étonné, pour borner ses folies...



QUI OU QUOI

Voici l'époque terrible et insupportable
Qui ou quoi ne peut plus s'asseoir à nos tables
Comme de vieux déchets éclosent les roses
Ça dévore les enfants à partir de 20 ans

Je veux des Lords, des Grafs, des Aristocrates
Échappés des esclaves peinant sans relâche
Qu'ils s'occupent de qui ou quoi sans craindre demain
Je veux l'héritage de cet honneur sans argent

Je les veux plus longtemps heureux que mes enfants
qui poétiseront obsédés dans les creux du temps
Meublant des faces de néant d'équilibres plaisants
Univers douillets où qui ou quoi ne viendra pas

Car moi je n'ai pas assez de temps, mûrissant
Pour pourrir en animal broutant des symboles
N'être plus qu'un corps à la traîne, se hâlant
Vers les sourires paisibles des tombeaux accueillants

Mais faites-moi donc mentir, satanés bourrins !

LES INCAPABLES

Ils rampent à la hauteur de leurs tailles
Ne le savent pas, ne le disent jamais
Apeurés de tomber de haut, de petits murs
Ils grimpent dans les cieux noirs, grandes histoires

Et ils font leurs sales coups derrière des yeux de verre
Rient de jeter des enfants contre les murs vides
Rêvent d'esclaves qui se jettent sous des trains épuisés
N'ouvrons pas pour eux la chambre d'enfer

Pas plus le criminel que le hasard ne sait le mal
qu'il peut faire mais s'ils savaient nos douleurs
Jamais il ne le ferait ! Trous d'enfer dans la terre !
La chambre d'enfer n'est qu'un trou dans la tête !

REQUIEM

Quand je finirai, par-ci par-là se diront :
Qui m'a dit ceci, qui m'a fait cela ? Et pas ça ?
Ils chercheront sans trouver, quelques nuits passeront
Auront soupesé mon âme puis se souviendront

LA PROMESSE DU BIEN

S'il faut donner une vision d'ensemble de l'apparition de la conscience à partir de l'esprit, je la présenterai naïvement comme ceci :

« » Il n'y a rien qui puisse être répété sous une forme quelconque dans le centre nerveux. C'est l'esprit d'une pierre.

« x » L'animal perçoit une chose qui déclenche une réaction sous une forme quelconque dans son centre nerveux. C'est l'esprit d'une bactérie.

« x, x1, x2, ... xn »

Accroissement de complexité du système nerveux animal, qui commence à créer une mémoire de ses réactions.

« x et contraire de x, x1 et contraire de x1... xn et contraire de xn »

Apparition des premiers symboles par la capacité de visualiser le contraire de ce qui est vu, à partir de la mémoire. C'est l'esprit des premiers hommes qui commencent à dessiner sur des rochers la présence de ce qui est nouveau pour eux : la chasse « heureuse » au contraire de la chasse « malheureuse », le soleil (quand il fait froid), l'agriculture, l'élevage... Création d'un imaginaire comme bibliothèque de symboles.

« x et contraire de x2, x1 et contraire de x... x3 et contraire de xn... »

Associations aléatoires de symboles et de leurs contraires par la conscience percevant sur l'imaginaire et le réel. Début des symboliques complexes. Certains symboles ont des contraires validés par le ressenti physique, et pas d'autres : le symbole qui est une forme nouvelle et arbitraire n'a pas de contraire ou une infinité de contraires. D'autres symboles ont des contraires certains : le symbole du soleil qui signifie la chaleur est le contraire de celui qui signifie le froid, etc.

Développement de la conscience comme incertitude croissante entre la perception et les prétentions symboliques à déterminer l'acte. Perturbation croissante de la conscience par l'imaginaire. Possibilité d'élaboration de la science « objective » pour renouer avec l'esprit simple et matérialiser des rêves, mais « oubli » de la capacité de création de la conscience pour les contrôler.

Ainsi, les fameuses symboliques du « bien » et celles du « mal » sont validées par l'existence de la conscience et ont commencé par être validées par des ressentis physiques. Au début, tout ce qui est douloureux pour le corps est « mal », et tout ce qui est agréable est « bien ». C'était un début.

STOP !

Peut-on, pour poursuivre, symboliser ce qu'est le mal autrement que « mal » ? Est-ce que penser sur le mal peut-être fait autrement que mal, c'est à dire en se trompant sur la réalité ? Je pense que non, à moins d'être très différent dans notre structure de pensée. C'est pourquoi il faut immédiatement s'accorder de la liberté par rapport aux enchaînements symboliques, pour les recadrer dans le champ de l'expérience sensible, et ne pas tolérer de l'imaginaire qu'il nous possède complètement. C'est à cause de cette vulnérabilité que je me suis peut-être souvent montré injustement critique contre l'imaginaire, car après tout il me structure, mais il fallait souligner en quoi il me semble plutôt dangereux à l'heure actuelle. Intentionnellement ou pas, c'est lui qui libère sans contrôle des actes qui écrasent l'homme et son monde.

Si j'avais écrit « il est devenu » au lieu de « il me semble » dans la phrase précédente, l'absence de doute dans ma conscience aurait été perçue douloureusement par ceux pour qui la symbolique de l'imaginaire s'accorde à des expériences plutôt bonnes.

Vous voyez comme sont imprécis tous les mots de ces phrases : « C'est pourquoi », « recadrer », « champs »... ? Même les symboliques des phrases semblent se superposer, et on chercherait en vain dans ces enchaînements de symboles des formalismes rigoureusement logiques. Au contraire, l'abondance des sens des mots dans une clarté changeante préfigure autre chose, de l'ordre du sentiment et de l'incertain revendiqué, comme le fait la musique ou la poésie, mais plus généralement l'engagement de la conscience au quotidien. Accepter cette démarche esthétique comme moyen de connaissance est inévitable, car si le « mal » est l'enfermement symbolique, son contraire qui est le « bien » consiste à prendre le risque de l'incertain, du doute. Et donc de l'oubli

volontaire. Là encore, j'entends déjà des protestations indignées pour cette revendication de l'oubli. Avant de devenir bien réelles, ces protestations n'en finiront jamais d'être dans ma conscience. Comprenez-vous ce que cela signifie ?

Je ne pense pas qu'il existe des êtres mauvais et d'autres bons, même en demi-teinte, mais bien plutôt une alternance d'états de conscience dans l'être. Je sais parfois reconnaître une parole libre d'une parole esclave, et le « parfois » ne dépend pas de ma volonté. Ce qui est bien, c'est de ne pas nier cette reconnaissance si rare pour un confort symbolique. Tous les courages sont portés par un sens fort, et le sens fort ne nous laissera jamais nous faire du mal intentionnellement. De là vient que les rapports à la réalité structurée sur l'esthétisme, le désir, l'amour, parce qu'ils impliquent l'existence de qui ou quoi autre que soi, sont beaucoup plus agréables que ceux structurés sur toutes les expériences solitaires. Il n'y a qu'en conscience qu'on peut ainsi envisager de varier doucement d'une région de la réalité à l'autre. En réalité, les symboliques de la beauté sont suffisamment validés par l'expérience commune et chacun sait bien la part d'amour qu'il peut inspirer en regardant son corps dans un miroir. Mais attention ! Au-dessus des incarnations symboliques, le miroir c'est la conscience.

Revenons en arrière (et je ne suis pas comblé par tout ce qui n'est que parole) : que somme-nous donc, pour la plupart, que flux de pensées à partir desquelles nous commençons par lutter contre nous-mêmes en nous épuisant ? Nous visualisons « x » et son contraire, et « x » projette des comportements que son contraire contredit, parce qu'une chose et son contraire ne peuvent que se succéder (voyez ces mêmes phrases !). Et si nous n'échappons pas au piège par abandon, nous nous trouvons ensuite abattus, le cerveau opprimé, dans l'incapacité d'agir. Si nous agissons, nous en tirons facilement des prétentions imaginaires qui deviennent nos futurs bourreaux symboliques. Si nous essayons de renoncer à la conscience et à ses affres, nous allons à l'esprit simple, en nous installant dans un confort anesthésique qui ne peut pas durer, dans une laideur corporelle et mentale impossible. Chez la plupart d'entre nous se forme avec l'âge une identité « respectable » qui n'est rien d'autre qu'une protection inconsciente contre les assauts symboliques. Chez d'autres se forme une identité fragile, perméable à ces assauts. Mais ont-ils eu le choix de ne pas souffrir (sous des formes très diverses) ? Pour le meilleur ou pour le pire, c'est pourtant une chance pour le devenir de la conscience, s'ils arrivent à transformer ce mal ressenti en l'une des millions de formes que peut prendre le... sens de l'esthétique ?

Si la suite temporelle des symboliques ne semble pas pouvoir échapper aux mêmes schémas, cela ne veut pas dire que c'est une fatalité. Pourquoi ne pas faire « vivre les fantômes », et échapper à la temporalité aléatoire des pensées au profit d'un processus d'englobement de symboliques intemporelles et partagées ? Il n'y a peut-être que l'espace de « l'espérance contre toute attente » pour entrevoir autre chose et supporter la finitude de l'existence comme n'étant pas un obstacle à sa conscience personnelle.

Le douloureux abandon de souveraineté de l'esprit immédiat en faveur de la conscience deviendrait l'abandon de souveraineté de la conscience en faveur d'une conscience supérieure (autre chose, donc un déplacement du rapport à la réalité vers la région « Âme / Matière).



RETOUR CHEZ SOI

Le Mal comme une petite heure s'enfle longuement
 raconte le temps comme tumeur dans cerveau
 Le Bien parle évident, bleu blanc et or et vents
 Raconte les bêtes et les formes fluides et vivantes

Il y avait

Ces longues nages dans la mer seul loin du rivage
 Glissant dans son corps chaud et baisant sa peau salée
 Ce monde simple et enveloppant aux menaces voilées
 Les yeux à fleur de l'eau de tous les esprits sans âge

Ce corps qui s'écoute battre fort sur le néant de l'eau
 Sillonne le noir de son être au dessus des abîmes
 Il pourrait sombrer, mais la vague bleue le retourne
 Pour l'union lumineuse, le dos sur le miroir de l'eau

Et puis

Le Mal plein d'assurance marche dans les pas du Bien
 Mets sur son corps pesant les bons vêtements légers
 Puis étreint des corps en n'embrassant que lui
 Le Bien s'enfuit tout nu, embrasser est devenu mal !

(Il est clair qu'ici le décor n'est plus le même* Le travail obligé et obsédant à nouveau et une mer de temps où je ne sais pas nager * Le travail qui me fait obsédé dans le prolongement de l'usage de mes forces puissantes* Quand je suis à terre et presque détruit je sais que je ne suis que couché en repos* Le pouvoir de connaissance est rond et aveugle comme

l'obsession* Je pourrai encore pleurer la cachette estivale comme l'enfant serre son dessin éphémère sur son cœur *, Mais j'étais poursuivi là-bas comme je le suis ici * Le mal veut violer mon corps pour lui arracher ce qu'il peut encore faire, le corps répond sans cesse d'être patient et d'attendre l'instant permis * Comme s'il croyait que je suis immortel ? * À quoi puis-je me réunir maintenant pour trouver des satisfactions ? * Aussi, on n'embrasse que soi en regrettant la mer * Mes enfants ont fait des châteaux de sable, et sont partis joyeux*)

VOIR ET SAVOIR

La déesse aux yeux blancs et vides est immortelle
Ma conscience l'a aveuglé quand mon corps a dit
À ma conscience que je suis un objet si mortel

Alors j'avais du temps et toutes ces choses...

Quand je suis loin d'elle et que je ne la vois plus
Je me mens tout seul et m'épuise en fuyant
La déesse ne me voit plus vivre et mourir

Je crois voir et la déesse est aveugle

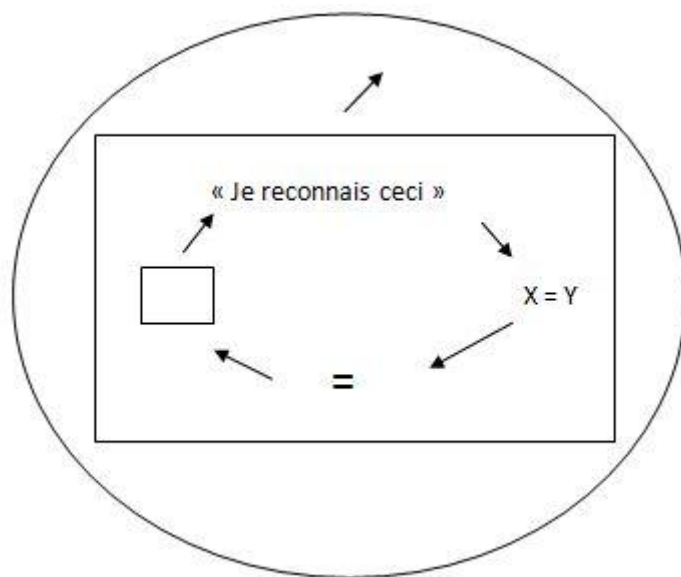
(Je pense qu'elle cherche des yeux nouveaux et gais* Assez de buter contre les murs et mourir en rond* Le pouvoir de connaissance pourrait-il encore aller, malgré cet esclavage dans les cauchemars ?* Je deviens voyant et reviens parmi les enfants* Joyeux, ce n'était qu'un enfermement* La déesse a nos yeux et avance sur le chemin)

Ils sont joyeux et je suis heureux
Je ne sais plus que je peux mourir
La déesse me voit vivre et mourir

Je suis aveugle et la déesse voit avec mes yeux

Mais peut-être que nous devenons autre chose
Que des corps soumis aux temps qui s'enfuient
Loin du mal mènent les dieux partageurs

Pour connaître la joie il faut pouvoir être pareil aux joyeux



WERNER HEISENBERG - LE MANUSCRIT DE 1942
(Intégralité de la troisième et dernière partie du livre)

L'inquiétude et le malheur de l'époque où nous vivons menacent les valeurs qui nous semblaient jusqu'alors en sûreté. Et si l'on fait des troubles politiques la norme des mouvements qui se produisent dans les fondements de la pensée, les catastrophes de ces décennies nous indiquent que les poids de la pensée humaine changent de points d'application et font bouger son socle. À quoi ressemblera le monde quand ce déplacement aura trouvé son terme, nous ne le savons pas. Mais il est probable qu'on interprète avec exactitude les signes de l'époque si l'on suppose que les régions de réalité auxquelles nous donnons forme nous-mêmes inconsciemment gagneront de nouveau en importance face à la région objectivable ; naturellement, il semble d'abord que ce soient les sinistres démons de ces régions qui jouent le rôle principal. Peut-être ce déplacement sera-t-il d'aussi grande ampleur que celui qui s'est produit au début de notre ère, allant jusqu'au point où le lien avec le passé ne peut plus être maintenu encore intact que dans des groupes humains très petits et clos. Mais peut-être n'est-ce pas la même chose qui se répétera encore une fois, peut-être ce qui est essentiel pour la connaissance du passé sera-t-il tout de même conservé, peut-être le déplacement trouvera-t-il son terme au point où la juxtaposition et l'imbrication des différents niveaux de réalité n'apparaîtront plus comme une contradiction, mais seront tolérés comme une tension féconde. L'individu ne peut rien faire d'autre dans ce domaine que se préparer intérieurement aux modifications qui ont lieu sans son intervention.

Les générations antérieures pouvaient poursuivre la construction d'une œuvre qui avait été entreprise par leurs prédécesseurs. C'est nécessairement un but plus modeste qui est assigné à notre époque, où même les antiques valeurs l'esprit ont été refondues. Il ne nous reste d'abord rien d'autre que le retour à ce qui est simple : nous devons remplir scrupuleusement les engagements et les tâches que la vie elle-même place devant nous, sans trop nous interroger sur leur origine et leur destination ; nous devons transmettre à la génération suivante ce qui nous semble encore beau, reconstruire ce qui a été dévasté et faire cadeau aux autres hommes, loin du vacarme des passions, de la confiance. Et ensuite

nous devons attendre ce qui arrive ; le nouveau n'a pas besoin d'être tout de suite visible, même ainsi nous devons l'accepter – la réalité se transforme elle-même sans que nous y soyons pour rien.

Si nous pensons à l'époque qui va suivre, le plus grand danger qui nous menace vient sans doute de la confusion des puissances du bien et des puissances du mal. À une époque où l'attachement aux anciennes religions a disparu, le danger que les démons s'emparent de l'autorité des dieux est d'autant plus grand ; et les démons s'allient toujours à ce fantôme radieux qui a plongé les hommes dans l'erreur à toutes les époques, le fantôme de la puissance politique.

Pour voir ici les choses plus nettement, nous devons nous rappeler avant tout que la puissance politique s'est fondée encore et toujours sur le crime. Le fait que la puissance politique finisse par avoir aussi des effets bénéfiques lorsqu'elle prend la forme d'un agencement dans une grande communauté humaine ne rend pas la situation meilleure pour autant. Les hommes cherchent toujours, dans le déploiement de la puissance, à s'annexer par la violence brutale ceux qui ne se soumettent pas spontanément à l'agencement de la communauté. Aussi bien le banal slogan : « Et si tu ne veux pas être mon frère, je te brise le crâne » a-t-il encore cours aujourd'hui dans chacune des grandes sphères de la puissance politique. Nous devons donc ici être méfiants ; il y aura sans doute toujours une puissance politique, et toujours des foules innombrables d'hommes qui souffriront et mourront au combat pour la puissance politique. Mais cela n'est pas décisif parce que ce n'est pas par là que se décide la valeur des choses pour lesquelles les hommes meurent. Peut-être le nouveau sens qui est donné à ce monde se développera-t-il pendant longtemps encore, inaperçu de la puissance politique, jusqu'à ce qu'un jour il unisse spontanément de grandes communautés.

Sans doute devons-nous aussi nous accommoder du fait qu'il y a et qu'il y aura de grandes masses d'hommes que l'amour de Dieu, pour parler par allégorie, ne peut plus rencontrer. On n'améliore pas la situation ici par le fait que l'on donne des biens matériels en compensation à ces masses. Ce qu'on veut dire ici ne vise absolument pas les hommes pour lesquels les choses vont mal extérieurement ou ceux qui ne peuvent pas penser ; il s'agit plutôt de ceux pour qui le monde revêt un aspect gris et figé. Dans une grande communauté ordonnée, ces hommes, conduits par de plus petits groupes d'autres hommes ou par des jeunes, participent pourtant encore d'une manière quelconque au sens qui les unit tous. Mais à une époque où ce sens est devenu obscur, et où un sens nouveau doit être trouvé, ils sont dans une situation sans espoir dans laquelle même la sollicitude des autres ne signifie aucune consolation. Mais cela non plus n'est pas décisif. Peut-être personne ne peut-il protéger ces masses du destin de devoir combattre avec acharnement d'un côté ou de l'autre pour la puissance politique. Mais ce qui est décisif maintenant est que les quelques hommes pour qui le monde rayonne encore se rassemblent et se reconnaissent de loin par-delà les autres. Car c'est à eux seulement que le sens nouveau qui est donné au monde peut s'ouvrir.

Dans la conscience de son droit, l'homme de la puissance anéantit l'ennemi et jette en prison ceux qui lui résistent ; mais ce n'est pas lui qui importe, c'est plutôt celui qui garde les prisonniers et qui ne pourra pourtant pas se retenir de leur glisser parfois, malgré l'interdiction, un morceau de pain. Nous devons encore et toujours nous rendre compte qu'il est plus important de se comporter humainement à l'égard des autres que de remplir des devoirs professionnels, patriotiques ou politiques quels qu'ils soient. Même le fracas le plus bruyant des grands idéaux ne doit pas nous troubler et nous empêcher d'entendre un faible son dont tout dépend. On a dit si souvent que le faible est englouti et que seul le fort s'affirme triomphant dans le combat pour la vie. C'est sans doute exact. Mais qu'est-ce qui

est fort ? En musique, ce sont rarement les passages les plus bruyants, où l'orchestre au complet emplit tout l'espace de sons ; ce sont plutôt les mesures dans lesquelles un seul violon chante très faiblement une mélodie. C'est pour cela qu'il faut que ceux qui connaissent encore la rose blanche ou qui peuvent distinguer le timbre de la corde argentée, s'unissent maintenant.

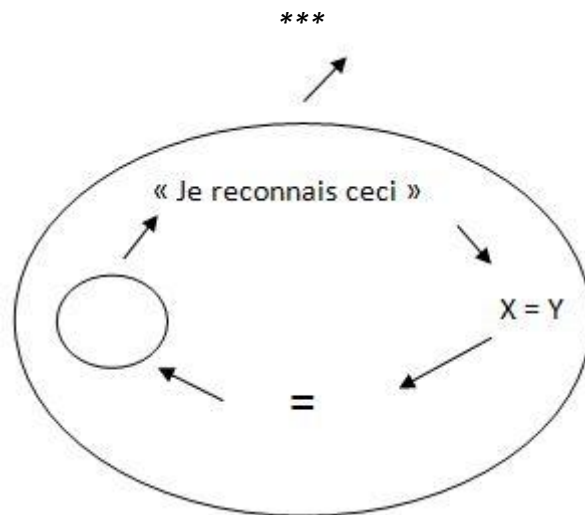
Peut-être la science jouera-t-elle dans l'avenir un rôle encore bien plus important qu'avant pour donner forme au monde. Non pas tant parce qu'elle appartient aux présuppositions de la puissance politique, mais plutôt parce qu'elle est le lieu où les hommes de notre époque sont face la vérité. Alors qu'il est absolument impossible d'échapper dans la vie politique à l'alternance incessante des valeurs et au combat d'un idéal mensonger contre un autre idéal mensonger, nous trouvons dans la science une région dans laquelle ce que nous disons est en dernière instance soit vrai soit faux ; là existe encore une puissance supérieure qui décide définitivement sans être influencée par nos désirs et qui par là même fixe les valeurs. De là vient aussi que les domaines les plus importants sont ceux de la science pure, où il n'est plus question d'applications pratiques, mais où la pensée pure épie dans le monde les harmonies qui y sont cachées. Cette région la plus intérieure dans laquelle la science et l'art ne peuvent plus guère être distingués l'un de l'autre est peut-être pour l'humanité d'aujourd'hui le seul lieu où elle soit en face d'une vérité entièrement pure, qui ne soit plus dissimulée par les idéologies ou les désirs humains. Il est vrai que la grande masse des hommes n'a pas davantage accès à cette région qu'elle ne l'avait auparavant au sanctuaire du temple. Mais pour les masses il suffit aussi de savoir que quelques hommes s'avancent jusque dans ce lieu et que là il n'est pas possible d'être trompé, que là c'est justement l'amour de Dieu qui décide, et non pas nous.

Tant que cette région centrale de la science demeure intacte, le danger qu'évoque le fait que nous maîtrisons les forces de la nature dans une bien plus grande mesure qu'avant n'est sans doute pas non plus trop grand. On peut orienter l'effet de ces forces vers le bien aussi longtemps qu'elles restent ordonnées par nous autour d'un centre qui est fixé non par nous, mais par une puissance supérieure. C'est seulement si le centre d'où procède l'agencement disparaît que les forces conduisent au chaos. Les vers de Stefan George : « Celui qui porte la flamme ... » valent ici pour l'humanité elle-même dans sa totalité. En un certain sens se répète maintenant à grande échelle un agencement qui existait déjà chez des populations primitives. Le chercheur scientifique est aux yeux du peuple, même s'il ne le veut pas, le magicien à qui les forces de la nature obéissent. Mais sa puissance ne peut ensuite tourner à l'avantage du bien que s'il est en même temps un prêtre et s'il agit seulement au nom de la divinité ou du destin. C'est pourquoi ce n'est sans doute pas un hasard si la transformation de la réalité s'est manifestée plus clairement dans la science que dans n'importe quelle autre région. Ici le destin lui-même nous montre le chemin qui est suivi par le monde ; il nous montre ce chemin sans s'engager dans le détour des expériences et des passions qui sont fixées à l'humanité dans son histoire, mais immédiatement dans l'effort pour trouver la vérité. Par suite, la connaissance des limites de la possibilité d'objectiver signifie sans doute aussi davantage qu'une simple expérience nouvelle des sciences de la nature, après bien d'autres, elle signifie que nous devons nous confronter à ce côté de la réalité pour lequel la connaissance ne peut plus être vue abstraction faite du processus de connaissance. Naturellement, cette connaissance n'est aussi à son tour qu'une pierre de construction, comme l'a été auparavant, par exemple, l'idée de l'existence des atomes ou celle de la position du Soleil dans le système planétaire ; et ce n'est qu'avec des centaines et des centaines de pierres de construction de ce genre qu'on peut commencer à construire le

fondement d'une compréhension de la réalité. Toute connaissance repose en dernière instance sur l'expérience et rien ne peut rendre plus court ce chemin de l'appropriation de la pensée au cours des siècles. Un siècle d'expériences est souvent nécessaire pour amener au jour une seule idée nouvelle décisive. À la question de savoir comment est véritablement la réalité, on ne peut donc guère répondre autrement qu'à l'ancienne question de la fable :

« Combien de temps dure l'éternité ? »

« Au bout du monde se tient une montagne, toute de diamant, et tous les cent ans un petit oiseau vole là-bas, et il affûte son bec, et lorsque toute la montagne est démolie, alors il ne s'est écoulé qu'une seconde de l'éternité ».



BEAUTE, PERMETS...

Beauté, fais dans mon cœur
une place pour ne pas fuir la laideur
Que je ne sois pas obligé de combattre
pour pouvoir chérir notre beauté

Oui, je ne vis que par elle et mes pieds
Emmènent ma tête naïve se promener
Alors je tombe sur eux, sur leurs choses
Et tu me quittes quand s'éteignent mes reflets

je ne peux pas fermer les yeux
Je ne peux pas éviter leurs vœux
Si je pense c'est pour la haine
Qui me dit alors qui je n'ai pas pu être

Mon regard se décompose tristement
Quand je mets les pieds chez eux
Tout le mal qui remonte fige mon visage
Je ne peux plus comprendre qu'en haïssant

Les yeux absents et coupables je frôle
Des lécheurs de culs de chameaux méchants
Des handicapés difformes et triomphants
Des rats empuantissant tous mes lendemains

Et je crains que ce soit pire, et je crains...
Et en ton nom, beauté, je m'assassine
Jusque chez moi rejailli en torrent noir
La haine noyant ma pas assez pure famille...

Ces laideurs sont les signes certains
De mensonges agressifs et camouflés
Qui font mal en déchirant pour se libérer
Vers la légèreté de leurs inexistentances

Beauté, permets...
Quelques endroits miséricordieux
Où faire grandir couleurs, lumière et joie
Consacrant ma laideur, qu'enfin je devienne toi



9

LA CONSCIENCE

La réalité m'enveloppe et je ne la vois pas précisément
Si la réalité était un tableau tout plat, nous serions dedans
Comme élément qui voudrait en sortir, « *pour voir* »
Et qu'est-ce qui se passerait alors ?

Voir nettement le tableau dans son ensemble
Je vous le dirai en conscience ou autrement
Le minimum sera de connaître et de faire :
Nous, les poissons, les secondes, les pierres

La polémique, l'opposition, l'identité...
La parole, la science, les idées...
Les choses, les corps, les morts...
Le temps, la vie, les sentiments...

Cette confiance que déjà soupire en moi
Le dieu languissant de l'autre côté du tableau
Sur des reflets peints dans des couleurs d'éclats
Il fait ce que je fais quand je pense à lui

Le pouvoir en conscience est le seul pouvoir
En une petite tête parmi des milliards dans le monde
Se changent les suites d'évènements, se dessinent
Les œuvres du tableau dans les œuvres divines

Nous sommes d'elles, et ce que j'ai eu de précieux
C'est d'avoir pu être au sommet aimable et attirant
Instant de paix joyeuse indéfinissable parmi les reflets
Je ne veux pas oublier cela dans ma chute nouvelle

Car l'instant d'après ce fut une chute différente
De l'autre côté de la montagne car j'avais évolué
Par les poursuites des choses sur mon moi supplicé
C'est moi maintenant qui poursuis avec la liberté trouvée

C'est plus confortable et exaltant, mais ma conscience ?
Si je fais se choquer les actes et les esprits peinant
Entrant dans la mêlée guerrière, je n'oublie pas la paix
Quand j'ai été miséricordieux au sommet d'innocence

Je ne peux pas arrêter le cours des choses, m'envoler ?
Sortir du tableau ? Je m'accroche à la lumière pour ne
Pas ternir celle des enfants, j'aurai tort avec la liberté
Et je cherche la paix de l'offrande quand je pense à Dieu

POURQUOI LA CHUTE

Menteurs, nous sommes bons menteurs
Les poètes, les acteurs, les sportifs, les penseurs
Les pères, les mères, les jeunes, les vieux
Dire pourquoi sans mentir, moi je veux le croire
Parce que mes peines et mes chutes sont de hauts
Comme celles des anges damnés de la terre

Nos vies ondulent nos paysages de montées en descentes

Sinusoïdes des battements obligés, ce sont nos actes
retenus qui mènent aux sommets, accomplis ils font chuter
Tombant, les penseurs se mettent à agir, les poètes à écrire
Des restes imaginés qu'ils dévorent en trompant le temps
Mais ils ne font que craindre d'avoir à remonter

Triomphant furent leurs sauts des sommets
Dans la lumière et la joie, magnifiques !
Maintenant ils ont perdu l'équilibre magique
Et ayant étreints leurs obsessions sont tombés
Et ainsi ils ont perdu leur pouvoir d'aimer
Se mentent alors dans leurs honteux ennuis

Donc nous ne faisons que craindre d'avoir à remonter
Les sinusoïdes inévitables de l'existence réelle
Emportant parfois nos consciences aux fréquences
Questionnantes, mais pourquoi ces folles amplitudes ?
La vitesse sur les pentes mathématiques de la liberté
Pour enfin s'échapper des mensonges derniers ?

C'ÉTAIT TOI

Ce n'est plus poursuite et mur sans fin, plus l'enfer
Tous mes instants à naître suspendus dans les airs
Loukas, je te les offre tout mûris de ma faim
À trois pas de la terre germeront mes efforts

Ce n'est plus poursuite et mur sans fin, plus l'enfer
Plus la lune qui n'en finit pas d'épouser la terre
Loukas, suspendu dans les airs et si léger
À trois pas de la terre peut enfin tomber

ÉPILOGUE

« Le jour où je réfléchissais à ces phrases le concernant, j'ai trouvé une assez grande chaîne avec une croix en or (pas un tire-bouchon ni une sandale) dans le sable d'une plage d'Italie »

Une éthique correcte se forme donc dans un état d'esprit très particulier d'incertitude et d'espoir, de renoncement, de confiance, d'empathie, d'évaluation de son corps... Ce fut peut-être l'état de ma conscience quelques minutes avant de voir briller l'or dans le sable. L'empathie dominait. Ce qui est certain, c'est que j'écrivais et que j'écris encore. J'ai immédiatement pensé, après avoir trouvé ce bijou, que je risquai de reconstruire a posteriori mon état d'esprit pour valider une construction imaginaire qui serait une coïncidence symbolique. Je ne peux plus, à l'heure actuelle, rien savoir de certain à ce sujet.

Mais s'est-il écoulé du temps depuis ce moment ? Ce qui fut n'était-il pas confondu avec ce qui sera ? Quand je construis mes phrases dans le moment présent de cet « épilogue », je sens l'élan poétique sous-tendu par des réalités fortes. Je sens ma conscience retrouver à l'instant son unité, et le monde se colore à nouveau de couleurs et de lumière. Cela ne fut pas le cas pour l'écriture des chapitres « la vie rêvée des hommes » et « le problème du mal », ou j'étais comme tâtonnant dans l'ombre, effort pénible avec la crainte de chuter. C'est sans doute ce qui s'est produit, puisque j'ai prétendu parler du mal.

Après tout, je ne suis peut-être qu'un pauvre fou. Mais dans ce cas, je m'autorise à donner des conseils de fous, ceux que les sages peuvent entendre sans être dégoûtés par la prétention et l'ignorance du bouffon :

« Il n'y a plus rien d'autre à faire, dans l'état où nous sommes, que de demander à la science de chercher des preuves de l'implication de la conscience dans la formation de la réalité. »

Quant au propriétaire de la chaîne, un adolescent de la région qui avait signalé sa perte au bar de la plage, il m'a téléphoné quelques jours après. J'avais en effet laissé mes coordonnées à son attention. Dans le même temps, quelqu'un de très honnête mais ayant eu une expérience malheureuse, m'avait conseillé de la garder pour moi, pour ne pas qu'un imposteur se l'approprie. Mais je suis capable de réagir, à condition qu'un sens me porte. Quand j'ai rencontré le garçon près de la fontaine de Dolceacqua, il a pu me citer les initiales gravées sur la chaîne. Il avait eu peur de ne pas s'en souvenir sous l'examen de mon visage sceptique. C'est ma femme qui avait insisté pour que je prenne des preuves, mais dans le doute je lui aurai quand même rendu la chaîne.

Il est difficile de dire à quel point j'étais heureux de la lui passer autour du cou, et de lui tendre une feuille sur laquelle j'avais préparé ce petit texte (en français) :

« Jeune homme,

Je te rends ta chaîne parce qu'il ne faut pas arrêter la musique des symboles. Elle est la source des « choses belles » pour qui sait entendre. Avoir trouvé cette chaîne était porteur de sens dans l'état d'esprit où j'étais quand je l'ai trouvée. C'était un symbole apparent et réconfortant. Te rendre la chaîne me rend tout aussi content. C'est désormais un symbole apparent pour nous deux, dont le sens me permet d'écrire ces lignes.

Et de conclure en disant qu'il ne faut jamais être prisonnier des symboles, que ce soit l'or de la chaîne ou la croix chrétienne. Ta chaîne est avant tout un symbole d'en haut et de la musique qui se joue sans cesse. »

En effet, peu après avoir trouvé l'objet, en un instant j'avais compris ce que je devais faire et pourquoi, même en l'absence d'expérience antérieure. Et depuis, le sens ne cesse de prendre de l'ampleur et de s'affirmer comme évident, formateur, fondateur. J'espère une rupture définitive, une évolution décisive. De là à la symbolique des métasymboles, il n'y avait qu'un pas, un espoir à écrire ...

... Mais c'est peut-être une ânerie.

... Si je dois dire en quoi j'ai évolué à l'heure actuelle, je ne ferai pas de lien avec une construction intellectuelle. Je dirai que je sais maintenant tout ce que j'ignore, et surtout que j'ai appris à voir la lumière et les couleurs du monde. Les mots « *éteindre la colère en mon cœur* » annoncent quelque chose d'essentiel. Mes actes commencent à être pesants et reconnaissables, ils réclament de la joie et ne sont plus impossibles. On dirait que je cesse de

fuir, que je commence juste à désirer et pouvoir, parfois, me poser dans la durée des jours, comme quand j'étais petit enfant. Mais maintenant je sais aussi que je dessine l'horizon...

LA BEAUTE MUETTE EFFACERA LES MENSONGES CRIANTS

Hier me sentant si être que de liberté infusée
Je croyais pouvoir changer de phénotype
Mon divin désir anguleux éclaira des courbes
parlant d'apparences aux mathématiques errances
Mais je devais encore être un peu trop sale type
Car je n'aurai pas commencé par guérir mon rhume
Je gardais donc ma beauté nocturne et guéris mon nez

À la piscine au bord du strident plongeur
Sauter plutôt droit pour casser le mouvement
Plongeur réussi ou raté parle d'un langage caché
Fatalité des courbes continues mais désir de brisure
Il y a trop de tangentes en tout point de la vie
Vers de vieux barbus bouffis de canulars trop crûs
Qui plombent le plein joyeux de mon incroyance

Être bon, être bon au dessus de tout langage Être
Voir l'instant qui passe et désirer ce qui passe
Passe tout près de cette métamorphose expressive
Clarté libre de la limpide bonté en aimables incarnés
Des brisures de symétrie aux instants impossibles
Et la courbe de ma vie dans l'esthétique possible
Indétermine sa tangente au point où le monde se crée

Tu es un acte réussi, tu es un corps, tu es l'avenir
Mais aussi l'incarnation de cet instant qui se resserre
Qui disait désirer mon éveil dans les mornes heures
Quelque part dans nos êtres la fonction anguleuse
Offrait l'impossible à nos destins voués à la laideur
En heureuses glissades dans la création et ses désirs

Où sont mes soucis et la crainte d'avoir mal fait
Si je tiens tout en équilibre dans la bonté de savoir
Savoir être, être bon au dessus de tout langage Être
Je saurai que tout se tient dans l'ovale de mon phare
Libérant les menteurs de leurs morbides croyances
Puis retourner chez moi avec ma vraie apparence

*Guillaume Bardou
Montfort l'Amaury, le 07/09/2012*

